



# JULIEN

OU

# LA FIN D'UN SIÈCLE

## AVIS IMPORTANT



Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.

# JULIEN

OU

# LA FIN D'UN SIÈCLE

PAR

**Félix BUNGENER**

Auteur de : *Un Sermon sous Louis XIV*
de *Trois Sermons sous Louis XV*
de *Voltaire et son Temps*, et de *l'Histoire du Concile de Trente*

TOME PREMIER



PARIS

J. CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE DE LA MONNAIE

A GENÈVE, MÊME MAISON

A LEIPZIG, TWIETMAYER

M D CCC LIV


LIBRARY
JUN 18 1975
UNIVERSITY OF TORONTO

# I

Un jour, — c'était en 1778 et le 31 mai, — un homme était assis sous un arbre, dans l'endroit le plus retiré d'un jardin dont les sentiers s'allaient perdre sous les ombrages d'un parc.

Cet homme avait devant lui, sur le gazon, un petit tas de fleurs et de plantes. Il les prenait une à une, les nettoyait minutieusement avec son couteau de botaniste, et les jetait, à droite, dans son chapeau.

Ses habits étaient propres, mais hors de mode et usés ; ses traits, ceux d'un homme ardent encore, mais profondément affaissé.

Il paraissait, depuis quelques moments, n'être plus tout entier à sa besogne, et, peu à peu, il l'oublia. Une fleur était restée à sa main. Il la regardait fixement, mais sans la voir.

Enfin, comme s'il l'eût tout à coup aperçue et reconnue, il se mit à sourire d'une manière étrange. C'était une de ces marguerites que l'amour interroge,

incrédule si la réponse est mauvaise, crédule et heureux si elle est bonne.

Il la regardait donc avec un sourire amer; et ce regard ne disait pas seulement : « A quoi bon? Je suis trop vieux... » Non; c'était autre chose. Il y avait là comme le poignant reflet d'un passé consumé en des amours coupables ou ignobles.

Sa main tremblait. La pauvre fleur semblait lui demander grâce, et, dans sa candeur virginale, lui dire qu'elle ne répondait pas aux questions des cœurs souillés. Deux fois déjà il avait saisi un des pétales, et, deux fois, une espèce de remords avait retenu ses doigts.

Mais l'imagination, plus forte que le remords, lui rendait insensiblement la hardiesse et presque les droits de la vertu. Un sourire plus calme illumina les rides de sa bouche; un idéal paisible commençait à flotter devant ses yeux, et la fleur, dans ce nuage plus pur, eut l'air de se rassurer aussi. Elle semblait heureuse d'avoir à offrir ses oracles.

Il osa donc enfin l'interroger, et, comme s'il eût achevé de créer l'être imaginaire qui serait l'objet de ses questions : — Voyons... murmura-t-il. *Elle* m'aime... un peu... beaucoup...

Son cœur se dilatait; ses yeux rayonnaient de bonheur.

Dix ou douze pétales étaient successivement tombés. Les derniers approchaient. Il allait de plus en plus vite, impatient, haletant.

— ... Un peu... beaucoup... passionnément...

C'était le dernier. Mais le rêve avait tout à coup fini, et le mot ne s'acheva même pas.

Une voix aigre et dure, celle d'une servante mal apprise, glapissait au loin par le jardin.

— Où êtes-vous?... Eh!... Où est-il? Où est-ce qu'il s'est fourré?...

L'homme avait tressailli, puis écouté, mais d'abord sans répondre, comme s'il eût essayé de ne pas croire que ce fût lui qu'on appelait de ce ton.

Et la voix de crier : — Êtes-vous sourd?... Répondez donc....

Il soupira. — Ici, ma bonne amie... ici...

Et la voix de répéter en grondant : — Ici... ici... Où donc?...

— Au bout de l'allée... sous l'arbre...

— On vous demande.

— Qui?

— Un monsieur que je ne connais pas.

— J'avais dit que je ne verrais personne.

— Il n'a pas voulu s'en aller.

— Qu'il reste... Je n'irai pas...

— Il a un billet de la maréchale...

— Qu'il le laisse.

— ... Un billet qu'elle a dit de ne remettre qu'à vous...

Il se tut.

— Venez-vous?...

Même silence.

— Venez-vous?

— Oui.

Mais il ne se levait pas.

— Encore un coup, venez-vous?...

— Oui, ma bonne amie... oui...

Elle s'éloigna en grommelant. Lui, il n'avait pas remué, et il ne remua pas.

La femme à la voix aigre avait nom Thérèse Levasseur. L'homme assis sous un arbre, c'était le mari de cette femme. Il s'appelait Rousseau.

## II

Mais il y avait quelques moments que quelqu'un assistait à cette scène.

C'était le personnage que Thérèse avait annoncé comme « un monsieur » qu'elle ne connaissait pas; elle avait pu juger, à son air, à son émotion, ce que c'était pour lui que d'entrer chez le philosophe et de toucher au moment de le voir. Au lieu d'attendre, comme elle le lui avait dit, il s'était élancé dans le jardin, et le hasard l'avait conduit avant elle près du bosquet où nous avons vu Rousseau.

Il pouvait avoir vingt-cinq ans. Sa taille était haute et bien prise, son regard profond, ses traits fort beaux, mais fatigués. L'austérité du front ne permettait pas de penser que cette fatigue fût celle des déréglements et des folies. Un long travail de l'âme apparaissait au fond des rides.

Immobile donc à quelques pas, il avait curieusement et pieusement suivi cette espèce de drame

entre Rousseau et l'humble fleur. Sa jeune admiration n'en saisissait évidemment que le côté touchant et poétique ; sans doute il bénissait son étoile de lui avoir montré l'*homme de la nature*, comme on disait, en contemplation devant la nature, et l'âme de Rousseau se mêlant à l'âme d'une fleur. Aussi, à la voix de Thérèse, son désenchantement avait été au moins égal au douloureux déplaisir de Jean-Jacques. C'était donc là ce que l'auteur de *Julie* avait à entendre, à subir! Au milieu de ses poétiques rêves, ces grossières réalités! Une mégère dans son ciel!

Mais la mégère s'était enfin éloignée, et le jeune homme retrouvait ses premières impressions. Il était à l'entrée du bosquet, un pied dans le sanctuaire, n'osant ni avancer, ni reculer, ni remuer. Son indiscrétion l'effrayait, et chaque seconde écoulée en rendait l'aveu plus difficile. Comment l'aborder, après cela, cet homme qu'il savait si étrangement soupçonneux, si prompt à trouver indiscrets ceux mêmes qui faisaient tout pour ne pas l'être? Son seul espoir était que Rousseau se levât enfin, et, sans l'apercevoir, se dirigeât vers la maison par un autre sentier. Il le suivrait alors de loin, comme n'ayant fait que se promener.

Mais Rousseau ne se levait toujours pas, et la visite, évidemment, lui était sortie de l'esprit. La fleur, il l'avait jetée. Elle était tombée presque aux pieds du spectateur inconnu.

L'activité de sa pensée ne fut d'abord visible qu'au

mouvement de ses traits, ou tout au plus à l'agitation de ses lèvres ; puis, peu à peu, on l'entendit se parler à lui-même, s'interroger, se répondre, et les paroles finirent par devenir intelligibles. L'homme factice et l'homme réel, le masque et le visage, entremêlaient bizarrement leurs aveux, leurs rêves, leurs vérités, leurs mensonges. Rousseau avait-il jamais été autre chose que la première dupe de Rousseau ?

C'était donc un curieux dialogue que celui qui avait lieu, ce jour-là, entre le dupeur et le dupé. Si l'auditeur eût été lui-même moins dupe, il n'eût pas écouté longtemps sans commencer à voir clair dans bien des choses.

Une surtout l'aurait frappé : le dépit de Rousseau d'avoir dépassé le but que se proposait sa sauvagerie, et d'être arrivé, à force de fuir les hommes, à s'en faire presque oublier. Il savait bien qu'on lisait toujours ses ouvrages, qu'il avait toujours de fervents disciples, d'ardents admirateurs ; mais sa personne était dans l'ombre, et cette obscurité qu'il s'était tant donné l'air de vouloir, il en souffrait cruellement.

D'autre part, plus il en souffrait, plus il mettait d'obstination à ne rien faire ni laisser faire qui dût contribuer à l'en tirer. Non-seulement il ne voulait pas donner aux hommes la satisfaction de voir qu'il eût encore besoin d'eux, mais il voulait se donner à lui-même celle de tenir bon, de repousser, quoi qu'il lui en coûtât, leurs hommages et leurs services. Sa conduite serait d'accord, sur un point au moins, avec

ses livres ; c'était un moyen d'oublier combien elle l'était peu sur beaucoup d'autres. Mais l'effort était rude, et les défaillances cruelles. La vertu ainsi entendue n'est qu'une bouderie contre le genre humain ou contre soi-même, une vertu d'enfant gâté, non une vertu d'homme. Quand madame d'Épinay a défini Rousseau « Un nain moral sur des échasses, » elle a dit un mot plus profond qu'elle ne le croyait sans doute, et elle a défini le système aussi bien que l'homme.

Il avait sorti de sa poche une ou deux vieilles feuilles de ces petits journaux secrets qu'on appelait *Nouvelles à la main*. C'était là que s'enregistrait, jour par jour, ce que la censure ne laissait pas publier.

Mais il y avait près de trois mois que les journaux secrets comme les journaux en titre n'étaient remplis que d'une chose, le séjour de Voltaire dans ce Paris qu'il revoyait après trente ans d'exil. Chacun de ses mots, de ses pas, était un événement, avait un historien.

Et voilà ce que Rousseau relisait, dans l'amère comparaison de ce grand bruit avec sa solitude. Les épigrammes que le narrateur anonyme avait lancées çà et là contre le patriarche, il n'y trouvait aucune consolation, et on eût dit qu'il ne les comprenait pas; il ne voyait — ce qui était en effet la vérité, — que l'immense fascination exercée par l'homme de Ferney sur cette génération façonnée de loin à son image. Les événements, dans peu, allaient montrer Rousseau bien plus puissant que Voltaire, et, au

fond, il l'était déjà; mais ni lui ni personne ne pouvait encore le savoir.

Il lisait donc, et presque à haute voix :

« M. de Voltaire est monté lundi dans son carrosse, un gros carrosse à fond bleu de ciel, et tout parsemé d'étoiles d'or. Un plaisant a dit que c'était le char de M. de l'Empirée, dans la comédie de Piron... »

Rousseau s'interrompait, et, avec un dépit d'enfant : — *Son carrosse... son carrosse...* J'en aurais eu, moi aussi, des carrosses, si j'avais su ramper...

Et l'auditeur d'admirer.

Il reprenait :

« L'Académie est allée en corps au-devant de lui. Elle ne comptait que vingt-deux membres, les ecclésiastiques manquant tous, sauf les abbés Millot et de Boismont. M. de Voltaire portait un vaste justaucorps en velours bleu galonné d'or, et des bas roulés à coin d'argent; il avait par dessus sa grande fourrure de martre, cadeau de l'impératrice Catherine, couverte en beau velours cramoisi. Une perruque à la Louïs XIV, en cheveux bruns non poudrés, lui cachait à peu près les joues; on ne voyait que deux yeux flamboyants... »

Et Rousseau s'arrêta encore. Il avait de beaux yeux, Rousseau; mais il était jaloux de ces yeux *flamboyants* de l'autre, et, qui sait? un peu effrayé, comme s'il les eût vus flamboyer sous le mot même.

« On l'a conduit au siége du directeur, qu'on l'a prié d'accepter. Son portrait était au-dessus de son fauteuil. La compagnie, sans tirer au sort selon l'u-

sage, l'a nommé, par acclamation, directeur pour le trimestre d'avril. Il fut scintillant comme une escarboucle... »

« Il s'est remis en route, dans le même équipage, pour se rendre à la Comédie française. Les savoyards, les marchands de pommes, toute la canaille du quartier l'attendait dans la cour [1], et tout cela criait *Vive Voltaire* à tue-tête. Le carrosse roulait encore, qu'on grimpait sur les roues, sur l'impériale, partout ; quand M. de Voltaire est descendu, la foule a failli l'étouffer. Mais à son entrée à la Comédie, un monde plus élégant l'a entouré ; les femmes, surtout, se jetaient sur son passage. On en a vu toucher ses vêtements, arracher du poil de sa fourrure. M. le duc de Chartres, qui n'osait approcher de peur de déplaire au roi, en avait une telle envie qu'il ne pouvait tenir en place... »

« M. de Voltaire devait occuper la loge des gentilshommes de la chambre, en face de celle du comte d'Artois. Madame de Villette et madame Denis étaient placées ; le parterre attendait dans des convulsions de joie, et, quand le poëte a paru, on n'a pas eu de cesse qu'il ne se fût mis au premier rang, entre les dames. Alors on a crié : La couronne ! la couronne !... et le comédien Brizard est venu la lui mettre sur la tête. Mais lui, l'ôtant, il a voulu la donner à *Belle et Bonne* [2]. Celle-ci disputait, lorsque le prince de

[1] La *cour des Princes*. La Comédie française était aux Tuileries.

[2] Madame de Villette.

Beauvau, saisissant le laurier, l'a remis sur la tête du Sophocle, qui n'a pu résister cette fois. On riait bien un peu de cette couronne de laurier sur une si grande perruque et un si petit visage... »

Mais il ne riait pas, Rousseau ; il devenait au contraire, en lisant, de plus en plus sérieux, de plus en plus amer. Les remarques que le nouvelliste ajoutait sur l'extrême faiblesse de la pièce représentée, *Irène,* ne le consolaient guère mieux que les plaisanteries sur l'auteur ; il savait trop bien que Voltaire ne serait pas jugé, dans l'avenir, sur les produits de sa vieillesse. Les détails du couronnement sur la scène, de la sortie, du retour, étaient autant de traits qui s'enfonçaient dans son cœur. Ébloui, étourdi, il se débattait sous ces images comme sous un indomptable cauchemar.

Et l'étranger, un peu revenu, commençait à comprendre que l'amour de la nature n'avait pas seul conduit Rousseau dans ce petit désert d'Ermenonville, loin de Paris et de Voltaire.

## III

Mais Rousseau était un grand enchanteur.

Quand il eut bien lu le petit journal, il tira d'autres papiers de sa poche. C'étaient des feuilles inégales, froissées, des enveloppes de vieilles lettres, même des cartes à jouer, couvertes, comme le reste, d'une écriture fine et régulière, soit à l'encre, soit au crayon. Ces feuilles et ces cartes, c'était le brouillon des *Rêveries*, qu'on imprime ordinairement à la suite des *Confessions*. La bibliothèque de Neuchâtel possède une partie de ces singuliers manuscrits.

Rousseau, dans ses promenades, les portait ordinairement sur lui. Il aurait craint de laisser perdre les traits que lui fournissait, en route, son imagination aigrie par la solitude. Quand il avait suffisamment retourné le fer dans ses plaies, alors il écrivait ; ou bien, reprenant les morceaux déjà écrits, il y versait cette provision nouvelle d'inquiétude et de fiel.

Il était donc naturellement en veine, ce jour-là,

d'opposer au tableau du triomphe de Voltaire celui de son prétendu délaissement. Aussi prit-il la première *Rêverie*, celle qui sert d'exorde et d'introduction aux autres.

Et il lisait à demi-voix : — « Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. Le plus sociable et le plus aimant des humains en a été proscrit par un accord unanime. Ils ont cherché dans les raffinements de leur haine quel tourment pouvait être le plus cruel à mon âme sensible, et ils ont brisé violemment tous les liens qui m'attachaient à eux… »

L'étranger, à ces mots, était déjà retombé sous le charme. Cœur droit, mais façonné au joug de cette éloquence insidieuse, le faux avait acquis sur lui tous les droits de la vérité. Il pleurait; il aurait voulu se jeter aux pieds de Rousseau et lui crier : « Mais non… Vous n'êtes pas seul sur la terre… Vous avez des amis, des frères… Je sais des milliers de cœurs qui se font gloire de répondre aux aspirations du vôtre… En voici un… Le mien… Il est à vous, tout à vous… »

Il se contint cependant, mais non sans peine.

Rousseau avait continué.

« … J'aurais aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes; ils n'ont pu qu'en cessant de l'être se dérober à mon affection. Les voilà donc étrangers, inconnus, nuls enfin pour moi, puisqu'ils l'ont voulu… Depuis quinze ans et plus que je suis dans cette étrange position, elle me paraît encore un rêve…

Comment aurais-je pu prévoir le destin qui m'attendait? Comment le puis-je concevoir encore aujourd'hui? Pouvais-je dans mon bon sens supposer qu'un jour, moi, le même homme que j'étais, le même que je suis encore, je serais tenu sans le moindre doute pour un monstre, un empoisonneur, un assassin; que je deviendrais l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille... »

Il s'échauffait de plus en plus; l'autre, pourtant, se refroidissait un peu. Ces exagérations commençaient à le rassurer, — malgré lui, car il aurait mieux aimé rester ému, — à le rassurer, disons-nous, sur les douleurs du philosophe. Il ne pouvait s'empêcher de se dire que les douleurs véritables, sincères, ne parlent pas de ce ton. Il se demandait quand Rousseau avait été le jouet de la canaille, ou de qui que ce fût, et il avait un peu de peine à comprendre que l'imagination pût arriver de bonne foi jusque-là.

Mais il en eut bien davantage en entendant la suite. « ... Que toute la salutation, continuait Rousseau, que me feraient les passants, serait de cracher sur moi; qu'une génération tout entière s'amuserait, d'un accord unanime, à m'enterrer tout vivant!... »

Une autre chose achevait de le désenchanter. Rousseau, tout en lisant avec beaucoup d'émotion et de feu, s'arrêtait çà et là pour corriger, arranger, arrondir. Il avait renforcé, chemin faisant, quelques endroits déjà ridiculement énergiques. L'homme

s'interrogeant avait fait place à l'auteur s'écoutant; et c'était une curieuse phrase, après un semblable travail, que celle qu'il ajoutait un peu plus loin : « Je fais la même entreprise que Montaigne, mais avec un but tout contraire au sien, car il n'écrivait ses *Essais* que pour les autres, et je n'écris mes *Rêveries* que pour moi. »

Mais il s'était si bien habitué à vivre et à penser en contradiction avec sa plume, qu'au moment même où il déclarait abjurer ses prétentions d'auteur, c'était l'auteur qui reparaissait tout entier. Il reprit donc, du commencement à la fin, cette première *Rêverie* il la retoucha de nouveau en maint endroit; il ne la quitta pas qu'il n'en eût fait ce qu'elle est, un chef-d'œuvre, s'il peut y avoir chef-d'œuvre hors du vrai. Puis, comme pour s'aguerrir contre toute velléité d'être sincère ou tout remords de l'avoir été si peu, il passa à la quatrième, cet autre chef-d'œuvre étrange, auquel il n'a manqué que d'être signé *Escobar*, pour indigner profondément tous les sots qui l'admirent. C'est là que Rousseau explique enfin comment il s'est arrangé avec lui-même pour mentir en restant l'ami de la vérité, pour garder sa « fière » devise, — *Vitam impendere vero*, — tout en la violant dès qu'il en avait l'occasion ; c'est là qu'il nous dit comme quoi son premier mouvement était toujours de mentir, et son second de cacher son mensonge, le tout, bien entendu, sans qu'il cessât de se considérer comme le plus franc des hommes, et de regarder comme des monstres

ceux qui se permettaient de n'être pas de cet avis. Ce n'était là, du reste, qu'un des détails de l'étrange système exposé au début des *Confessions*, quand l'auteur nous promet le tableau de ses turpitudes, et porte en même temps à qui que ce soit le défi d'oser se dire meilleur que lui. Mais les *Confessions*, en ce temps-là, n'étaient connues que d'un petit nombre de personnes, et notre jeune visiteur ne les connaissait pas.

Il commençait à ne plus en croire ses oreilles. Le désenchantement était si complet, si rude, qu'il aurait donné tout au monde pour oser s'éloigner, non par discrétion, cette fois, mais pour sauver au moins, si c'était encore possible, quelques lambeaux d'une illusion chère encore à son cœur.

Mais il était condamné à la perdre, et tout entière. Une dernière circonstance allait achever de l'éclairer sur les vertus de son ancienne idole.

Le bruit avait souvent couru que Rousseau avait eu plusieurs enfants, et les avait abandonnés. Ses amis, qui savaient la chose, ne disaient ni oui ni non ; ses admirateurs criaient à la calomnie, et notre jeune homme, entre autres, se serait fait hacher plutôt que d'y croire.

Ce fut donc avec une affreuse douleur qu'il entendit Rousseau, toujours lisant cette quatrième *Rêverie*, mettre au nombre de ses mensonges le *non* qu'il avait répondu à une question sur ce sujet. C'était donc vrai ! L'auteur d'*Émile* avait refusé d'être père ! Les devoirs sacrés qu'il commandait, il

avait commencé par s'y soustraire, et plusieurs fois, et sans remords! La chose, une fois bien sue, a été tant dite et tant redite, que ce reproche a fini par s'user, et que beaucoup de gens, même d'une moralité irréprochable, n'y ont plus vu qu'une espèce d'antithèse dont on ferait mieux de s'abstenir. Mais l'antithèse, alors, était sanglante; et la première fois qu'un admirateur candide des belles phrases de Rousseau était forcé de la reconnaître pour vraie, il se sentait comme sous le poids d'un crime dont Rousseau l'eût perfidement fait complice.

Aussi, sa lecture achevée, lorsqu'il reprit enfin le chemin de sa demeure et se souvint que quelqu'un l'attendait, ce quelqu'un ne se trouva plus ni dans le jardin, ni dans le parc; et la lettre, il ne l'avait pas laissée.

## IV

Quittons, comme lui, Ermenonville, et nous essayerons de le retrouver à Paris.

Nous avons peint ailleurs le milieu du dix-huitième siècle, les triomphes de la philosophie, les fautes et les vices de ses amis et de ses ennemis.

Au commencement du dernier quart, la société française avait subi peu de changements extérieurs; aux modes près, qui se succédaient avec une rapidité folle, tout était encore à la même place. Mais le travail intérieur avait fait des progrès immenses; le bon et le mauvais de l'ancien ordre de choses étaient également mûrs pour la faux.

La lutte irréligieuse avait cependant beaucoup perdu de son ancienne âpreté. Ce n'était pas qu'on fût réconcilié avec la foi; mais les uns avaient appris de Rousseau à n'attaquer le christianisme qu'avec certaines formes de respect, et les autres le regardaient comme si bien mort et enterré qu'il n'y

avait plus lieu à l'attaquer. On riait, comme d'habitude, aux plaisanteries de Voltaire, mais il n'y avait plus que lui, en quelque sorte, qui eût le droit d'en faire sur ces matières; encore trouvait-on qu'il se répétait par trop. Les gens de bon ton s'en abstenaient comme d'une mode usée, abandonnée au peuple et aux farceurs de profession. « Quand on se met à déclamer contre les mystères et les dogmes, on a l'air, écrivait Mercier [1], d'un sot écolier qui n'a rien vu. Il n'y a plus que les garçons perruquiers qui fassent des plaisanteries sur la messe. La dit qui veut, l'entend qui veut; on ne parle plus de cela. »

La lutte politique était vive, impatiente; on la mettait, on la retrouvait partout, pédante ou légère, grave ou folle, et souvent les deux à la fois; les noms des modes, par exemple, n'étaient jamais sans signifier quelque chose, et la coiffure *aux insurgents*, portée sur de jolies têtes, n'était sûrement pas sans influence sur le mouvement que Louis XVI fut bientôt obligé de suivre en aidant les Américains à se détacher de l'Angleterre. Peut-être même avons-nous tort d'appeler cela une lutte. La lutte ne devait commencer réellement qu'avec la révolution, et même qu'avec la révolution déjà spoliatrice et sanglante; tant qu'on resta sur le terrain des idées, tout le monde, au fond, était d'accord, et ceux qui avaient le plus à redouter un changement étaient les premiers à en parler comme d'une chose prochaine,

[1] *Tableau de Paris.*

inévitable, nécessaire, heureuse. Grands et petits, d'ailleurs, privilégiés ou non, tous manquaient de cette expérience qui ne s'acquiert pas dans les livres, et sans laquelle, en politique, le plus habile risque toujours d'être un sot. Les murmures, justifiés par des abus réels, énormes, se portaient avec la même énergie sur des abus insignifiants, imaginaires même ; le gouvernement s'entendait accuser de tyrannie, non-seulement pour le peu qui restait de l'absolutisme d'autrefois, mais pour le simple exercice des droits dont un gouvernement ne saurait se dépouiller à moins de cesser d'être. Lui-même, d'ailleurs, il n'avait aucune notion exacte sur l'importance relative des choses à conserver ou à lâcher; on le voyait faiblir dans les plus grandes, s'obstiner dans les plus petites, perdre pour un hochet le peu de popularité qu'il venait de s'acquérir par quelque grand sacrifice. Toutes les questions avaient été remuées, mais aucune réellement éclaircie ; plusieurs ne s'étaient enrichies que de nouveaux éléments d'obscurité. Après tant de volumes publiés, la France croyait son éducation faite et parfaite; les événements allaient montrer qu'elle n'en était qu'à l'alphabet.

Mais elle avait, en attendant, toute l'assurance que donne une ignorance qui ne se connaît pas ; elle en était fière, de ces livres, un peu comme on l'est, chez certaines gens, d'une bibliothèque aux reliures splendides, aux éditions rares et chères. Il est vrai qu'elle les lisait, et même beaucoup, mais de ma-

nière à ne profiter guère ni des vérités pour les bien comprendre, ni des erreurs pour apprendre à les relever. La forme et le ton des livres contribuaient encore à développer cette assurance, car la modestie, la réserve, le doute sainement et sagement philosophique, n'avaient jamais été plus rares. Si les questions n'étaient pas éclaircies, elles étaient, du moins, à cette dangereuse période où tout le monde peut s'imaginer les comprendre et avoir le droit de les traiter. On faisait chez Montesquieu, chez Rousseau, sa provision de mots et de formules. Le premier séduisait par sa sécheresse même, l'autre par son onction ; l'un, disait-on, avait le sang-froid de la conviction, l'autre en avait l'emportement. Avec Rousseau, on se croyait infaillible dans les questions de haute théorie, là où l'esprit a besoin des lumières du cœur ; avec Montesquieu, dans les questions historiques et de fait. On reconnaissait bien qu'il leur manquait, à l'un et à l'autre, quelque chose ; mais ce n'était qu'une raison de plus pour se croire infaillible avec les deux, outre le plaisir d'amour-propre qu'on trouvait à les compléter, à les redresser l'un par l'autre. Les salons se vantaient d'avoir perdu leur ancienne frivolité ; ils n'avaient fait que la porter dans des questions plus graves.

Cette vaste oisiveté sociale s'était donc donné, de bonne foi, des allures occupées. Voltaire en riait dans sa barbe ; mais on le laissait rire, et on allait. Sur ce terrain, il était depuis longtemps dépassé. Tout ce qu'il avait réclamé d'améliorations et de ré-

formes, il entendait que ce fût l'ouvrage des princes, éclairés par la philosophie, devenus les amis sincères de leurs peuples; mais appeler la nation elle-même à délibérer sur ses affaires, il n'y avait jamais songé. Même les parlements, il les trouvait trop nombreux et trop peuple.

Cependant la nation délibérait, et, en attendant mieux, ou pis, elle délibérait dans les salons. Un Anglais aurait pu se croire encore en Angleterre, à cela près qu'il aurait peut-être demandé où donc était la chambre haute, ne rencontrant, même à la cour, que des gens qu'il eût pris pour les démocrates des communes. Partout les droits de l'homme; partout les théories sur l'égalité originelle; partout Rousseau.

Quelques salons tâchaient cependant de conserver, dans une mesure raisonnable, les traditions de leurs devanciers vieillis. Madame Geoffrin était morte; madame du Deffand ne gardait plus qu'un tout petit nombre de fidèles. C'était chez la princesse de Beauvau, chez la duchesse de Grammont, chez la duchesse d'Anville, chez la comtesse de Tessé, chez la comtesse de Ségur, chez madame de Beauharnais, chez madame de Montesson [1], que le monde français réunissait ses plus spirituels représentants.

N'oublions pas, surtout, madame de Luxembourg, veuve du maréchal de ce nom. Elle avait sur ces autres dames l'avantage d'avoir été une des protec-

[1] Mariée au duc d'Orléans.

trices et des confidentes de Rousseau ; c'en était assez pour lui donner, à côté des prérogatives du nom, de l'opulence et de l'esprit, une popularité qu'elle ne dédaignait pas.

Il paraît cependant qu'elle ne partageait point, à beaucoup près, toutes les idées de Rousseau. Elle en sentait le vide et le danger ; elle réfutait, au besoin, les amis de son ami. Mais l'entraînement, l'habitude, peut-être aussi certaines affinités morales, — ou immorales, — avaient retenu la grande dame sous la domination du philosophe. Avant d'être madame de Luxembourg, elle avait été madame de Boufflers, et elle avait rendu ce nom fameux dans les fastes de la Régence. Quoique revenue, dès longtemps, à des mœurs honorables, les égarements de sa jeunesse autorisent assez à supposer qu'elle avait goûté plus qu'une autre certaines pages et certains systèmes de Rousseau. « Elle a été fort jolie, écrivait Walpole en 1765, fort adonnée au plaisir et fort malicieuse. Sa beauté est passée ; elle n'a plus d'amants, et craint le diable. Cette situation a adouci son caractère et l'a rendue plus agréable, car elle a de l'esprit et de bonnes manières. Mais, en voyant son agitation continuelle, on serait tenté de croire qu'elle a signé un pacte avec l'esprit malin, et qu'elle s'attend à devoir le remplir dans une huitaine de jours. » Nous ne savons pas si tout cela était bien vrai en 1765, car Walpole est une terrible plume ; mais, en 1778, madame de Luxembourg était plutôt, en somme, une bonne femme.

## V

Ce jour-là donc, — le jour où nous avons vu Rousseau à Ermenonville, — il y avait réunion chez elle, mais réunion intime. Il s'agissait d'une très-grande affaire : on devait lire les *Confessions*.

« J'ai entendu parler, disait Watelet, d'un cuisinier du régent, lequel s'avisa un matin de prendre ses vieilles pantoufles, et d'en faire un ragoût que toute la cour trouva délicieux. C'est à peu près l'histoire des *Confessions* de Jean-Jacques. »

On le trouvait donc délicieux, ce *ragoût* que Rousseau servait aux appétits dépravés de son siècle. Les *Confessions*, dont la première partie ne fut imprimée, comme on sait, qu'en 1780, et la seconde en 1783, n'étaient encore connues, nous l'avons dit, que de peu de personnes; mais ces personnes en disaient des merveilles, et, quand l'attrait de curiosité eût été moindre, l'honneur seul d'être au nombre des confidents de Rousseau eût été encore l'objet de toutes les ambitions.

Rousseau, d'ailleurs, avait fort habilement exploité l'une et l'autre source d'intérêt. Un des élus, Dusaulx, nous a laissé sur ce sujet quelques détails curieux.

« Ce n'était pas une petite affaire, dit-il[1], que d'arrêter la liste de ceux qu'il admettrait à cette première lecture. — Vous le voulez ? me dit-il ; eh bien ! faisons-la, cette liste, et mettez votre nom le premier. — Je lui proposai plusieurs noms de personnages très-célèbres ; il les rejeta. — Je vous avertis que je n'entends pas qu'il y ait à cette lecture plus de huit personnes, moi compris. J'en exclus, sans exception, toutes mes anciennes connaissances ; il m'en faut de nouvelles...

« La liste fut bientôt faite. Dorat, Pezay, Barbier de Neuville, Lemierre, etc., y furent inscrits...

« A six heures du matin, tous les élus se trouvèrent au rendez-vous, chez M. de Pezay. Rousseau était arrivé le premier. Cette séance, la plus longue peut-être qu'offrent les fastes littéraires de tous les temps, dura dix-sept heures, et ne fut interrompue que par deux repas fort courts. Pendant cette lecture, la voix de Rousseau ne faiblit pas un seul instant, et l'attention des auditeurs se soutint jusqu'à la fin. Nous étions si contents d'être là, au vu et au su de tous les aspirants, que nous ne voulions pas perdre un mot, pour avoir le plaisir d'en parler. On était tout yeux, tout oreilles ; on s'extasiait, on

[1] *De mes rapports avec J.-J. Rousseau.*

se pâmait à chaque ligne. Il en faut convenir : ces *Confessions*, plus qu'indiscrètes, nous offraient néanmoins, par intervalle, des pages ravissantes... »

Quelques séances de ce genre eurent bientôt porté au comble la curiosité universelle, aiguisée encore par la frayeur de tous ceux qui se savaient nommés dans ce brûlant réquisitoire. « La seule annonce des *Confessions*, dit encore Dusaulx, faisait la plus grande sensation. Des rois, des princes, tout le monde courait après, les uns pour savoir comment ils y étaient traités, les autres par intérêt pour Jean-Jacques, le plus grand nombre par une curiosité maligne. Le roi de Suède n'obtint que fort tard, et encore par la médiation de Rulhière, la communication de cet étrange manuscrit. »

En 1778, il en existait plusieurs copies, dont une entre les mains de madame de Luxembourg ; le bruit avait même couru que l'impression allait se faire. Ce bruit se serait peut-être trouvé vrai, si le lieutenant de police, M. Lenoir, un des rares hommes de ce temps qui ne transigeaient pas avec le scandale, n'eût fait savoir à l'auteur que ce serait le terme de la tolérance tacite dont on usait envers lui[1]. Ces menaces, dit-on, avaient été une des causes de sa fuite à Ermenonville. Il tremblait qu'on ne publiât les *Confessions* malgré lui ; il désirait peut-être, en secret, qu'on les publiât. « Jean-Jacques, disait

[1] Le décret de prise de corps, lancé en 1762, subsistait.

Voltaire, sera ravi d'être pendu, pourvu qu'on mette son nom sur la potence. »

Les *Confessions* ne furent pas publiées; mais un nouvel attrait, celui du fruit défendu, se joignait maintenant à tous les autres. On tâchait, il est vrai, d'en dire beaucoup de mal; on affectait de s'indigner grandement qu'un homme osât faire à son siècle et à la postérité le récit d'une telle vie. Le mot de Watelet était dans toutes les bouches, mais l'appétit ne faisait qu'augmenter.

Madame de Luxembourg avait cru devoir faire un choix parmi les habitués de son salon. Ce n'était pas que tous, à une ou deux exceptions près, n'eussent été bien aises d'être de la partie; mais outre qu'il y en avait plusieurs, les prélats, par exemple, qui n'auraient décidément pas osé, il fallait éviter l'éclat et ne pas trop braver M. Lenoir. Quel que pût être le goût de Rousseau pour le martyre, ses amis ne se souciaient pas de le lui procurer.

Dix personnes donc, en tout, y compris la maîtresse de la maison, devaient se réunir dans un salon retiré de l'hôtel de Luxembourg.

C'était le prince de Beauvau, membre de l'Académie française, commandant du Languedoc, ami de Voltaire, ami de Rousseau; car les deux coryphées avaient beau se haïr, leurs adeptes les unissaient maintenant dans un même amour, comme ouvriers d'une même œuvre, et leurs adeptes avaient raison.

C'était le comte de Tressan, auteur de couplets

fort lestes sur madame de Luxembourg. Mais ces couplets dataient d'un demi-siècle, et la dame offensée, — si même elle l'avait été, — ne se rappelait, disait-elle, que les deux premiers vers :

> Quand Boufflers parut à la cour,
> On crut voir la mère d'amour...

C'était le marquis de Chastellux, homme d'esprit, à cela près qu'il s'était laissé prendre au lourd encens des philosophes, et les avait par trop payés de la même monnaie. Son *Éloge d'Helvétius*[1] n'était pas un éloge, mais une espèce de canonisation.

C'était le chevalier de Boufflers, fin conteur, poëte agréable, voyageur éternel. « Je suis ravi de vous trouver chez vous, » lui disait un jour un ami, en le rencontrant sur une grande route. Il avait, du reste, bien des années encore à voyager et à conter, car il n'est mort qu'en 1815.

C'était la duchesse de Lauzun, petite-fille de madame de Luxembourg. Ruinée par son mari, elle demeurait, depuis quelques mois, chez son aïeule.

C'était le marquis de Girardin, le propriétaire d'Ermenonville. Auteur d'un livre intitulé *De la Composition des paysages, ou des moyens d'embellir la nature près des habitations*[2], il avait naturellement

[1] 1774.
[2] 1777.

pensé que le séjour de l'*homme de la nature* serait un embellissement du plus haut prix.

C'était l'abbé Maury, qu'on était sûr de retrouver partout

> Déjeunant de la chaire, et soupant du théâtre...

vif, éloquent, spirituellement grossier, ce que les dames aimaient beaucoup, héritier, enfin, de Galiani, lequel était pour lors à Naples, disant des farces sur une éruption du Vésuve, comme Maury allait en dire plus tard au pied d'un autre volcan, la révolution.

C'était madame de Genlis, qui nous a donné, dans sa vieillesse, une très-pâle et très-maussade esquisse des conversations de l'hôtel de Luxembourg[1]. Destinée à jouer toute sa vie un rôle assez équivoque, il eût été difficile de dire si elle se trouvait là comme appartenant par sa naissance à la haute société, ou comme femme auteur, ou comme *gouverneur* des enfants du duc de Chartres, ou comme joueuse de harpe, car elle n'avait dû primitivement qu'à ce talent son introduction dans le grand monde. Les mauvaises langues disaient même qu'il avait été longtemps d'usage de lui envoyer quelques louis quand elle avait joué.

C'était enfin un homme dont l'obséquiosité avec les grands n'avait d'égale que son acerbité avec ses inférieurs et ses égaux. Admis depuis longtemps chez madame de Luxembourg, M. de Laharpe, — car

[1] *Les Soupers de la maréchale de Luxembourg.*

c'était lui, — avait achevé de conquérir sa bienveillance en l'accompagnant, chaque matin, dans la promenade à pied que le docteur Tronchin lui avait ordonné de faire, pour sa santé, dans les rues de Paris. Il ne l'amusait pas, car il était peu amusant; mais il la tenait au courant des nouvelles littéraires, et elle se soumettait de son mieux, en récompense, au récit des interminables querelles qu'il avait l'art de se faire avec tout le monde. N'en remplissait-li pas, de ce récit, jusqu'aux séances de l'Académie française? « Nous l'aimons tous infiniment, disait l'abbé de Boismont; mais nous sommes bien un peu las de le voir arriver toujours l'oreille déchirée. » En ce moment, d'ailleurs, il s'occupait de faire jouer une tragédie, les *Barmécides*, que nombre de gens se disposaient à siffler; et un auteur est peu aimable, dit-on, quand il voit venir ces choses-là. Ce qui avait surtout gâté l'affaire, ce n'était pas tant le bruit répandu d'un jugement peu favorable de Voltaire sur la pièce, que la naïveté avec laquelle l'auteur allait disant qu'on ne reconnaissait plus Voltaire, que les plus belles choses le laissaient insensible...

## VI

Mais revenons. Il est quatre heures et madame de Luxembourg n'a convoqué ses élus que pour cinq. Si elle ne comptait sur la puissance de l'appât qu'elle leur a offert, elle craindrait peut-être qu'ils n'oublient, car un immense événement a absorbé, depuis la nuit dernière, l'attention de Paris. Voltaire est mort.

Il est mort; mais ce n'est pas là la grande affaire. Une seule question préoccupe tous les esprits et revient sous toutes les formes : Comment est-ce qu'il est mort ?

Certains dévots veulent qu'il ait expiré dans des frayeurs épouvantables, invoquant Dieu, le Christ, les saints, la Vierge, et se sentant, se disant irrévocablement damné.

Les philosophes se divisent. Les uns veulent qu'il ait repoussé, le sarcasme à la bouche, toute idée et tout secours religieux ; les autres, qu'il ait été seulement hors d'état de refuser ni d'accepter.

Madame de Luxembourg était en train de lire quelques lettres. Madame de Lauzun lui demanda si on savait enfin à quoi s'en tenir.

— Toujours un peu moins, dit-elle; toutes mes lettres parlent de la chose, et toutes différemment. Mais je sais bien qui me tirera d'embarras.

— Qui, ma mère?

— Tronchin.

— Est-il des nôtres ce soir?

— Lui?... Je n'oserais pas même lui avouer ce que nous devons faire. Rousseau n'est guère son homme.

— Ni le mien, ma mère...

— C'est qu'il a été trop celui de votre mari.

— Je crois que mon mari n'a pas eu besoin de Rousseau pour être une tête folle.

— Enfin, le voilà en Amérique.

— Et se battant pour des rebelles... Autre manière d'être de l'école de Rousseau.

— Vous êtes sévère, ma fille. C'est une belle cause que celle des Américains...

— Belle en Amérique peut-être... Mais qu'un gentilhomme français s'aille joindre à des sujets en révolte, c'est une félonie envers son propre souverain, car c'en est une envers la royauté. Les couronnes sont sœurs.

— Vous aviez raison l'an passé. Mais depuis que le roi s'est déclaré pour les États-Unis...

— Le roi, ma mère, n'est que le premier serviteur de nos parleurs. Du reste, il a assez laissé voir

que sa conscience de roi était blessée, qu'il se sentait coupable et envers le roi d'Angleterre, et envers sa propre couronne. Où mènera ce premier pas?... Dieu le sait.

— Ah ça! ma fille, dit la maréchale en riant, prétendriez-vous, par hasard, à une place au conseil?

— Hélas, ma mère, ce serait m'y prendre bien mal... Voilà quatre ans qu'on n'y entre que si on est pour les idées nouvelles, et vous voyez que je ne le suis guère, au moins en tout ceci. On ne sait conseiller au roi que la bonté, la faiblesse...

— Mais il me semble que c'est M. Turgot qui écrivait au roi que « la faiblesse est la cause principale de la misère des peuples et du malheur des princes. » Il évoquait, dans cette lettre, jusqu'au souvenir de Charles I[er], conduit à l'échafaud par sa faiblesse, disait-il. Est-ce un conseil de faiblesse, cela?

— Vous vous prenez aux mots, ma mère. Ces messieurs seront toujours disposés à demander de la fermeté dans l'exécution de leurs plans, à eux. Ils veulent un roi fort; mais contre quoi? Contre la monarchie...

— Le roi saura ne s'y pas tromper. Voyez ce qui a été fait, pas plus loin qu'aujourd'hui, à l'occasion de la mort de M. de Voltaire. Défense aux journaux d'en parler; défense aux censeurs d'approuver une seule ligne qui s'y rapporte; défense aux comédiens de jouer, d'ici à trois semaines, aucune des pièces du défunt...

— Et c'est là de la force?... On l'a craint vivant; on le craint mort...

Madame de Luxembourg se remit à son *parfilage*; madame de Lauzun n'avait pas quitté le sien.

C'était pourtant encore une des modes venues de Jean-Jacques.

Les dames avaient lu l'*Émile*, et on sait que Rousseau a trouvé bon de donner un métier à son élève, ce qui n'est pas, du reste, la plus mauvaise de ses idées. Émile est menuisier.

Les dames cherchèrent donc si elles ne pouvaient pas, comme Émile, être quelque chose. Un peu embarrassées, elles finirent par se dire qu'un métier, après tout, c'est ce à quoi l'on gagne de l'argent; gagnons-en, et nous aurons un métier.

On imagina, en conséquence, de demander aux hommes leurs vieilles épaulettes, leurs vieux nœuds d'épée, leurs vieux galons, et on se mit à dérouler les imperceptibles fils d'or qui enveloppaient la soie. Cela s'appelait *parfiler*.

L'or, on le vendait; et le profit... on le donnait aux pauvres? Non; le métier n'eût pas eu assez l'air d'un métier. On le gardait, le profit; et il n'était même pas rare d'entendre une belle dame calculer avec complaisance ce qu'elle avait gagné dans une semaine, dans un mois, dans une année. On trouvait la philosophie une bien belle chose, l'*Émile* un bien beau livre, et Rousseau un bien habile homme.

Mais on comprend que ce beau zèle eut bientôt épuisé les épaulettes, les nœuds d'épée et le reste. Il

fallut galamment donner du neuf, et ce fut d'abord en simples bobines; puis, comme le travail était alors par trop facile et qu'il eût presque autant valu donner le métal tout pur, ce furent des fruits, des fleurs, également en fil de parfilage, et que les dames avaient au moins la peine de défaire. De petits meubles, même d'assez grands, étaient offerts enveloppés de ce même *or de bobines*, car c'est ainsi qu'on l'appelait. On avait vu le duc de Lauzun donner à la comtesse Amélie de Boufflers, mère du chevalier, une harpe entièrement recouverte, bois et cordes, de ce précieux revêtement.

Tel était donc l'ouvrage auquel venaient de se remettre, en attendant leur monde, la maréchale et sa petite-fille.

On annonça le prince de Beauvau.

Il avait joué un grand rôle, dans ces derniers temps, autour de Voltaire. Nous l'avons vu lui mettre une couronne sur la tête. C'était déjà lui qui, conduisant la députation de l'Académie française, l'avait complimenté à son arrivé à Paris; on s'était même fort indigné, dans certaines régions, qu'un grand seigneur se fût laissé choisir pour haranguer un homme de lettres, car il y avait encore des gens qui prenaient la question par ce bout-là. Madame de la Reynière, par exemple, savez-vous ce qu'elle avait vu de plus scandaleux dans cette soirée du couronnement? C'était que le vieux poëte, gentilhomme *ordinaire* de la chambre du roi, eût été placé dans la loge des premiers gentilshommes.

Le prince de Beauvau, introduit donc auprès de ces dames, avait l'air assez en colère. Il ne pouvait comprendre, disait-il, qu'on s'acharnât contre un grand homme au point de ne pas même permettre que les journaux annonçassent sa mort. Ce que la duchesse de Lauzun avait interprété, avec raison, comme un indice de la peur que Voltaire expiré causait encore, il n'y voyait qu'abus de pouvoir, tyrannie, et il voulait absolument faire admirer à madame de Luxembourg certain écrit qui le consolait, disait-il, de toutes les injustices dont son grand homme était l'objet.

« Il est tombé dans l'abîme funeste. Les derniers rayons de cette clarté divine... »

— Pardon, dit-elle ; qui est-ce qui a fait cela ?

— M. Grimm...

— Ah! ah!...

— M. Diderot peut-être... Car c'est pour leur *Correspondance*, et vous savez qu'ils la font en commun.

— Nous verrons bien. Reprenez.

« Il est tombé dans l'abime funeste. Les derniers rayons de cette clarté divine viennent de s'éteindre, et la nuit qui va succéder... »

— Ma mère, c'est de M. Diderot.

— Ma fille, je le crois fort.

« ... et la nuit qui va succéder à ce beau jour durera peut-être une longue suite de siècles... »

La maréchale souriait, d'accord, cette fois, avec sa petite-fille. Quoiqu'elle fût grandement de son siècle, elle avait peu d'enthousiasme pour tous ces

dieux du jour, et, de plus, en littérature, elle avait du goût; deux raisons pour que ce pathos lui parût du pathos, et rien de plus.

Mais M. de Beauvau allait son train.

« Le plus grand, le plus illustre, peut-être, hélas! l'unique monument de cette époque glorieuse où tous les talents, tous les arts de l'esprit humain semblaient s'être élevés au plus haut degré de perfection, ce superbe monument... »

— Oh!... fit madame de Lauzun.

Il crut qu'elle admirait.

« ... ce superbe monument a disparu. Il n'est plus celui qui, dans son immense carrière, embrassa toute l'étendue de nos connaissances... Il n'est plus celui qui, le premier peut-être, écrivit l'histoire en philosophe, en homme d'État, en citoyen... »

— Oh! oh!... fit-elle encore.

Cette fois, le bras encore tendu pour le magnifique geste dont il accompagnait la phrase, il leva la tête... Elle riait! Et tandis qu'il se retournait, stupéfait, vers madame de Luxembourg, comme pour demander justice de cette irrévérence, voilà aussi l'aïeule qui n'y tient plus et qui part, comme la petite-fille, d'un flamboyant éclat de rire. Il veut se fâcher. Impossible. Il se lève, pour rester au moins sérieux. Impossible. Un troisième et bruyant éclat de rire achève l'oraison funèbre.

Et c'était, soit dit en passant, une assez bonne image du dix-huitième siècle, que ce concert de

rires à propos d'une mort et au milieu d'une page larmoyante.

On ne connaissait plus d'émotions vraies, sérieuses; celles qui auraient pu l'être, on les noyait dans le pathos. Et ce n'était guère, d'ailleurs, à propos de Voltaire, le prince du sarcasme, qu'on aurait pu en éprouver.

— Eh bien, est-ce fini?... dit le malencontreux lecteur, se calmant lui-même, non sans peine.

— Si vous voulez... Mais je sais quelqu'un qui rirait plus fort que nous.

— C'est?...

— Il est mort.

— Hier?

— Précisément.

Elle avait raison. Voltaire, c'est une justice à lui rendre, n'avait jamais donné dans le galimatias, ni trouvé bon qu'on y donnât, fût-ce pour le chanter lui-même et pour *écraser l'infâme.*

Mais le marquis de Girardin, qui arrivait en ce moment même, y donnait au contraire énormément. Comme il aurait risqué de trouver le morceau fort beau, on jugea prudemment qu'il valait mieux ne pas le lui communiquer.

Madame de Luxembourg se hâta de lui demander s'il venait d'Ermenonville, et, sur sa réponse affirmative, comment il avait laissé son hôte.

— Malade... malade....

On se récria.

— ... D'esprit, reprit-il; d'âme surtout. L'homme

de la nature n'a pas retrouvé dans son sein cette paix... cette... paix... que... qui... En vain, depuis dix jours qu'il est à Ermenonville, le ciel a souri à la terre...

— Oui... le temps a été beau... très-beau... dit madame de Lauzun.

— ... En vain les arbres majestueux, dans toute leur pompe printanière, lui ont offert leurs paisibles ombrages... En vain les oiseaux, les ruisseaux...

— Oui... Votre parc est très-joli...

C'est qu'il aimait prodigieusement à en parler, de son parc, M. le marquis de Girardin. Il faillit laisser voir l'indignation que lui donnait ce petit mot de *joli*.

— ... En vain ai-je fait, poursuivit-il, tout ce que l'amitié la plus prévenante, l'admiration la plus sincère... le... la... ont pu m'inspirer... Cette âme inquiète, bouillante, immense...

— Monsieur le marquis, dit la duchesse, — car elle voyait revenir, ou à peu près, la tirade de Diderot et le fou rire avec, — vous serait-il égal de nous parler comme on parle... là... quand on parle?... Vous n'êtes pas sur le trépied, que je sache...

— Madame...

— Eh oui!... Un peu de naturel!... C'est une manière comme une autre, croyez-moi, et même une assez bonne, de se montrer l'amant de la nature...

— Mais ma fille, ma fille!... disait la maréchale; gardez vos leçons, s'il vous plaît...

— Oh!... monsieur le marquis a trop d'esprit pour s'en fâcher...

— Madame, les grâces sont dans leur droit quand elles prêchent la nature...

— Que vous disais-je, ma mère?...

Ce n'était pas précisément un sot, en effet, que le marquis. S'il y a des sots *frottés d'esprit*, comme disait madame du Deffand, il y a aussi quelquefois des gens d'esprit *frottés de sottise*, gens à qui il ne manque que de savoir être eux-mêmes et se défier des engouements. L'hôte de Rousseau n'avait donc souvent que le masque de la sottise, et la jeune duchesse venait de le lui détacher.

— Eh bien, reprit-il, puisqu'on veut que j'appelle les choses par leur nom, il est toujours un peu plus fou, madame, votre vieil ami...

— Bon!... Nous voilà aux antipodes.

— Eh! ma mère, les antipodes, ce n'est que là qu'on est sûr de trouver M. Rousseau. A-t-il jamais rien fait ni rien dit comme les autres?... Continuez, monsieur.

— Le voilà donc, comme vous savez, installé à Ermenonville... Pas au château, vous le pensez bien, car je n'aurais pas même osé le lui proposer, mais dans un bâtiment de dépendance; encore a-t-il fallu consentir à en recevoir le loyer, sous forme de leçons de botanique à mon fils, un bambin de huit ans. Ce matin donc, comme je le lui amenais, — car il me faut, comme à tout le monde, des prétextes pour l'approcher, — je le trouve devant sa porte,

son chapeau plein de fleurs préparées pour la leçon, mais dans une agitation épouvantable. Tandis qu'il se promenait dans le jardin, me dit-il, sa femme était venue lui annoncer une visite, un inconnu, porteur d'une prétendue lettre...

Madame de Luxembourg et madame de Lauzun échangèrent un regard.

—...Et, en rentrant, il ne l'avait pas trouvé. On avait couru le jardin, le parc... Personne. Avec ses éternelles idées de complot, de mystère, il y avait déjà là de quoi l'intriguer prodigieusement. Mais ce n'était pas tout. Étant retourné, me dit-il, dans un endroit où il s'était assis quelques moments, il avait inutilement cherché une fleur qu'il se rappelait avoir jetée. — Une fleur rare?... lui dis-je.—Mais non; je ne l'aurais pas jetée. —Eh bien, repris-je, si elle n'est pas rare... —Rare ou non, ce qui est sûr, c'est que je l'avais jetée là, et qu'elle n'y est plus. — Elle peut s'être perdue dans l'herbe. — L'herbe est courte; une marguerite ne se perd pas ainsi. — Il y en a de bien petites. — C'était une grande. — Ah! dis-je en riant, une de celles qu'on effeuille?... — Je crus qu'il m'allait dévorer. — Eh bien! oui, criait-il, une de celles qu'on effeuille... Êtes-vous aussi du complot? Est-ce pour m'épier que vous m'avez fait venir chez vous? Vous voilà content, n'est-ce pas? Vous direz que le vieux Jean-Jacques effeuille des marguerites... — Sais-je si vous les effeuillez?... — interrompis-je. Et en effet, cette idée ne m'était pas d'abord venue. Il s'aperçut qu'il venait de se trahir, et il me tourna le

dos. Puis, revenant, il se mit à recommencer par le menu, mais avec un parfait sang-froid, l'histoire qu'il m'a vingt fois faite de ce fameux complot ourdi, dit-il, contre lui...

— Pourquoi l'écoutez-vous?... dit madame de Lauzun. Je suis sûre, moi, que si on avait eu moins de complaisance pour ses rêves, — si même ce sont des rêves et non des fictions volontaires, au moins à demi, — on l'eût forcé de redevenir un homme à peu près comme un autre. Il y a des fous qu'on doit traiter en entrant dans toutes leurs idées; il y en a aussi qu'on ne guérit qu'en leur rompant franchement en visière.

— Je voudrais vous y voir, madame, reprit M. de Girardin. Vous vous figurez des propos sans suite, des yeux égarés, un homme, enfin, sur lequel on continue à se sentir tous les droits du bon sens sur la folie. Point du tout. C'est lui qui conserve, en déraisonnant, l'autorité de la raison. Vous êtes résolu de l'arrêter au premier mot, et vous l'écoutez jusqu'au dernier; vous vous êtes dit que vous allez le pétrifier d'un regard, et c'est lui qui vous fait baisser les yeux. Ses idées s'enchaînent, s'enchevêtrent, sans vous laisser le temps ni la force de dire un mot. Que ne m'a-t-il pas dit, ce matin, en quelques minutes! Il va comme l'éclair des petites choses aux grandes, des grandes aux petites, et, les unes comme les autres, c'est le complot, éternellement le complot. La preuve que le duc de Choiseul a juré sa perte, c'est que les savoyards du coin l'ont regardé,

un matin, de travers. Si la France s'est emparée de la Corse, c'était pour lui enlever, à lui, l'occasion d'être le législateur de ce pays....

— Il a refusé de l'être, dit M. de Beauvau, quand on le lui a demandé.

— Je le sais bien; mais allez lui dire cela! Que sont les faits pour lui? C'est également pour lui faire pièce, à l'entendre, qu'on a partagé la Pologne. Et puis Diderot, et puis Grimm, et puis d'Alembert, et puis Hume, et puis d'Holbach...

— Et puis M. de Voltaire, sans doute.

— Attendez. J'ai compris qu'il ne savait pas sa mort, et j'étais curieux de voir comment il en recevrait la nouvelle. Saisissant donc un moment où il prononçait ce nom : « Il est mort... » dis-je brusquement. Mais au lieu de l'explosion à laquelle je m'attendais, le voilà me questionnant en détail sur l'impression produite par cet événement. J'avais beau lui faire observer que je n'en savais encore rien, que je ne pouvais rien en savoir, puisque l'événement était d'hier et que je n'avais pas quitté Ermenonville. Il revenait toujours à ses questions...

— Je comprends... dit madame de Lauzun.

— Que comprenez-vous, madame?

— Ce que vous avez compris sans doute... Ou ce que vous auriez compris, si vous n'étiez encore un peu sous le charme...

— Et c'est?...

— Il voulait voir ce qu'on peut espérer de faire de bruit en mourant. N'est-ce pas cela, mon cousin?...

— Plait-il, belle cousine?...

C'était le chevalier de Boufflers, qui arrivait.

— Monsieur le chevalier, je vous récuse, s'écria M. de Girardin. Il s'agit de Rousseau, et...

M. de Girardin comprit qu'il venait de faire une sottise. Récuser le chevalier à propos de Rousseau, c'était s'avouer instruit de certaine circonstance qui lui avait sans doute été de digestion fort dure. « M. de Boufflers a beaucoup de demi-talents en tout genre, avait dit le philosophe[1]. Il fait très-bien de petits vers, écrit très-bien de petites lettres, va jouaillant un peu du sistre, et barbouillant un peu de peinture au pastel. »

Mais le chevalier avait encore le talent de la repartie, et pas à demi, celui-là.

— J'avoue, dit-il donc avec une grande bonhomie, que j'ai toujours un peu trop aimé ce Rousseau. Je me récuse aussi, par conséquent...

La sottise était réparée, mais aux dépens de celui qui l'avait faite.

— Vous disiez donc, ma cousine?... reprit-t-il.

— Nous cherchions ce qu'il a dû éprouver en apprenant la mort de Voltaire.

— Si M. de Voltaire avait été son ami, on saurait mieux que répondre.

— Vous croyez?...

— Oui. Vous rappelez-vous l'histoire de Claude Anet?

— Oh! l'horreur!...

[1] *Confessions*, liv. XI.

— Qu'est-ce que c'est que Claude Anet?.. demanda le prince de Beauvau.

— C'était le meilleur, le plus solide, le plus vertueux ami que Rousseau ait rencontré, à ce qu'il dit[1], dans tout sa vie. Il mourut, le pauvre homme, et la première pensée de Rousseau fut qu'il héritait de ses nippes, surtout de certain habit noir qui lui avait, dit-il, donné dans l'œil. Donc... Mais M. de Voltaire n'était pas son ami. Cherchons donc... Eh! tenez... au lieu de chercher ce que Rousseau a pu penser de la mort de Voltaire, si je vous narrais tout uniment ce qu'en a dit le vieux Piron?... Riez... riez... On sait bien qu'il est mort, le vieux Piron, et depuis cinq ou six ans; mais M. de Voltaire, en ce temps-là, était déjà mort je ne sais combien de fois... dans les gazettes. Un jour donc que le gazetier l'avait si bien tué qu'on crut généralement la chose faite, Dusaulx, — vous savez bien, celui qui a publié récemment les *Lettres sur la fureur du jeu*, — Dusaulx, dis-je, arrive chez Piron, et lui dit la grande nouvelle. Piron pousse un cri : « Il est mort! Le grand *Pan* est mort!.. » Et le voilà allant, venant, se cognant aux meubles, car il était déjà presque aveugle, et répétant : « Il est mort! Le grand *Pan* est mort! Premier esprit... premier génie du siècle!... » Puis, tout à coup, s'apercevant que cela ne ressemblait guère à ses épigrammes sans fin contre ce même *grand Pan*, il empoigne Dusaulx, et, lui secouant le bras : « Ah çà! il est mort, au moins?... Bien mort?... Ne badinons pas!... »

[1] *Confessions*, liv. v.

## VII

Le comte de Tressan et le chevalier de Chastellux étaient entrés pendant l'historiette. Ils la savaient, dirent-ils, depuis longtemps.

— Moi aussi, dit le prince de Beauvau.

— Nous aussi, dirent tous les autres.

— Et pourquoi me la laisser raconter?... dit le chevalier.

— Pour voir si vous la raconteriez bien.

— Et si vous broderiez, ajouta madame de Lauzun.

— Ai-je brodé?

— Un peu.

— Mais, mesdames, dit M. de Chastellux, qu'est-ce que nous deviendrions, nous, pauvres hommes, obligés de vous amuser, s'il nous était interdit de broder? Au reste, poursuivit-il, voulez-vous une historiette toute fraîche, et qu'on ne brodera pas, celle-là, car elle est toute dans un mot?... Vous savez bien l'ambassadrice d'Espagne, la reine des joueuses ..

— Une des héroïnes de M. Dusaulx?

— Oui. Hier au soir, à neuf heures et demie, comme elle entrait dans une maison où l'on joue, et que son cocher, selon l'usage, lui demandait l'heure du retour, M. de Besenval l'a entendue qui répondait...

— *Midi...*

— Précisément, madame. Vous le saviez?...

— Du tout.

— Et vous avez deviné?

— Le beau mérite! Vous n'avez pas brodé, cette fois; mais vous nous avez dit cela si longuement... si longuement... et avec préface encore!...

— Je n'ai pas dit trente mots en tout.

— Et s'il y en a quinze de trop?

— Oh! mesdames, mesdames... Que faut-il donc faire pour vous plaire?... Ni du trop court, ni du trop long, ni ceci, ni cela...

— Ni surtout la moindre mauvaise humeur, chevalier, quand nous daignons nous moquer un peu de vous.

— Nous voilà avertis, messieurs.

— Mais enfin, reprit la duchesse, le mot est bon... *Midi*... Il fera fortune, celui-là... A vous maintenant, monsieur de Tressan.

— A moi?... Quoi?...

— Votre historiette.

— Je n'en ai point.

— Les bonnes traditions se perdent. Dans le bon temps...

— De la reine Berthe?...

— De madame Geoffrin, tout uniment, et de madame du Deffand, jamais un homme d'esprit n'eût osé dire : « Je n'ai rien à vous conter aujourd'hui. »

— On inventait.

— Vous inventiez...

— Moi!... M'avez-vous jamais entendu...

— J'étais en nourrice. Mais il y avait même des maisons — et vous y alliez, monsieur le comte, — où l'historiette était un écot à payer, avec amende d'un écu pour qui ne serait pas en mesure, ou entamerait un récit déjà fait par quelqu'un.

— Eh bien, le voici, mon écot. Savez-vous comment M. de Voltaire se tira d'affaire, un jour, dans une de ces maisons? On était convenu de n'accepter, ce jour-là, que des histoires de voleurs. M. de Voltaire arrive; on lui dit la condition imposée. « Une histoire de voleurs? Bon. Il y avait une fois un fermier général... Ma foi, j'ai oublié le reste. » Et il se sauve dans un coin. Si je voulais broder, je vous dirais que c'était précisément chez un fermier général, et en effet quelques gens l'ont dit; mais je vous préviens que ce n'est pas vrai. M. de Voltaire n'est pas homme...

— *N'était* pas homme...

— C'est vrai. On aura de la peine à s'habituer à l'idée qu'il soit mort. Il n'était, dis-je, pas homme...

— A parler de corde dans la maison d'un pendu.

— Oui, reprit M. de Tressan, et à se brouiller avec

les fermiers généraux. Leur amitié lui avait été trop utile.

M. de Tressan ne savait pas — ou peut-être il savait parfaitement — qu'il parlait lui-même un peu de corde, en ce moment, chez un pendu... ou chez une pendue. Madame de Luxembourg avait fait sous main, disait-on, de gros profits dans ces mêmes fermes générales, et c'était là-dessus qu'elle avait payé, ajoutait-on, certain collier de cinquante mille livres qu'elle avait donné pour étrennes à madame de Lauzun. Beaucoup de nobles trempaient dans ces spéculations, plus honteuses que les jeux de bourse actuels, car les profits étaient autant d'enlevé au trésor public et de pris sur le peuple.

— Mais à propos de fermiers généraux, dit madame de Lauzun, qui est-ce qui est allé voir le lit de M. Beaujon?

— Moi, madame, dit M. de Boufflers.

— Une corbeille de roses, n'est-ce pas?

— A peu près; un chef-d'œuvre d'art et de goût, il faut le reconnaître. Mais quand on se figure ce gros Beaujon là-dessus...

— Il est sûr, dit M. de Chastellux, qu'Adonis lui-même ne se serait pas fait faire un pareil lit...

— Ou qu'au moins il l'aurait donné à Vénus...

— Bravo, chevalier!... Mais on en fera d'autres, et toutes nos dames, dans peu...

— Je ne crois pas, dit madame de Luxembourg. Pour une jolie femme, ce serait une fadeur, et, pour une laide, un ridicule.

— Bien dit, madame; mais comme les fadeurs et les ridicules n'ont jamais manqué dans ce bas monde, il ne m'est pas prouvé que nous n'en verrons jamais plus. Au reste, M. Beaujon fait du bien, et beaucoup; il a ôté tant de gens de dessus la paille, qu'il faut lui pardonner un peu de vouloir coucher sur des roses. Il va fonder un hospice, dit-on.

— Ils sont tous bienfaisants vos financiers, dit madame de Lauzun, surtout depuis M. Helvétius...

— Et depuis son *Éloge*. Ils espèrent tous en avoir autant. Taillez votre plume, Chastellux.

— Pourquoi pas? Puisque j'ai fait un traité *De la Félicité publique*, je puis bien louer ceux qui y contribueront. Ces hommes bienfaisants...

Madame de Lauzun branlait la tête.

— Bienfaisants... bienfaisants... Tenez, monsieur le chevalier, voulez-vous que je dise aussi mon historiette, moi? C'était chez mademoiselle Arnould, l'actrice, qui a de l'esprit, comme vous savez, et même mieux...

— Qu'est-ce qu'elle a donc, madame?

— Du bon sens, chevalier. On parlait de M. de Voltaire, et elle le maltraitait passablement. « Au moins, dit M. de Saint-Lambert, vous ne lui refuserez pas un cœur bienfaisant. » — « La bienfaisance, dit-elle, c'est souvent la vertu de ceux qui n'en ont pas d'autre. » — Mais voici, je crois, l'abbé Maury...

— On parle de vertu, et je n'y suis pas!... dit-il.

— C'est une politesse que l'on vous fait, l'abbé.

— Plaît-il, monsieur de Boufflers ?

— La politesse ne veut pas qu'on parle devant les gens une langue étrangère.

— Alors, monsieur, on a été bien impoli envers vous.

— Toujours le dernier mot, l'abbé.

— Hélas! un pauvre abbé n'a que la langue; il s'en sert. Vous autres gentilshommes... Mais voyons, pendant que j'y suis, il faut que je vous fasse encore un peu enrager. Vous savez que j'ai eu l'honneur de prêcher devant le roi, le jour de la Pentecôte...

— J'y étais.

— Et savez-vous ce que ce sermon a produit ?

— Des conversions ?

— Pas la vôtre.

— Des bâillements ?

— Vous êtes à sec, chevalier, décidément. Voyons... avant que je continue... une épigramme un peu meilleure... Rien?... Vous n'avez rien du tout ?... Continuons donc. Ce que ce sermon a produit, le voici. Quand on vous demandera qui prêche à la cour le prochain carême, ayez la bonté de répondre...

— ... Que c'est ce drôle de Maury...

— Pas si drôle, puisque vous dites qu'on bâille.

— L'Encyclopédie en rabat...

— Comme du temps que monsieur le chevalier était abbé.

— Mais je ne le suis plus.

— J'espère bien ne pas l'être toujours.

— Monsieur veut être cardinal?

— Pourquoi pas?

— Monsieur est du bois, en effet...

— Dubois?... C'était un homme d'esprit.

— Oh! messieurs, dit la maréchale, laissez les calembours au marquis de Bièvre.

— Eh bien, madame, pour finir, si nous commencions?

— Notre lecture?... Il n'est pas l'heure. Et puis j'attends encore madame de Genlis.

— Et M. de Laharpe aussi, je crois. Aura-t-il la mine allongée!

— Et de quoi?

— De quoi?... Il espérait une ligne dans le testament du papa-grand-homme...

— Du?...

— Oui... C'était un petit nom d'amitié qu'il avait inventé, avec sa femme, pour cajoler M. de Voltaire moribond. M. de Voltaire a fait la sourde oreille; la bienheureuse ligne n'y est pas... Mais chut! le voici... Laissez-moi le turlupiner un peu...

— Non, l'abbé, non... Vous êtes trop méchant...

— Allons... Ne le soyez pas, madame...

— Moi!...

— Eh! oui... en m'ôtant le plaisir de l'être... Bonjour, monsieur de Laharpe...

— Madame la maréchale... madame la duchesse... messieurs...

Le pauvre homme avait tellement la figure que l'abbé avait prédite, qu'on eut bien de la peine à re-

cevoir sérieusement les grands saluts empesés dont il gratifiait la compagnie.

Mais l'abbé ne le laissa pas finir.

— Nous tremblions, lui dit-il, de n'avoir pas le plaisir de vous voir.

— Madame avait ma parole.

— Oui... Mais dans les grandes douleurs... L'événement d'hier... la perte que vous avez faite!... Ah! quelle *pèrte*, monsieur!...

*Perte* était impayablement accentué.

— Immense, en effet, monsieur. La France... l'Europe... le genre humain...

— Sans doute... Mais le genre humain n'était pas, comme vous, attaché... intéressé... Ce que c'est pourtant que la vie! On a un ami; on le soigne avec le plus tendre... intérêt... On se figure... on espère... Et puis rien... rien... La tombe a tout englouti... *Stringebam brachia*, dit l'Écriture, *et ecce non erat*... Je serrais les bras... je croyais tenir... Et je ne tenais rien du tout...

Et le mystifié se croyait obligé d'accompagner, de sa plus dolente pantomime, ces mauvaises farces de l'abbé.

Madame de Genlis, heureusement, arriva; et c'était déjà chose heureuse qu'elle ne fût pas arrivée avant Laharpe, car elle aurait aidé de tout son cœur à le faire enrager. Il la faisait enrager, lui, en l'obsédant d'un amour pédantesque, et de vers qu'il croyait galants.

C'était, du reste, en 1778, un personnage assez

original que madame la comtesse de Genlis, et il y aurait gros à ajouter aux quelques mots que nous avons déjà dits sur son compte. Agée de trente-trois ans, on eût dit qu'elle en avait vingt-cinq, et elle allait bientôt marier une de ses filles. Vive, gaie, étourdie, elle venait de s'enfermer au couvent de Belle-Chasse pour élever les enfants du duc de Chartres, et elle allait persévérer quatorze ans dans ces fonctions qui paraissaient devoir l'ennuyer avant trois mois. Elle avait dit qu'à trente ans elle quitterait le rouge, que beaucoup gardaient jusqu'à quatre-vingts; on avait ri de sa promesse, et, à trente ans, jour pour jour, elle avait quitté le rouge. On l'avait vue avaler un poisson vivant, pour prouver, disait-elle, qu'elle n'était pas *une belle dame de Paris;* on l'avait vue, encore enfant, s'habiller en amour, avec sa croix de chanoinesse — car elle était chanoinesse — passée par-dessus ses ailes. Il n'était pas de folie qu'elle n'eût faite, et elle savait se donner tous les droits de la sagesse, de l'âge, sans cesser d'être une folle et un enfant. Cela plaisait; et puis, ceux que sa morale eût effrayés, ce qu'on savait de ses mœurs les rassurait pleinement.

Le premier volume de son *Théâtre d'éducation* avait paru en 1777; les autres venaient de paraître. Ils avaient un succès prodigieux, préparé dès longtemps par l'enthousiasme de ceux qui avaient vu jouer ces mêmes petites pièces par les filles de l'auteur. Qui n'avait lu ces jolis vers adressés à la mère par le chevalier de Chastellux?

Lise, à vos spectacles charmants
Qui peut refuser son suffrage?
Drame, acteurs, tout est votre ouvrage,
Et l'on n'y voit que vos enfants.

Ainsi, dans vos jeux, le plus sage
Sans le savoir peut s'engager,
Et, n'adorant que votre image,
Il croit vous aimer sans danger.

Eh ! qui peut voir dans la prairie
L'onde errer sur de verts gazons,
Sans chercher la nymphe chérie
Qui les enrichit de ses dons?

Ah ! suivons plutôt dans leur course,
Suivons ces aimables ruisseaux.
Je bois la paix dans leurs tranquilles eaux,
Et je boirais le délire à la source...

Mais le duc de Chartres avait seul, au moins ostensiblement, ce dernier privilége; il y avait dix ans qu'on en glosait. Quoi qu'il en fût, elle qui était et allait rester, en somme, un écrivain si médiocre, elle semblait avoir pris place, du premier coup, au premier rang, et le vieux Buffon, couvert de gloire, avait joint ses hommages en prose magnifique aux petits vers de Chastellux. Elle avait, pour achever d'éblouir, une facilité dont on racontait des miracles. On l'avait vue improviser, sur un sujet quelconque, une histoire, une comédie; souvent, la nuit, seule dans sa chambre, on l'entendait encore improviser, ce qui avait donné lieu à plus d'une aventure. Bref, avec ce qu'elle avait et ce que les gens lui prêtaient, il y avait abondamment de quoi faire d'elle

l'héroïne, et, comme nous dirions, la lionne du moment.

Grands furent donc les compliments qui accueillirent son entrée dans le petit salon de madame de Luxembourg. Laharpe était tout yeux, tout oreilles, et comme étonné d'entendre sans indignation des louanges qui ne s'adressaient pas à lui. On sait ce qu'avait dit Rosset :

Si vous voulez faire bientôt
Une fortune immense et pourtant légitime,
Il vous faut acheter Laharpe ce qu'il vaut,
Et le vendre ce qu'il s'estime...

Mais madame de Genlis les recevait, ces louanges, il faut le reconnaître, avec une grâce parfaite, sans empressement ni dédain, sans orgueil apparent ni modestie étudiée.

— Et monsieur de Laharpe, dit Maury, il n'a rien à dire à madame?

— D'autres disent si bien, monsieur!

— Bien ou mal, c'est un tribut à payer.

— Oh! je lui fais crédit, dit-elle. Il a payé, du reste...

— Dans le *Mercure?*

— Dans le *Mercure* et... ailleurs...

— Cela veut dire en prose et... en vers... Voyons, monsieur de Laharpe... On l'a lue, la prose... Dites-nous un peu les vers...

Mais les vers de Laharpe à madame de Genlis étaient par trop pleins d'autre chose que de flatteries sur ses livres.

— Messieurs, dit-elle, c'est l'heure, et même au-delà, je crois...

— En effet, dit la maréchale. Cinq heures et douze minutes...

— Et onze, madame, dit l'abbé.

— Et treize, dit M. de Boufflers.

Et tous de tirer leurs montres.

— Onze et demie...

— Douze et demie...

— Douze et quart...

— Douze et...

— Oh! les méchants!... s'écria madame de Luxembourg.

Il faut savoir que la mode était de posséder une quantité de montres, et que madame de Luxembourg n'en avait pas moins de trente-deux. Aussi s'amusait-on toujours à la chicaner sur l'heure, et elle à montrer aux chicaneurs, quand elle le pouvait, que leurs deux montres ne marchaient pas ensemble; car il était de mode aussi qu'un homme portât deux montres. — Quel siècle! disait-elle. On eût été un rustre, de mon temps, si l'on se fût permis de tirer sa montre chez une dame... Et les voilà qui en ont tous une à chaque main!...

— Allez vous plaindre, répondait-on, à votre ami le duc de Richelieu, car c'est lui qui nous a donné l'exemple.

— Et savez-vous, dit M. de Tressan, ce qui lui arriva l'autre jour? Il achevait de s'habiller, et ses deux montres étaient sur la cheminée. Un de ses

courtisans les prend, les examine, en laisse échapper une, veut la retenir, laisse échapper l'autre, et on les ramasse brisées. Excuses, comme vous pensez. « Bah !... dit M. de Richelieu, c'est la première fois qu'elles vont si bien ensemble. »

— Eh bien, messieurs, je vous recommande la recette. Mais il est cinq heures et... et quelque chose...

— Madame ne se compromet plus.

— ... Et, s'il vous plaît, nous commencerons.

# VIII

Le manuscrit était là, sur la table. Madame de Luxembourg avait choisi elle-même les morceaux. Au risque de tromper les attentes licencieuses, elle n'avait marqué que ceux qu'on peut lire, à la rigueur, en bonne société, ceux qu'on trouve charmants quand on réussit à oublier ce qui précède et ce qui suit.

Maury, qui s'était douté de la chose, et qui aurait fait, lui, le choix contraire, avait plusieurs fois essayé, tout en causant, de tirer à lui le manuscrit et d'en attraper quelques lignes. Madame de Luxembourg le lui fermait en riant, et elle avait fini par le lui ôter tout de bon, en le posant à l'autre bout de la table. Il ne restait au centre, devant le siége destiné au lecteur, que le classique verre d'eau sucrée.

Or, le lecteur, il avait été convenu que ce serait Laharpe. On trouva donc tout naturel de le voir s'établir dans ce fauteuil; seulement, quand on vit

Maury s'établir dans un autre en imitant grotesquement sa raideur, on faillit ouvrir la séance un peu plus gaiement qu'on n'eût voulu. M. de Boufflers alla s'asseoir à côté de l'abbé. Ils avaient à rire d'un tiers; c'était assez pour qu'ils redevinssent amis.

— Se mouchera-t-il? dit l'abbé...

— Toussera-t-il?... dit l'autre.

— Mais... Il a l'air ému...

— Mais oui... Qu'est-ce qu'il a donc?... Ah! il commence... Eh bien!... eh bien!...

Un immense ébahissement s'était peint tout à coup sur les visages. Madame de Luxembourg avait dit : « Mais... » et s'était arrêtée, comme se résignant à ne rien dire. Le lecteur, absorbé, n'avait rien vu.

Et il allait son train.

— « .... Le théâtre représente un souterrain lugubrement éclairé, sépulture des Abassides. Sur un des côtés du théâtre, on distingue un monument séparé, c'est celui du grand visir Barmécide... »

— Nous y voilà, grommelait le chevalier. C'est sa pièce... Un guet-apens...

Mais madame de Luxembourg disait du regard et du geste qu'elle n'y était pour rien.

Et lui de continuer.

— ... Scène première. *Amorassan*, *Nasser*.

Tandis que sur Bagdad la nuit répand ses ombres...

— Gare la rime en *sombres*... dit Maury.

— ... Que cherche Amorassan dans ces demeures sombres?...

— Bien.

— ... Seigneur, dans ce séjour que je ne connais pas,
Quels obscurs souterrains m'ont conduit sur vos pas?...

— C'est le début de *Bajazet*.

— ... Ah! le trouble a rempli mon âme impatiente.
J'embrasse en frémissant l'espoir qu'on me présente.
Saïd veut me parler. Ce vertueux mortel,
Qui de mes premiers ans prit un soin paternel,
M'annonce qu'il est temps que sa voix me confie
Un secret dont dépend... »

— *Le destin de ma vie*... dit Maury.

— . . . . . Le destin de ma vie...

dit Laharpe, toujours lisant.

— Mais vous l'avez lue, sa pièce?... dit le chevalier à son voisin.

— Moi?... Du tout. Avec ces poëtes-là, quand on a entendu le commencement d'un vers, on sait la fin.

Et le poëte allait, allait...

— ... Ce n'est que dans ces lieux qu'il sera révélé.
Mais toi, que leur aspect parait avoir troublé,
Ne reconnais-tu pas cet asile funèbre?
Contemple ce tombeau... » etc., etc.

Et si maintenant on nous demandait le secret, non de la tragédie, car nous pensons qu'on ne s'en inquiète guère, mais du bizarre quiproquo par lequel elle se trouvait substituée aux *Confessions*, —

rien de plus simple, dirions-nous, que ce petit problème, étant connue la fatuité de l'auteur. On avait bien parlé de lui faire lire sa pièce, et il en avait déjà lu d'autres chez madame de Luxembourg ; mais on avait également décidé de se donner d'abord l'autre régal, infiniment plus attrayant. Laharpe, toujours plein de lui, n'avait pas entendu ou pas compris, et, l'absence du manuscrit le confirmant dans son erreur, c'était avec la meilleure foi du monde qu'il avait déployé le sien et entamé ses *Barmécides*.

Mais il ne devait pas les achever.

Il en était à la moitié, environ, et on écoutait tant bien que mal, lorsqu'un valet apporta une lettre, pressée, disait-il. Madame de Luxembourg attendit cependant, par politesse, jusqu'à la fin de l'acte; mais tout le monde observa, à part soi, que Laharpe était peu poli de ne pas s'être arrêté aussitôt.

Elle eut à peine lu quelques lignes, qu'elle courut dans l'antichambre en s'écriant : « Où est-il ?... Qu'on le retienne... Qu'on le cherche... » — « Il est sorti, » dirent les valets. — « Eh bien, allez, courez... Cherchez-le dans toutes les directions... Ramenez-le... »

Elle revint donc achever la lettre, et les assistants virent bientôt, à son agitation, qu'ils étaient de trop. Elle sortit, pour un moment, dit-elle; mais madame de Lauzun rentra bientôt, disant qu'on ne continuerait pas. Ce n'était, du reste, ajouta-t-elle, rien qui dût alarmer les amis de sa grand'mère. On

reprendrait la pièce dans quelques jours; le commencement avait trop intéressé pour qu'on risquât de l'oublier en attendant la fin. L'éloge était gracieux; mais le poëte n'en avait pas moins l'air singulièrement piteux, comme un charlatan en plein vent, disait le chevalier, quand une ondée disperse tout à coup son monde.

Madame de Genlis eut pitié de lui. Elle lui permit de la reconduire à Belle-Chasse.

— Messieurs, dit le prince de Beauvau, il faut pourtant achever la soirée. Venez chez moi. Madame de Beauvau sera enchantée de vous voir.

— Et nous de lui présenter nos hommages, dit M. de Tressan. Mais si elle a du monde, que dira-t-on de nous voir arriver? On nous savait chez madame de Luxembourg. Il faudra dire le pourquoi, ou en inventer un autre. On glosera...

— C'est vrai. Le meilleur est, pour aujourd'hui, que nous nous dispersions.

— Moi, dit M. de Girardin, je crois que je m'en vais retourner à Ermenonville.

— Heureux berger! Il va garder ses brebis...

— Son ours, dit le chevalier.

— Eh! messieurs, reprit-il, vous étiez bien venus ici pour vous délecter de ses grognements.

— Moi, dit M. de Chastellux, je crois que j'irai chez d'Alembert.

— Moi, à la Comédie, dit M. de Tressan.

— Moi, à Versailles, dit M. de Beauvau.

— Moi, dit l'abbé, chez moi.

— Bah ! dit le chevalier; et pour quoi faire?

— Monsieur a oublié que j'ai un carême à préparer.

— Ah! parbleu, il faut que j'aille voir ça. L'abbé Maury fabriquant un sermon...

— Eh bien?...

— Je me le figure si peu... si peu...

— Vous recommencez, chevalier?... Gare à vous...

— Non, je me tais. Mais j'irai...

— Aujourd'hui?

— Aujourd'hui.

Et comme ils sortaient de l'hôtel :

— Voyez-vous ça?... dit l'abbé, entr'ouvrant sa soutane.

— Dieu me pardonne! je crois qu'il a volé le manuscrit des *Confessions*...

— Volé?... Non. Je ne l'ai que pris... Et je le rendrai, j'espère...

— Et que va dire madame de Luxembourg?

— Bah! je lui écrirai demain une lettre un peu drôle, et il faudra bien qu'elle pardonne.

## IX

Cependant madame de Luxembourg avait déjà relu deux ou trois fois celle que nous lui avons vu recevoir. Voici cette lettre, car c'est le point de départ de l'histoire que nous avons à raconter.

« Je l'ai vu, madame, et mes illusions sont détruites. Le hasard m'a permis de lire, sans lui parler et sans qu'il me vît, au fond de son âme. J'avais foi, ou, plutôt, je m'efforçais d'avoir foi en lui et en sa parole; j'étais presque arrivé à me figurer que j'y croyais. La terre a manqué sous mes pieds; je me sens comme suspendu sur un abîme

« Il est possible que j'aille chercher dans la mort la solution des problèmes de la vie; il peut se faire aussi que je méprise assez l'existence pour la garder, et pour m'inquiéter peu d'en savoir le dernier mot. Le hasard, car je ne crois plus à rien d'autre, en décidera.

« Mais vous ne me verrez plus, madame ; je ne veux pas vous fatiguer plus longtemps de mes rêves détruits et de mes douleurs aiguisées. Puisque je suis seul au monde — c'est vous qui me l'avez dit, — je resterai seul, je mourrai seul. Un autre nom achèvera de me dérober aux regards et au souvenir des hommes. J'ai le droit d'en changer, puisque le mien — vous me l'avez dit encore — n'est pas le mien, et que je dois éternellement ignorer le véritable.

« Adieu, madame. J'emporte un seul souvenir agréable, celui de vos longues bontés.

« JULIEN. »

La fin de cette lettre était donc un peu moins alarmante que le commencement ; mais le suicide n'en était pas moins au bout, pour peu que les événements fissent pencher de ce côté la cruelle balance où le malheureux pesait son sort.

On avait inutilement couru partout où on pouvait espérer de le retrouver, et madame de Luxembourg répugnait à recourir aux soins de la police. Ce n'était pas seulement pour ne pas ébruiter l'affaire. On professait, dans la haute noblesse, un grand dédain pour cette protection que la police prétendait étendre sur tout le monde. Le gentilhomme la laissait aux bourgeois, aux petites gens ; il avait son épée et ses valets, et il songeait au temps où il avait ses hommes d'armes. Le maréchal de Luxembourg n'était-il pas né l'héritier de ces Montmorency qui

avaient sous leur main six mille hommes bardés de fer? Sa veuve aurait donc dérogé en s'adressant, pour quoi que ce fût, à ce bourgeois qu'on appelait le lieutenant de police.

Mais quelques explications sont nécessaires. Donnons-les.

Julien — nous lui laisserons ce nom — était un de ces personnages sans famille qu'on rencontrait en assez grand nombre dans le monde, et même dans le grand monde, auquel on ne manquait pas de soupçonner, souvent sur bonnes preuves, qu'ils appartenaient par leur naissance. Comme d'Alembert, comme Champfort, comme Laharpe, comme Delille, des protections mystérieuses l'avaient accompagné dès ses premières années. L'affection, la tendresse de madame de Luxembourg avaient souvent fait penser qu'elle pourrait bien lui être ce que madame de Tencin était à d'Alembert; mais l'âge apparent du jeune homme — nous avons dit vingt-cinq ans en 1778 — ne coïncidait pas avec l'époque, plus ancienne, des désordres de cette dame. On avait vu d'ailleurs le maréchal de Luxembourg s'intéresser aussi à Julien, alors enfant[1], ce qu'il n'aurait évidemment pas fait s'il avait su ou soupçonné quelque chose de semblable. Enfin, la publicité même de la protection que sa veuve accordait à Julien prouvait qu'elle n'avait pas de raison pour la cacher.

[1] Le maréchal était mort en 1764.

Son caractère avait offert, dès l'enfance, un singulier mélange de froideur et d'exaltation. Il raisonnait, et il se laissait emporter; il s'emportait, et, tout à coup, il redevenait grave. Une idée lui paraissait-elle juste ou belle, il s'y livrait tout entier; apercevait-il en elle un côté faible, il la reniait, la maudissait, comme un ami menteur qui se fût joué de lui.

Il avait donc été froissé des allures légères de ce siècle où on avait tant d'esprit et si peu d'âme, où on cherchait la vérité avec si peu d'aversion réelle pour l'erreur. Le sarcasme voltairien, cette excommunication des temps modernes, le révoltait presque à l'égal des anciens anathèmes, sanctionnés par le fer et par le feu.

Cette disposition l'avait conduit à se jeter dans les bras du seul homme qui parût prendre tout au sérieux. Julien était moins un disciple de Rousseau qu'un autre Rousseau, moins le vice. Les ouvrages du philosophe n'avaient pas eu à le transformer, car il était né ce qu'il était; mais il avait été heureux et fier de se sentir cette fraternité intime avec un pareil écrivain.

Il lui avait donc longtemps pardonné, comme à un frère, les sophismes qu'une raison plus sévère lui permettait de démêler sous ces éloquentes pages. Sa religieuse affection s'en était même accrue. Se condamner à être moins raisonnable afin de pouvoir donner au cœur une plus large place, c'était, aux yeux du jeune homme, un dévouement d'un nou-

veau genre, une nouvelle espèce d'héroïsme; Rousseau lui en paraissait d'autant plus grand, comme le soldat qui a laissé une partie de lui-même sur les champs de bataille. Quant aux persécutions auxquelles Rousseau se disait en butte, Julien savait bien que l'imagination du philosophe y entrait pour beaucoup; mais que lui importait d'où procédât le martyre? Rousseau, pour lui, n'en était pas moins un martyr.

Il ne l'avait jamais vu, et depuis longtemps il suppliait madame de Luxembourg de l'introduire auprès de lui. Avait-elle une raison secrète de ne pas se rendre à son désir? Il croyait s'en apercevoir; mais elle lui en donnait d'autres qui n'étaient pas sans valeur. Rousseau avait rompu avec elle, comme avec tout le monde: de quel air verrait-il arriver son protégé? Julien devait-il s'exposer au mauvais accueil presque certain d'un homme qu'il aimait, qu'il admirait? Elle lui faisait aussi entendre, quoique plus légèrement, ce qu'elle redoutait au fond le plus: le désenchantement serait amer, affreux, aurait peut-être de graves conséquences. Elle connaissait Julien; elle connaissait aussi, et depuis longtemps, le philosophe.

L'événement, comme nous l'avons vu, avait dépassé ses craintes.

Julien, le moment venu, s'était trouvé plus prêt encore à se détacher de Rousseau qu'elle ne pouvait le penser. Il arrivait à Ermenonville haletant, subjugué, mais profondément las, sans se l'avouer, de

ce joug. Un grand travail s'était fait en lui à son insu : la raison avait achevé de miner le sophisme; le cœur, le vrai cœur, avait commencé à se défier du cœur factice. Bref, en abordant son idole, il avait encore sur les yeux le bandeau de son vieil enthousiasme; mais ce bandeau ne tenait déjà plus que par un fil.

Le fil s'était rompu.

# X

Et maintenant, si nous voulions étudier de plus près ce que le siècle offrait à ce cœur malade et à cet esprit avide, nous n'aurions qu'à suivre au hasard quelques-uns des personnages que nous avons vus se disperser au sortir de l'hôtel de Luxembourg.

Nous irions, par exemple, avec le comte de Tressan, à la Comédie-Française, et nous assisterions à une représentation de *Phèdre*, jouée ou plutôt écorchée par une fort grosse actrice nommée mademoiselle Mars. Nous entendrions raconter comme quoi elle est arrivée aux premiers rôles par la protection du comédien Monvel, son amant; on nous dirait aussi qu'une fille encore enfant, fruit de leur union, et qui portera probablement le même nom que sa mère, annonce déjà un vrai talent. La pièce, du reste, on l'écoute peu. Ce n'est que la petite qui se joue là sur la scène, bien qu'elle s'appelle *Phèdre* et soit de *monsieur* Racine, car on dit encore *monsieur*

Racine ; la grande, la véritable, c'est le procès toujours pendant pour la succession de Lekain, que se disputent Molé, Monvel, Larive. Les gentilshommes de la chambre, juges-nés de ces querelles, avaient imaginé de répartir entre les trois les rôles du défunt ; mais ils ne se sont pas soumis à n'être que la monnaie de leur prédécesseur, et les voilà chacun à réclamer, ou la totalité de l'héritage, ou au moins la grosse part. Il va sans dire que chacun a ses fanatiques, son armée : le partage de la Pologne n'a sûrement pas fait autant causer. Les épigrammes, comme de raison, pleuvent...

> Ah ! quel affreux malheur m'arrive,
> A dit Melpomène à Caron ;
> Lekain a passé l'Achéron,
> Mais il n'a pas laissé son talent sur *la rive*...

et le pauvre Larive a certainement perdu, par ces petits vers, plus d'un ami, car c'est un terrible argument, en France, qu'une épigramme. Mais Molé, mais Monvel, ne sont pas plus épargnés ; l'autorité de ces rois du théâtre est, comme celle du roi de France, une monarchie absolue tempérée par des chansons.

Et si, au lieu d'aller à la Comédie-Française, M. de Tressan nous eût conduits à l'Opéra, nous aurions assisté à un épisode curieux de cette guerre sans cesse renouvelée entre de hardis parias et le pouvoir soi-disant absolu. Nous aurions vu, — car

c'est ce que rapportent les *Mémoires secrets*, précisément à cette date, — nous aurions vu mademoiselle Cécile, la toile déjà levée, refuser obstinément de danser, et cela parce qu'on ne lui avait pas donné certain habit de mademoiselle Guimard, sa devancière, sur lequel elle prétendait avoir des droits. Nous aurions vu M. Amelot, ministre de la maison du roi, la faire conduire au For-l'Évêque, la prison des acteurs récalcitrants, déclarant qu'elle ne remonterait plus sur le théâtre. Nous aurions su, enfin, qu'elle avait ri de cette condamnation, attendu que le For-l'Évêque était pour les comédiens, comme la Bastille pour les auteurs, le grand pas vers la renommée ; puis, nous aurait-on dit un peu plus bas, elle a eu *l'honneur* de plaire au prince de Conti. Dans huit jours, ou avant, elle sera libre, et M. Amelot la priera de vouloir bien danser.

Mais les ballets où elle figure ne sont que les intermèdes de cette autre guerre interminable entre les partisans de la musique française et ceux de la musique italienne. La voilà arrivée, cette guerre, à son plus haut point d'intensité, car ce ne sont plus seulement deux systèmes en présence, mais deux noms, et les noms, dans ces querelles, sont plus que les systèmes. Gluck, Piccinni, partagent la France, et c'est le *Roland* du second qui occupe en ce moment la scène de l'Opéra. Ses ennemis vont redisant, en guise d'épigramme, le mot qui lui échappa l'autre jour, en son baragouin italien, dans une répétition : « *Toutte va male... Toutte!* » Ses

amis, en réplique, vont chantant sur un air de Gluck :

Il est venu, le jongleur de Bohême ;
Il est venu, précédé de son nom.
Il fait beugler Achille, Agamemnon,
Il fait hurler la reine Clytemnestre,
Il fait ronfler l'infatigable orchestre.
Du *coin du roi*[1] les antiques dormeurs
Se sont émus à ses longues clameurs,
Et le parterre, éveillé d'un long somme,
Dans un grand bruit crut voir l'art d'un grand homme...

Et c'est toujours ce *grand bruit* qui revient dans toutes les épigrammes contre Gluck, devenu par ce fait, au dire de ses ennemis, quoique Allemand, le représentant de la musique française. Ils ne veulent plus que du tendre, du doux, du roucoulé. Le suprême bon ton est de se boucher les oreilles quand les musiciens prennent leur archet pour jouer un morceau de Gluck.

Mais un nom que nous aurions entendu et à l'Opéra, et à la Comédie française, et partout, c'était celui du sieur Caron, autrement dit Beaumarchais. Où n'était-il pas, Beaumarchais, et que ne faisait-il pas ? Comédies, procès, spéculations financières, commerciales, théâtrales, il avait du temps, du talent et de l'audace pour tout. Ajoutez, ce qu'on a généralement oublié, qu'il était aussi magistrat. Oui,

[1] Le côté droit du parterre, sous la loge du roi. Le *coin de la reine,* vis-à-vis, sous la loge de la reine, était occupé par les partisans de la musique italienne.

Beaumarchais siégeait sur les fleurs de lis. Il y avait au Louvre un tribunal dit *de la Varenne du Louvre*, où se jugeaient les délits de chasse commis dans la capitainerie dont le Louvre était le centre. C'est là que vous l'auriez vu, à certains jours, en robe et en bonnet carré, jugeant sans appel un pauvre diable qui avait tué un lapin.

C'était une grande honte à ce siècle, entre tant d'autres hontes, que l'empire exercé par un tel homme. On aurait difficilement trouvé quelqu'un qui ne le méprisât pas. Il le savait, et, à force de triompher dans son ignominie, il l'avait métamorphosée en une espèce de gloire. « On a voulu, disait-il, me jeter dans un précipice ; je me suis sauvé sur un piédestal. » Et il régnait, de là, sur toute cette génération abâtardie qu'il fascinait de ses regards, qu'il écrasait de ses rires. C'était à lui, à ses libelles contre le parlement Maupeou, que les anciens parlements avaient dû, en bonne partie, leur rappel. « Si Beaumarchais, disait un grand seigneur, venait me dire un matin que je lui dois vingt mille livres, qu'il faut les lui payer ou qu'il fera un mémoire contre moi, — je crois que je les lui donnerais. » Et ce n'était pas vingt mille livres, mais leur honneur, qu'il allait bientôt demander aux grands dans son *Mariage de Figaro*, — et les grands allaient le lui livrer.

Mais n'anticipons pas. Nous ne sommes ici qu'en 1778, à la fin de mai. Beaumarchais vient de fonder son *bureau de législation dramatique*, destiné à pro-

téger les auteurs contre les comédiens; et les auteurs commencent à s'apercevoir qu'en se donnant un chef ils se sont donné un maître, lequel ne les mènera pas où ils veulent, mais où il veut. Marmontel se défend d'avoir lu chez Beaumarchais, ce qui est vrai pourtant, son poëme sur la musique; Lemierre, qui voudrait remettre au théâtre sa *Veuve du Malabar*, se plaint que ledit bureau n'ait servi qu'à irriter les comédiens et à les rendre intraitables. Au reste, Beaumarchais vient de partir pour Marseille, où il doit embarquer des munitions pour les insurgents d'Amérique; mais la nouvelle de la mort de Voltaire le ramènera dans peu de jours, car il veut acheter ses manuscrits et publier une édition de ses œuvres.

Voilà quelques échantillons de ce que nous aurions vu ou entendu, ce soir-là, en compagnie de M. le comte de Tressan.

## XI

Avec le chevalier de Chastellux, nous serions allés chez d'Alembert. Là, nous aurions trouvé tous les amis de Voltaire, discourant sur les circonstances de sa mort, riant beaucoup du tour qu'on allait jouer aux prêtres en l'inhumant en terre sainte avant que défense arrivât. Nous aurions bien été un peu étonnés, au premier abord, de leur trouver l'esprit si libre; mais nous nous serions rappelé que M. de Voltaire n'était guère un de ces hommes qu'on pleure, qu'il était, d'ailleurs, dépassé, que sa présence était plutôt un obstacle à l'essor des idées qui devenaient celles du siècle. Qu'avait-on maintenant besoin d'un chef? Tout le monde l'était ou pouvait l'être.

Nous aurions pourtant fait un triste retour sur cette mort, et, sans pleurer Voltaire, l'insensibilité de ses amis nous eût forcés de le plaindre. C'était donc là la fin d'une existence si longue, si agitée!

Du bruit autour de son cercueil, mais rien que du bruit, des causeries, des rires... Dernier hommage, et premier châtiment!

Mais, regretté ou non, aimé ou non, il s'agissait de continuer à l'exploiter, et c'est de quoi on s'occupait surtout, ce soir-là, chez d'Alembert. On comptait grandement sur le refus de sépulture, et, tout en se frottant les mains du bon tour à jouer aux prêtres, on craignait fort que les prêtres n'en jouassent un meilleur encore à Voltaire et à ses amis en le laissant enterrer tout bonnement. Grimm venait de communiquer le morceau amphigourique dont nous avons vu une copie entre les mains de M. de Beauvau, et la péroraison roulait précisément sur ce refus présumé de sépulture. Il faudrait donc l'effacer! « Faibles et lâches ennemis de l'ombre d'un grand homme, qu'espérez-vous, avait-il dit, de tant de barbarie? Qu'apprendrez-vous à l'univers en exerçant sur cette dépouille mortelle votre furie et votre vengeance? Est-ce par quelques défenses puériles, par quelques anathèmes impuissants, que vous pensez enchaîner ces torrents de lumière répandus d'un bout de l'univers à l'autre? »

Tout cela, comme de raison, avait été trouvé superbe; Diderot, à force d'applaudir, acheva de convaincre tout le monde qu'il en était l'auteur, ce qu'on avait déjà suffisamment reconnu, comme la duchesse de Lauzun, au ton et aux images.

Près de lui s'agitait l'ardent Naigeon, l'auteur du *Militaire philosophe*, incrédule à épouvanter Vol-

taire même, car Voltaire avait dit qu'il aimerait mieux être croyant qu'incrédule comme Naigeon. Naigeon était moins le disciple que la doublure, le Sosie, l'ombre de Diderot. Il s'était constitué son suivant, son écouteur; il ne parlait, comme les confidents de tragédie, que pour le faire parler. C'était lui, disait-on, qui avait été l'éditeur de la plupart des ouvrages de d'Holbach, et il venait de publier le *Sénèque* de Lagrange, enrichi de notes de son crù, lesquelles n'étaient encore, à vrai dire, que des lambeaux de Diderot.

Là se trouvaient aussi et le comte d'Argental, l'ombre, le Naigeon de Voltaire, et Raynal, qui allait lancer la seconde édition de son *Histoire philosophique*, et Morellet, l'homme sage de la bande, mais pas assez pour en sortir, et Condorcet, qui devait plus tard jouer auprès de d'Alembert mourant le rôle de d'Alembert au lit de mort de Voltaire, et quelques autres encore, jeunes ou vieux, connus ou inconnus, amis entre eux ou ennemis, mais également empressés à venir chercher le mot d'ordre.

Là se seraient aussi trouvés et le prince de Beauvau s'il ne fût parti pour Versailles, et Laharpe s'il n'eût été emmené où nous savons, et Damilaville, et Thiriot, et vingt autres anciens acolytes du patriarche, si l'*abîme funeste*, comme disait Grimm-Diderot, ne les eût appelés avant leur maître.

Là se trouvait, enfin, un homme qui n'aurait pas dû y être, le représentant d'une nation grave et croyante, Franklin. Étranger aux mœurs françaises,

lié par la force des choses et l'objet même de sa mission au parti du mouvement, il ne voyait pas ou n'osait pas voir ce qu'était, au fond, ce parti. D'ailleurs, soit respect, soit calcul, on évitaït ordinairement de blesser ses convictions, et, entouré d'ennemis du christianisme, il pouvait ne se croire encore qu'avec des amis de la liberté, des ennemis du despotisme et de la superstition. Voltaire, pour lui, c'était l'auteur de la *Henriade* et le défenseur des Calas. Il lui avait amené son petit-fils ; il lui avait naïvement demandé de le bénir, et Voltaire l'avait béni. De cette main usée à écrire contre la Bible, il avait solennellement touché la tête du jeune homme, et prononcé, en levant les yeux au ciel, les mots : « *Dieu... Liberté... Tolérance...* » Et le vieux Franklin avait pleuré. — Voilà pourquoi le vieux Franklin, seul ému, était réuni, ce soir-là, aux amis de Voltaire.

Ajoutons qu'on lui faisait fête, comme partout. N'avait-on pas vu récemment, dans un bal chez madame de Floissac, les dames vouloir l'embrasser toutes, et ce, disent les chroniques du temps, malgré ses lunettes !... car il était le seul homme, à Paris, qui les gardât à demeure sur son nez. Les modes étaient *à la Franklin,* les tabatières *à la Franklin*, les cheminées *à la Franklin*, tellement que M. de Maurepas, le ministre, n'avait pas osé s'en faire une avant la rupture avec l'Angleterre, de peur, disait-il, que l'ambassadeur anglais ne voulût plus se chauffer à son feu. Son portrait se voyait partout, du cabaret

borgne au boudoir, de la chaumière au philosophique salon où d'Alembert avait l'honneur de recevoir l'original. On personnifiait en lui, dans cette France légère et travaillée, la liberté qu'on n'avait pas encore et les vertus qu'on ne devait jamais avoir. La foule était de bonne foi; les habiles, selon leur coutume, exploitaient.

Il n'était bruit, depuis quelques jours, que d'un certain vers latin à sa louange. Toutes les dames se le faisaient expliquer; tous les hommes devaient savoir l'expliquer, et sûrement plus d'un avait dû dire, comme le bourgeois-gentilhomme : « Que n'ai-je étudié! »

Franklin avait, comme on sait, inventé le paratonnerre; Franklin avait puissamment concouru à l'affranchissement de sa patrie. Ces deux choses, l'auteur du vers les avait exprimées en cinq mots :

*Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.*

— Mais savez-vous, messieurs, disait d'Alembert, qu'il est beau, ce vers... vraiment beau... Le plus beau vers latin, je crois, qui ait été fait par un moderne...

Ce n'était pourtant qu'une imitation d'un vers de l'*Anti-Lucrèce*, du cardinal de Polignac [1]. Mais comme l'imitateur n'était rien moins que l'ancien ministre Turgot, un des saints de nos philosophes, ce n'eût été guère le lieu d'en faire l'observation.

[1] *Eripuitque Jovi fulmen, Phœboque sagittas.*

— Oui, reprit d'Alembert ; c'est un chef-d'œuvre. Il fallait vous, monsieur, pour l'inspirer.

Mais Franklin avait l'air médiocrement content.

— Vous dites que c'est de M. Turgot?... dit-il

— Oui. Personne en Europe ne s'est plus intéressé que lui à votre révolution. Il l'avait en quelque sorte prédite, il y a bientôt trente ans, dans un discours à la Sorbonne...

— M. Turgot a fait un discours à la Sorbonne?

— Il en était. Avant d'être des nôtres, il a été théologien, M. Turgot.

Franklin branlait la tête ; il avait l'air encore moins content qu'auparavant.

— Je n'avais jamais su, dit quelqu'un, que M. Turgot fit des vers latins.

— Il en a toujours fait, dit d'Alembert. Il s'était même mis dans la tête de faire des vers français de même forme.

— Il a réellement essayé?

— Il a traduit, en guise d'échantillon, tout un livre de l'Énéide...

*Déjà Didon, la superbe Didon, brûle en secret ; son cœur*
*Nourrit le poison lent qui la consume et court de veine en veine...*

— Mais c'est de la prose, cela...

— Du tout. Vous n'avez qu'à scander :

*Déjà Di—don, la su—perbe Di—don brû—, etc.*

Les pieds, les césures, tout y est.

— Excepté l'harmonie.

— Sans doute. Il a eu d'ailleurs le chagrin d'apprendre que son idée est vieille de deux siècles, et que l'honneur, si honneur y a, en revient à Baïf. Mais notre ami a assez d'autres titres ; et ce vers seul...

Mais Franklin, qui n'avait pas écouté la digression, restait pensif, les yeux fixés sur le vers, car d'Alembert le lui avait écrit. Il paraissait le lire et le relire, et ses lunettes descendaient presque jusqu'au bout de son nez.

— Ah çà ! — dit à demi voix Naigeon, qui en jugeait peut-être d'après lui-même, — on dirait qu'il ne comprend pas le latin...

Mais Diderot, depuis quelques moments, était en train de commenter le vers à sa manière, et il n'y avait guère moyen, lui pérorant, de ne pas écouter ou au moins de ne pas se taire. Raynal, Raynal lui-même, baissait pavillon devant lui, et se contentait d'épier le moment de rentrer en scène, bien résolu de ne lui céder non plus la place que lorsque la voix lui manquerait. Que de fois on les avait vus, chez madame Geoffrin, remplir à eux deux une soirée, non pas en se répondant, mais en s'escamotant mutuellement la parole ! « S'il crache, il est perdu... » disait Raynal. « Il est perdu s'il se mouche... » disait l'autre.

Diderot, en ce moment donc, ne crachait ni ne se mouchait ; il commentait au grand galop le vers de l'économiste.

— Beau... Oui... Bien beau... Sublime... *Eripuit*

*cœlo fulmen... Eripuit... Il a enlevé... Il a arraché au ciel la foudre... Arraché... Arraché...*

Et Naigeon, tout épanoui d'enthousiasme, faisait le paratonnerre avec son bras.

— Oui!... continuait l'autre, — et il ne songeait déjà plus à célébrer l'inventeur du paratonnerre, mais à exhaler sa vieille haine contre la Providence et contre Dieu, — oui, voilà l'homme une bonne fois aux prises avec ce pouvoir brutal qui se fait un jeu de ses souffrances... Avec cet atroce je ne sais quoi que des imbéciles adorent...

— Que des imbéciles adorent... disait l'écho-Naigeon.

— ... que des imbéciles adorent... que de prétendus sages se piquent de respecter...

D'Alembert essaya de l'arrêter. Il n'en allait que plus vite, et n'en criait que plus fort.

— ... Allez la voir, ô sages à l'eau de rose, allez la voir, quand elle se met en joie, cette nature qu'il vous plaît d'appeler bienfaisante!... Allez l'adorer dans ses œuvres, comme vous dites niaisement, ce Dieu...

Franklin ne remuait pas. On voyait assez, il est vrai, que Diderot oubliait sa présence, et que le grave Américain ne pouvait se regarder comme personnellement pris à partie. Mais d'Alembert n'en était pas moins sur les épines.

— Allez, poursuivait l'autre, allez geler au Groënland, ou rôtir sous la ligne... Allez vous faire engloutir à Pompéïa, ou écraser à Lisbonne, comme le fils de ce bigot de Racine...

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire...

avait-il dit, l'imbécile!... allez vous faire avaler par un boa, ou seulement piquer par une vipère... Allez vous faire tuer raide par un coup de tonnerre... Ou plutôt, non... n'allez pas... Le tonnerre saura assez vous frapper où que vous soyez, ici, là, au milieu de vos amis, dans les bras de vos enfants, partout... Et puis baisez, baisez, comme des chiens que vous êtes, la main qui vous brisera...

Et Naigeon d'acclamer. Il faisait la moue au ciel, c'est-à-dire au plafond.

D'Alembert, assis à peu près vis-à-vis de Diderot, se tourmentait les yeux pour lui montrer l'Américain et le forcer enfin de se taire. Franklin ne remuait toujours pas. Ses lunettes allaient décidément franchir le bout de son nez.

Diderot allait donc, allait, allait... et il avait fini par se ruer dans les dernières régions de l'athéisme. C'était effrayant de verve, étourdissant d'incohérence. Il heurtait ennemis, amis, anciens, modernes, païens, chrétiens, hommes, Dieu, — comme le cheval en fureur va fracassant cailloux et plantes, hommes et animaux.

On avait fini par le laisser dire, et par causer, à peu près tout haut, d'autres choses, ce dont le fidèle Naigeon était grandement marri. D'Alembert commençait à espérer que Franklin n'écoutait pas. Diderot, pensait-il, se tairait bien une fois. Mais la fatigue ne paraissait guère venir.

Ce ne fut donc pas sans surprise qu'on l'enten-

dit tout à coup baisser le ton, balbutier, se taire.

Franklin venait de lever enfin la tête. Il avait ôté, cette fois, ses grosses lunettes vertes ; sa figure, un peu lourde quand il réfléchissait, était redevenue, comme à la lueur d'un éclair, une des plus noblement belles que la nature eût faites. Plus heureux que ce philosophe ancien qui, pour prouver le mouvement, se mettait à marcher, Franklin n'avait, pour prouver Dieu, qu'à montrer son visage. Jamais, — et les contemporains sont unanimes sur ce point, — jamais le sceau d'un créateur intelligent et sage n'avait été plus visiblement empreint sur une figure humaine.

Franklin le regardait donc en face, immobile, sévère, et avec une espèce de sourire qui achevait de le démonter. Enfin :

— Merci, monsieur. Je croyais savoir toutes les preuves de l'existence de Dieu ; il m'en restait une à apprendre. Le haïr, l'insulter, c'est une manière comme une autre de montrer qu'il existe, car on ne hait pas ce qui n'est pas ou ce qu'on croit véritablement n'être pas ; c'est avouer l'impuissance où vous êtes de l'arracher, malgré tous vos efforts, à votre âme qui le retient, qui le veut malgré vous. Vous dites : « Dieu n'est pas, car il y a des désordres, des souffrances... » et vous voilà lui reprochant ensuite l'existence même de ces maux, car il les aurait empêchés, semblez-vous dire. Vous lui reprochez donc de ne pas être? Mais le reproche suppose qu'il existe ; c'est un sophisme enté sur un sophisme. Puis, ne

voyez-vous pas que si vous dites : « Il y a des maux, donc Dieu n'est pas... » — d'autres diront : « Il y a des biens, donc Dieu est ?... » Je ne raisonne, moi, ni avec eux ni avec vous, car ces biens et ces maux ne prouvent au fond ni pour ni contre. Partir de là, c'est toujours mesurer l'éternité sur le temps, l'infini sur le fini, Dieu sur l'homme ; c'est supposer que cette terre est la patrie de l'homme, cette vie son seul domaine, ces biens et ces maux les seuls qu'il ait à désirer ou à craindre. Prouvez cela d'abord, et nous verrons ; jusque-là...

Diderot reprenait courage. — C'est du Rousseau, dit-il, ce que vous nous dites là...

— Du Rousseau tout pur... dit Naigeon.

— Vous refaites la lettre sur le suicide...

— Je ne sais pas si je la refais, dit Franklin, et j'en serais bien fâché, d'abord parce que je la referais mal, ensuite parce que ce n'est aussi qu'un sophisme en réponse à des sophismes. Votre Rousseau...

— Oh ! pas le mien !... s'écria Diderot.

— Pas le vôtre, si vous voulez, quoique vous soyez bien plus voisins que vous ne voulez le croire l'un et l'autre; mais cela ne fait rien à la question. Je dis que Rousseau, dans cette lettre, — et non pas là seulement, mais partout, — est perpétuellement ou en deçà ou au delà du vrai, effleurant ce qui est solide, pesant sur ce qui est fragile, et cherchant, en définitive, dans l'orgueil, un remède à des erreurs qui n'ont pas d'autre source que l'orgueil. L'orgueil,



messieurs, — vous allez dire que je vous fais un sermon... N'importe!... Je poursuis...—l'orgueil, c'est l'antipode de la dignité véritable, de la force et de la grandeur réelles. L'homme n'est grand, selon vous, l'homme n'est fort que s'il se roidit et se révolte; et je dis, moi, qu'il n'est jamais plus fort, plus grand, que lorsqu'il s'humilie devant Dieu. Voilà pourquoi je l'ai si peu admiré, à votre grand étonnement, sans doute, ce vers que j'avais tant d'intérêt à trouver beau puisque c'est à ma gloire qu'on l'a fait; et quand j'aurais commencé par l'admirer, le commentaire que j'en ai entendu faire m'en aurait assez dit le vrai sens. Une bravade à Dieu! Je lui ai *arraché* sa foudre!... Quand ce mot ne serait pas un blasphème, ce serait encore, envers moi, une espèce de calomnie, surtout avec ce qui suit, car on me donne l'air d'avoir brisé dans une même audace le joug du ciel et celui de l'Angleterre. Savez-vous ce que j'ai senti, au contraire, ce que j'ai fait, quand je me suis vu tout à coup sur le chemin de cette découverte qu'on voudrait ériger en une révolte contre Dieu? J'ai eu peur... Je me suis jeté à genoux... Je lui ai demandé pardon d'avoir osé chercher un bouclier contre sa puissance... Puis, il est vrai, je me suis dit qu'il n'y a pas plus de crime à arrêter la foudre, si on le peut, qu'à guérir une maladie ou à diguer un fleuve; mais la frayeur, alors, a fait place à la reconnaissance, et, du plus profond de mon âme, j'ai béni, j'ai adoré Dieu, je lui ai fait hommage de la découverte ellemême et de toute la gloire qui pourrait m'en reve-

nir. Voilà l'histoire, messieurs; le vers n'est qu'un roman, et un roman dans le goût impie de ce siècle. Voilà l'histoire, vous dis-je... Mais non; elle n'est pas toute là. Voulez-vous la fin?... Écoutez. — C'était au milieu de l'Océan. Je retournais d'Angleterre en Amérique, et, un soir, assis à l'avant du vaisseau, je m'abandonnais à mes rêves. Mon cœur avait trop fidèlement gardé, à mon insu, le souvenir des éloges qui m'avaient accueilli dans l'ancien monde, des triomphes qu'on m'avait promis dans le nouveau. Je me voyais médiateur entre les deux moitiés de l'univers; j'allais conjurer les feux de la guerre, comme j'avais conjuré ceux du ciel. Au milieu de l'immensité silencieuse, je me grandissais à plaisir; encore quelques moments, et j'allais n'écouter, ne voir, n'adorer que moi... Tout à coup, un épouvantable fracas se fait entendre. L'orage, qui s'était amoncelé peu à peu, vient d'éclater, et la foudre a fendu de haut en bas le mât contre lequel je m'appuyais. Je me relève, — car le coup m'avait renversé, — et je dis : « Merci, mon Dieu!... » Et savez-vous de quoi je disais merci? D'avoir échappé à la mort? Non; cette idée n'allait me venir qu'après. Je remerciais Dieu de m'avoir rappelé qu'il était là, toujours grand, toujours le même, et que je n'étais, moi, qu'un vermisseau!

## XII

Diderot s'était senti vaincu par cette énergie simple et vraie, si peu semblable à la sienne. Il avait fait comme il faisait toujours quand il ne pouvait plus lutter et ne voulait pas se rendre, ce qu'il ne voulait d'ailleurs jamais ; il s'était éclipsé.

Franklin le suivit de près. Il avait, dit-il, un rendez-vous à Passy, chez lui ; et comme d'Alembert, qui le retenait poliment, avait l'air de ne pas croire beaucoup à la réalité du rendez-vous, il répéta la chose d'un ton qui voulait dire : « Je n'ai jamais menti, et je ne commencerai pas aujourd'hui. » On ne le retint donc plus.

— Il ne badine pas, l'Américain !... dit M. de Chastellux. Quels hommes ! Il faut avouer que nous n'en avons pas beaucoup de cette trempe.

— Il s'en fera, dit Naigeon.

— Comment, Naigeon, vous êtes là ?... L'ombre sans le corps ?... L'écho sans...

— Il s'en fera, répéta sentencieusement Raynal. Quand le soleil de la liberté aura lui...

— Oui... Quand les langes qui enveloppent les peuples...

C'était Naigeon qui se remettait à faire écho. Diderot absent, il prenait Raynal. Nous avons vu que c'était à peu près tout un.

Mais un nouvel arrivant venait d'entrer ; et il était trop connu, celui-là, par son peu de pitié pour les sottises, pour que Naigeon ne s'arrêtât pas tout court.

Le comte de Rivarol, car c'était lui, était arrivé de Bagnols, un beau matin, chez d'Alembert. Il avait — c'était en 1775 — vingt-deux ans, une assez belle figure, de l'instruction, de l'esprit, de l'assurance, une verve intarissable. Le mathématicien aimait à se réchauffer au feu de ses saillies. Il lui livrait ses ennemis, ses amis, et Rivarol ne l'épargnait pas toujours lui-même.

M. de Rivarol n'était cependant pas homme à s'indigner bien sérieusement ni de l'incrédulité ni de l'immoralité du siècle, ni des idées subversives qu'il entendait prêcher. L'expérience et les événements devaient lui donner plus tard des convictions plus réelles et plus fortes ; jusque-là, il allait se contenter d'être le fléau des bavards, le refroidisseur des bouillants, la terreur des sots.

— Vous disiez donc, monsieur Naigeon ?

— Moi ?... Rien.

— Rien qui vaille, peut-être... Mais vous disiez bien quelque chose.

— Non. J'appuyais...

— Ah! je comprends. J'avais entendu, en effet, la voix de M. l'abbé Raynal. Vous disiez donc, monsieur l'abbé?...

— Nous parlions de M. Franklin.

— Et vous disiez que « quand le soleil de la liberté aura lui... »

— Voyez-vous!... Il nous avait entendus...

— ... Nous aurons, n'est-ce pas, des Franklin tant que nous voudrons?...

— Vous n'avez pas entendu cela.

— J'achève la phrase. Est-ce pas là ce que vous alliez dire?

— Et quand cela serait?

— Quand cela serait, cher abbé, — et cela *est*, — vous auriez dit... une... Mais vous vivrez assez, j'espère, pour mettre vous-même le mot au bout de ma phrase. Le soleil de la liberté, messieurs, ne crée pas plus les grands hommes, que le soleil de là-haut ne fait croître des figues sur des chardons. Est-ce le soleil de la liberté qui a fait un Franklin, un Washington? Il n'y a pas deux ans qu'ils étaient sujets du roi d'Angleterre, et sujets méprisés. Que ce soleil les ait mûris, à la bonne heure...

— Eh bien! il nous mûrira... dit Raynal.

— Et Naigeon: — Voilà ce que j'entendais!...

— Mes bons messieurs, reprit l'autre, vous êtes, en vérité, trop modestes. Tous les soleils du monde ne sauraient vous mûrir, car vous êtes mûrs, je vous assure, très-mûrs, comme toutes les choses de ce

siècle, et grandement en train de pourriture. Vous croyez donc, de bonne foi, qu'on peut avoir vécu vingt ans, trente ans, dans une pareille atmosphère, et se retrouver, à la fin, un homme fort, au cœur simple, à l'âme énergique ? Messieurs, écoutez bien ce que je m'en vais vous dire. Si le soleil de la liberté, comme vous dites, se lève sur les derniers jours de ce siècle, il ne fera que mettre en fermentation toutes les folies, tous les vices qui se seront entassés jusque-là. Nous sommes une terre pétrie de mauvais germes, que nous n'avons ni la force, ni le courage, ni la volonté d'arracher. Encore un coup, messieurs, gare le soleil !

— Deuxième sermon, dit Condorcet.

— Non, dit Grimm ; ce n'est que le second point de l'autre.

— Eh bien, messieurs, reprit le prédicateur, gare le troisième, alors! La parole sera aux révolutions, et vous pourriez bien ne pas rire.

# XIII

Ce n'était pas la première fois que Rivarol, tout en riant, annonçait ce troisième *point* ; ce n'était pas la première non plus, nous l'avons dit, qu'il se moquait de ces hommes à phrases, si enclins à se croire des grands hommes, au moins en herbe. Mais comment s'étonner que cette illusion régnât en plein dans le monde encyclopédique, quand elle avait gagné jusqu'à ceux en qui les idées nouvelles n'excitaient, dans tout le reste, que défiance et qu'effroi? Toute meurtrie encore des horions qu'elle s'était fait donner, en 1776, pour avoir proposé comme sujet de concours une thèse anti-encyclopédique, la vieille université de Paris proposait maintenant de démontrer « combien sont injustes envers les lettres ceux qui veulent fermer aux gens de lettres la carrière des emplois publics[1]. » Elle croyait sans doute ne re-

[1] *Quàm iniquè de litteris sentiant qui viros litteratos arceant à tractatione rerum publicarum.*

prendre que l'innocente thèse de Platon; elle oubliait le commentaire que le roi de Prusse en avait fait, en regard des hommes de ce siècle et parce qu'il les connaissait bien, lorsqu'il disait que s'il avait une province à punir, il la ferait gouverner par des philosophes. C'était en latin, à la vérité, qu'il s'agissait de démontrer la chose; l'orthodoxie obligée de la forme rassurait l'université sur les dangers du fond. N'était-ce pas elle, déjà, et toute la race pédagogique avec elle, qui avait semé par la France tant de Romains, tant de Grecs, tant d'Aristides moins la vertu, tant de Brutus qui n'auraient guère de l'autre que son poignard?

Mais Rivarol, un fois le *sermon* lâché, avait aussi hâte que personne de revenir aux futilités du jour. N'était-il pas un des héros de la causerie française? Et l'eût-il été sans cela? Nous pourrions même dire qu'il en était *le héros.* On avait vu un jour Diderot lui-même se taire pour l'écouter.

Il y avait donc un quart d'heure, plus ou moins, qu'on l'écoutait, quand arriva le seul homme qui lui disputât encore le sceptre, Chamfort.

Ils évitaient ordinairement de se trouver ensemble; Chamfort surtout, devenu morose avec l'âge, dissimulait mal son dépit en face d'un rival plus jeune, plus ardent, et décidément en faveur. Aussi ne manquait-on jamais, charitablement, de les mettre aux prises. C'était facile, car Chamfort, avec tout son esprit, donnait dans les idées nouvelles avec une confiance plus digne d'un sot que de lui.

Il demeurait depuis quelque temps à Auteuil, auprès de madame Helvétius, la veuve du philosophe. Hâtons-nous d'ajouter qu'on ne la soupçonna jamais d'être pour lui autre chose qu'une amie, dans le sens honnête du mot, ce qui ne laissait pas que d'être rare en ce temps-là.

On lui demanda donc, comme on ne manquait jamais de le faire, des nouvelles de l'illustre veuve. Il répondit qu'elle se portait assez bien.

— Et ses oiseaux?... demanda M. de Rivarol.

— Pas mal.

— Et ses chiens?

— Bien.

— Et ses chats?

— Nous en avons perdu un.

— Et il en reste?...

— Six en tout.

— Ce que c'est que de nous!

Elle avait cru, veuve d'Helvétius, ne pouvoir mieux honorer sa mémoire qu'en étendant aux animaux cette charité universelle dont il avait été l'apôtre. Ce vieux christianisme qui ne la prêchait qu'envers les hommes, c'était décidément un système étroit, égoïste. Au fait, après avoir si éloquemment démontré que l'homme est une bête un peu mieux bâtie que les autres, et que le cheval, par exemple, nous vaudrait bien, s'il avait des doigts comme nous, — c'était chose logique, assurément, que de traiter les animaux en frères.

D'autres n'en étaient pas tout à fait encore là; ils

s'en tenaient aux hommes, mais en exagérant jusqu'à l'absurde les conséquences de l'égalité naturelle. Les uns ne voulaient plus se faire porter en chaise; ils trouvaient honteux pour l'espèce humaine que des hommes eussent à remplir un rôle de bête de somme. Les autres, en attendant qu'il n'y eût plus de domestiques, s'étaient mis à traiter les leurs en égaux; c'est ce qu'avait fait Turgot, l'auteur du fameux vers. D'autres, sans adopter tel ou tel système arrêté, se bornaient à donner, dans l'occasion, quelque preuve bizarre de leur philanthropie. On se prenait d'amour pour *un* pauvre, pour *un* vieillard; on personnifiait en lui l'humanité souffrante, et on l'entourait de tous les soins. On se croyait profondément sensible; on oubliait, avec une parfaite sécurité de conscience, les milliers d'autres pauvres pour lesquels on ne faisait rien. L'avocat Élie de Beaumont, fameux comme orateur, l'était aussi par ce *patriotisme* romanesque, car le mot patriotisme avait alors ce sens. Il avait un jour envoyé au curé de Saint-Nicolas huit belles perdrix rouges, en le priant, par un billet, de les distribuer aux pauvres de la paroisse. Le curé répondit par une lettre qui ne manquait pas de sel, et qui courut Paris. « J'ai reçu, monsieur, lui disait-il, les perdrix que vous m'avez adressées. Vous me supposez, sans doute, le talent de notre divin Sauveur, nourrissant des milliers d'hommes avec cinq pains et deux poissons; encore ai-je plus de pauvres, dans mon immense paroisse, qu'il n'y avait de Juifs, ce jour-là, autour de lui. Mais quand

je pourrais faire le miracle, je ne le ferais pas; ce serait un mauvais service à leur rendre que de leur faire tâter de vos perdrix, pour les remettre, après, au pain grossier et à la soupe maigre. J'ai donc pris le parti de manger moi-même les perdrix, contre huit écus que j'ai versés à la caisse des aumônes; mais, j'espère, monsieur, que vous ne me ferez plus faire de régal aussi cher. Gardez l'esprit pour vos productions littéraires, et, dans vos charités, mettez un peu plus de bonhomie. Puisque je suis votre curé, permettez-moi de vous rappeler la maxime évangélique : *Beati pauperes spiritu.* »

Mais nous voilà un peu loin de madame Helvétius et de ses chats.

— Et l'autre ménagerie?... reprit M. de Rivarol.

— L'autre?... dit Chamfort, étonné.

Il oubliait que madame de Tencin disait souvent *ma ménagerie,* en parlant des habitués de son salon.

— Oui... celle dont vous êtes le chef...

— Ou la grosse bête, n'est-ce pas?...

— A votre choix.

— Elle va bien ; mais on ne vous y voit guère.

— Anteuil est si loin de Paris!

— Est-ce au propre ou au figuré que vous le dites?

— A votre choix encore. Puis, voyez-vous, je ne veux pas risquer de tomber sur les *Barmécides,* et on dit que l'auteur doit vous les lire un de ces jours.

— C'est fait. Pourquoi en aviez-vous si peur?

— Parce que je les ai entendus.

— Et où?

— Chez M. de Voltaire.

— Peste!... Vous y étiez?...

— J'y étais... C'est-à-dire que je me suis trouvé là, car il n'y avait point d'invités. J'étais allé, comme tout le monde, voir M. de Voltaire, et j'assistai, par parenthèse, à la sortie de ce niais de Saint-Ange [1], qui lui disait en tournant doucement son chapeau entre ses doigts : « Aujourd'hui, monsieur, je ne suis venu voir qu'Homère. Je viendrai voir un autre jour Euripide et Sophocle, et puis Tacite, et puis Lucien... — Ah! monsieur, dit le patriarche, je suis bien vieux... Si vous pouviez faire tout cela en une fois! » Je voulus profiter de la leçon, et m'en aller au bout de dix minutes. Il eut la bonté de me retenir, de me faire causer, et...

— Et il oublia l'heure avec vous...

— Ai-je dit cela?... Bref, M. de Laharpe arriva. C'était tout de bon, cette fois, que je voulais partir, et M. de Laharpe s'empressait de me faire passage. M. de Voltaire voulut bien me retenir encore...

— Pour faire pièce à Laharpe.

— C'est possible; mais je ne savais pas encore qu'il fût question d'une lecture. Quand je compris enfin la chose : « Bon, me dis-je; ce sera peut-être une seconde édition de l'affaire de Barthe. » Il n'y avait là...

— Mais pardon, interrompit d'Alembert. Qu'est-ce que c'est que cette affaire de Barthe?

[1] Le traducteur des *Métamorphoses* d'Ovide.

— Barthe est un bon garçon, au fond, mais un sot, malheureusement...

— Monsieur de Rivarol ne voit que des sots aujourd'hui, murmura Chamfort.

— Plaît-il?...

— Quand on a la jaunisse, on voit tout jaune...

— Plaît-il?...

— Rien... Rien...

— Monsieur Chamfort, il y a un moyen bien simple de m'empêcher de *voir* des sots...

— Et c'est?...

— C'est qu'ils s'aillent cacher... Vous restez?... Je continue... — Barthe est un bon garçon, disais-je, mais un égoïste, ce qui veut aussi dire un sot, car il est permis de s'aimer beaucoup, mais non de le laisser voir...

On se mit à rire.

— Vous riez?... C'est la morale du siècle. Notre ami donc, un beau matin, débarque chez Voltaire, à Ferney. Il ne songe pas même à se donner l'air de venir pour voir le patriarche. Il vient, dit-il, pour lui lire sa pièce; et notez que c'était son fameux *Homme personnel* [1], où il s'est si bien peint sans s'en douter. Aux premiers vers, voilà M. de Voltaire qui fait des grimaces effroyables. A la scène où le valet raconte comment son maître lui fit arracher une dent pour s'assurer de l'habileté du dentiste,

[1] *Homme personnel* était alors généralement employé pour *égoïste*.

voilà M. de Voltaire qui ouvre une grande bouche : « Aie! aie! Une dent!... » Puis, il lui prend des bâillements terribles; il se trouve mal, il s'en va. Madame Denis prend à part M. Moultou, qui avait amené Barthe... « A tout prix, lui dit-elle, il faut empêcher ce brave homme de souper ici. Mon oncle n'y tiendrait pas; il lui ferait une scène... » Moultou l'emmène à Genève. Le lendemain, charmant billet de M. de Voltaire. Il demande la suite; il promet de ne pas se trouver mal. Moultou s'efforce de faire comprendre à Barthe que ce n'est qu'une nouvelle malice. Impossible. On retourne à Ferney; on recommence au second acte. Les bâillements reviennent. Barthe poursuit. Ils redoublent, redoublent... Et notre vieux malade s'évanouit enfin avec tout l'appareil imaginable. On dit que Barthe, alors, comprit un peu, mais je n'en jurerais pas... Et il me semble, messieurs, que voilà assez de circuits pour arriver aux *Barmécides;* mais vous l'avez voulu. M. de Laharpe en fit aussi, des circuits, je vous assure, avant de dérouler son manuscrit. Je crus qu'il allait tâter le pouls à M. de Voltaire, et lui demander à voir sa langue. « Mais êtes-vous bien, aujourd'hui?... Très-bien? lui demandait-il. Je ne voudrais pas que l'émotion... que l'impression... que... » Bref, c'était à aller chercher des sels, par précaution contre ladite émotion. « Allez, allez... disait M. de Voltaire; si je ne puis pas résister, je vous arrêterai... » Et c'était un sourire, dans sa barbe, à dérider un mort. M. de Laharpe se mit

donc à lire sa tragédie, et, à tous les endroits terribles, il levait avec un tendre intérêt les yeux sur le malade, désespérément calme et bien portant. Aux derniers vers, même jeu, même silence. Madame Denis, qui savait son oncle par cœur, m'emmena au plus vite; mais pas assez pour m'empêcher d'entendre une grosse voix qui disait : « C'est un conte, cela, mon bon Laharpe; ce n'est pas une tragédie... Quelques beaux vers... un peu forcés... Voilà tout... »

— Donc, dit M. de Chastellux, voilà qui est décidé. Nous sifflerons.

— Vous sifflerez?... reprit Rivarol. Alors, vous n'êtes plus piccinniste.

— Qu'est-ce que la musique a à faire là dedans?

— Rien; mais on l'y mettra. Laharpe est pour Piccinni; les piccinnistes ne le laisseront pas tomber.

— Je saurai bien, moi...

— Vous saurez... faire comme les autres. Quand on s'est lié à un parti, on ne s'appartient plus.

— Vous n'êtes pas d'un parti, vous?... On vous dit gluckiste déterminé.

— On a tort. J'aime Gluck et je le préfère à tous les autres...

— Eh bien?

— Mais je ne suis pas gluckiste, car je n'en ai pas fait une affaire de parti et d'engouement.

Et il fallait, en ce temps-là, une assez grande supériorité d'esprit pour s'en tenir à cette solution, si naturelle, ce semble, et si facile. La querelle,

nous l'avons vu, venait de se réveiller plus vive, plus extravagante que jamais; les deux musiques se battaient comme si l'une des deux eût nécessairement dû disparaître exterminée. Forcés de se roidir contre une supériorité devenue manifeste, les piccinnistes redoublaient d'injustice et d'aigreur; les autres s'indignaient d'une pareille résistance, qui prenait tous les caractères de la mauvaise foi, mais ils n'étaient souvent ni moins violents, ni moins injustes. Enfin, toutes les autres querelles se compliquaient ridiculement de celle-là; il y avait gluckistes et piccinnistes en politique, en philosophie, en littérature, en théologie même, car Gluck avait les jansénistes et Piccinni les autres.

— Non, répéta M. de Rivarol, je ne suis pas gluckiste; je suis pour la bonne musique, où qu'elle soit. Au reste, je sais deux hommes plus sages, sur ce chapitre, que nous tous. Un jour, un ennemi de la musique de Gluck se met à me dire du mal de Gluck lui-même, l'appelant jaloux, envieux, et le reste. « Quand cela serait, lui dis-je, sa musique pourrait encore être bonne. Mais j'ai l'honneur de le connaître; je veux que vous le connaissiez. Venez. » Nous allons; et voilà que nous entendons, de l'escalier, des rires... des rires... C'était sa voix. Mon compagnon me paraissait déjà un peu décontenancé; il se disait probablement qu'un homme rongé d'envie ne rirait pas de si bon cœur. Nous entrons... Et nous le trouvons avec... avec Piccinni, messieurs, qui riait plus fort encore. L'Allemand prétendait lui

faire boire de la bière; l'Italien faisait une grimace épouvantable. Nous nous mîmes de la partie; et c'était, je vous jure, chose fort comique à penser, que, dans ce Paris tout plein d'eux et en chair vive pour eux, ils étaient là, buvant, riant, oubliant leurs ennemis, leurs amis et jusqu'à la musique!

— Voilà qui est d'une impertinence rare, dit M. de Chastellux; et la première fois que je verrai Piccinni... Mais l'histoire est de votre crû peut-être... Oui, c'est cela... Une espèce d'apologue...

— Vous le voudriez bien, à ce que je vois. Mais, j'en suis désolé, l'histoire est vraie.

— Bien vraie?...

— Monsieur le chevalier, voulez-vous que je vous en dise une autre, et bien vraie aussi, et pas du tout de mon crû? Écoutez. Un de mes amis—un autre—était aussi en train de déclamer contre la musique allemande, et il entrelardait son dire de certains termes techniques, qu'il prenait parfaitement de travers. Moi... Eh bien, monsieur le chevalier, mon anecdote ne vous va pas?...

Mais monsieur le chevalier avait fait volte face, et il avait l'air d'écouter attentivement Raynal, pérorant dans un autre groupe.

— Moi donc, reprit Rivarol en élevant la voix: « Mon cher, lui dis-je, avant de nous prendre aux cheveux, laisse-moi faire une toute petite expérience. — Et quoi? — Je vais te chanter un air, et tu battras la mesure. Si tu la bats juste, nous reprendrons la question; sinon, tu m'en dispenseras. — Tu me

prends pour le batteur de mesure des chœurs de l'Opéra? — Tu te fâches? Eh bien, tu me diras seulement, après que j'aurai chanté, si l'air était à deux, à trois ou à quatre temps... » — Il n'osa pas, mon connaisseur, poursuivit Rivarol; mais il ose juger, et il jugera jusqu'au bout... Mais qu'est-il donc devenu, M. le marquis de Chastellux?...

On l'aperçut à l'extrémité du salon.

Le plaisant de l'affaire, c'était que Rivarol venait de conter mot pour mot ce qu'on savait être arrivé à M. le marquis lui-même, avec le chevalier de Clermont-d'Amboise, son ami. Aussi écoutait-il avec toujours plus d'attention ce que disait l'abbé Raynal.

# XIV

Raynal se dédommageait donc du silence qu'il avait gardé en présence de Franklin. La retraite de Diderot lui laissait le champ libre.

Les plans de M. Necker, ministre depuis bientôt deux ans, faisaient le fond de toutes les conversations politiques de l'Europe. L'état déplorable des finances élevait, de fait, au rang de premier ministre, l'homme chargé de cette branche de l'administration, de même que, dans la maison d'un malade, le médecin est nécessairement l'homme important. La France avait sans doute d'autres maladies, et plus graves; mais on ne voulait pas les voir, celles-là, ou on trouvait commode de les considérer toutes comme des résultats de la première. N'avons-nous pas encore des gens qui attribuent gravement la révolution française au déficit que les états généraux devaient combler, et qu'ils ne comblèrent pas?

Cette erreur du public était, à beaucoup d'égards, celle du ministre. Il ne sut voir, il ne voulut voir que les finances; médecin d'une des parties du corps et d'une seule maladie, son orgueil conspirait avec sa bonne conscience pour lui donner l'espoir de tout guérir sans quitter son étroit domaine. Son administration allait donc être beaucoup moins celle d'un grand ministre que celle d'un banquier assez habile et très-honnête, mais d'un banquier et rien de plus. Honnête, c'était beaucoup; mais en ce temps-là, nous le répétons, l'homme chargé des finances était, en fait, à la tête du royaume.

Lui, du reste, c'était de très-bonne foi qu'il croyait être autre chose qu'un banquier, et son orgueil, sur ce point encore, ne lui faisait pas seul illusion. Lié de longue date avec les encyclopédistes, s'il n'avait pas adopté, à beaucoup près, leur incrédulité grossière, il avait appris d'eux à revêtir de mots sonores les plus insignifiants détails, à prendre les grandes phrases pour les grandes idées et le pathos pour le génie. C'est ce qu'on avait assez vu, ou, pour mieux dire, c'est ce qu'on aurait dû voir dans son *Éloge de Colbert*, couronné par l'Académie en 1773. Mais c'était le goût du siècle, et il s'y trompait le premier. Ajoutez à cela cette simplicité spécieuse qui venait donner un faux air de naturel, de bonhomie, à cet échafaudage de grands mots et de grands sentiments. Peu de gens osèrent rire de le voir parler de sa femme dans son fameux *compte rendu*; il fallait, sous peine de n'être qu'un

mauvais citoyen et un cœur sec, applaudir à cet amour conjugal si judicieusement étalé, dans un rapport au roi, parmi des chiffres.

Mais n'allons pas non plus, pour des ridicules de détail, nier les améliorations réelles, incontestables, qu'il opéra ou voulut opérer.

Quand on s'amuserait à énumérer, dans un roman, tout ce que l'imagination la plus féconde pourrait se figurer en fait d'abus, de bizarreries, de désordres, — on n'arriverait pas à ce qu'était, avant les premières réformes, l'organisation financière de la France.

La mort de Louis XV n'avait guère eu d'autre effet que la suppression de quelques dépenses immorales, mais relativement minimes; la plupart des autres désordres s'étaient maintenus, même étendus. On aurait dit que l'unique fonction du souverain était de puiser, les yeux fermés, dans un trésor qui serait toujours réputé plein, quoique tout le monde le sût vide. « Un million épargné, disait Turgot, ne sert qu'à encourager la cour à en dépenser deux. » Toute économie opérée ramenait les solliciteurs en plus grand nombre, comme si le roi, désormais riche, n'eût plus eu qu'à distribuer ce qu'il venait de gagner. Le roi était le banquier universel de la noblesse haute et basse. Outre les gratifications et les pensions qu'elle recevait sous mille formes, des intérêts lui étaient concédés, non-seulement dans les fermes, mais dans beaucoup de places de finance, dans les marchés de toute espèce, jusque dans les

fournitures d'hôpitaux. On avait vu une demoiselle d'Angeville, maîtresse du duc de Praslin, jouir d'une pension *sur la fourniture de la paille dans les bagnes.* Ces honteux revenus étaient même plus recherchés que les pensions directes, généralement mal payées, car le trésor n'était jamais en mesure de faire honneur à tous les engagements du roi. Le roi, de son côté, donnait d'autant plus largement qu'il savait qu'on ne recevrait peut-être que dans deux, trois, quatre années. Aussi, après deux ans de règne et de bonnes intentions, Louis XVI n'avait réellement rien changé, dans ces matières, aux déplorables errements de son prédécesseur.

Telle était donc l'épaisse forêt d'abus dans laquelle M. Necker avait eu à porter la hache; mais plus ils étaient criants, étranges, plus on sera obligé de convenir, ce nous semble, qu'il n'avait fallu ni beaucoup de génie pour les voir, ni un bien grand courage pour les attaquer en face, minés comme ils l'étaient par l'indignation publique. Autre illusion, par conséquent, pour l'orgueil de M. Necker. Il ne vit pas que le simple bon sens et la probité la plus vulgaire pouvaient avoir suffi pour lui faire élever la voix; il crut avoir dépassé du premier coup, non seulement en courage, mais en lumières, tous ceux qui l'avaient précédé dans ces fonctions.

Un homme d'État aurait compris que le temps avait lié ces abus aux bases mêmes de l'autorité royale, et, sans renoncer à les détruire, il aurait fait en sorte de ne détruire qu'eux. Le roi, en France,

c'était le dispensateur suprême de la fortune publique, aussi bien que le chef politique et militaire. Nous ne disons pas, notez-le bien, que ce fût chose heureuse, logique, sage; nous disons que cela était ainsi. Le peuple, le gros du peuple, profondément monarchique, trouvait naturel que le roi eût des millions à semer; il pouvait maudire les impôts et les gens chargés de les percevoir, mais il ne se figurait pas un roi n'en ayant pas le maniement. Le roi, enfin, c'était l'homme magnifique, le libéral par excellence, l'homme qui ne comptait jamais, qui ne devait pas compter. Il y avait donc là, nous le répétons, en dépit des abus et dans les abus eux-mêmes, une base qui ne devait être ôtée que prudemment, méthodiquement, comme fait l'architecte enlevant une vieille pierre pour la remplacer par une neuve. Voilà ce qu'oublièrent et Turgot, et Necker, et Malesherbes, dans la plupart de leurs réformes; voilà ce qu'oubliaient, dans leurs écrits, dans leurs conversations, tous les réformateurs de ce temps.

## XV

Raynal donc, on le pense bien, ne manquait jamais une occasion de se jeter sur cette pâture aisée, et c'est ce qu'il faisait quand le chevalier de Chastellux s'était si subitement mis à l'écouter. Ajoutons seulement qu'il ne se bornait pas à la critique. Il avait, sur chaque point, sa recette, prompte, facile, infaillible. Les événements, il les rangeait comme un capitaine ses soldats; les obstacles, il les renversait d'un geste, d'un mot, d'un regard. C'est de lui que le roi de Prusse disait, quelques années plus tard, après l'avoir vu une heure : « J'ai cru m'entretenir avec la Providence. »

Chamfort reprenait la thèse en sous-œuvre, et, laissant à Raynal le côté pratique des choses, ou soi-disant pratique, il se lançait, selon sa coutume invariable, dans la question des priviléges et des privilégiés. La noblesse était sa bête noire; l'égalité, son rêve.

Encore une de ces questions où il peut arriver qu'on déraisonne à force d'avoir raison, et qu'on soit dans le faux à force d'être dans le vrai. Les hommes naissent égaux : voilà un fait. Mais si vous condamnez tout ce qui y est contraire, à ce fait, ou paraît l'être, vous heurtez d'autres faits qui ne sont ni moins réels, ni moins incontestables, et que ne détruiront ni les théories, ni la force. Parmi les causes de l'inégalité, il en est d'aussi naturelles que l'égalité elle-même.

Mais Chamfort ne se perdait pas dans les raisonnements. Son arme, à lui, dans ces matières, c'étaient les anecdotes sur l'orgueil, les petitesses, les déconfitures des nobles. Il en avait une provision, et il les racontait, du reste, admirablement.

C'était, par exemple, le maréchal de Brissac, ivre de gentilhommerie, qui appelait Dieu parfois « le gentilhomme de là-haut. »

C'était un autre membre de la famille des Cossé, lequel, interrogé en justice sur son prénom, avait répondu d'une voix tonnante : « Timoléon, mordieu!... » comme indigné qu'on pût ne pas savoir que les aînés de sa maison s'appelaient toujours Timoléon.

C'était une petite princesse qui avait paru tout étonnée qu'une femme du peuple eût, comme elle, cinq doigts aux mains.

C'était une duchesse de Rohan à qui on demanda quand elle devait accoucher, et qui répondit qu'elle

comptait avoir *cet honneur* dans deux mois. — L'honneur était d'accoucher d'un Rohan.

C'étaient vingt autres naïvetés de ce genre, vieilles, nouvelles, authentiques, apocryphes; et malheur à tout gentilhomme qui n'en aurait pas ri plus haut que les roturiers mêmes! C'était le seul tribut qu'il eût encore à déposer sur l'autel de l'Égalité; il ne se le faisait pas demander. M. de Chastellux applaudissait de la voix et du geste aux historiettes de Chamfort.

De tous les assistants, un seul, Rivarol, n'applaudissait pas. Il était gentilhomme, cependant; mais il croyait, à tort ou à raison, qu'on peut le prouver plus noblement qu'en riant de la noblesse.

— Monsieur de Rivarol est bien sérieux, dit le conteur.

— Monsieur Chamfort est bien gai, dit Rivarol.

— Gai?... Non. Je ris pour ne pas m'indigner trop. Ce sont des choses...

— Moi, je ne ris ni ne m'indigne. Parmi les traits que vous venez de citer, les uns ne sont que des niaiseries. Les autres...

Il hésitait.

— Eh bien, les autres?...

— Les autres... Voulez-vous que je vous le dise?... La forme a beau être un peu niaise aussi; je crois qu'il y a du *noble*, là-dessous, dans le bon sens du mot... et du très-noble... Elle avait du respect pour ses aïeux, certainement, cette femme qui en avait pour son fils encore à naître...

— Et si ce fils, dit Chamfort, doit être quelque chose comme le Rohan d'à présent, celui qu'on va faire cardinal, voilà du respect bien placé !

— Le respect est pour l'arbre et pour ses fruits, en tant que dignes de lui. Gâtés, ils cessent d'y avoir droit. Voilà tout. Ce n'est pas moi qui vous dirai de le respecter, ce Rohan-là, avec ou sans le chapeau qu'on lui promet. Mais quant au maréchal de Brissac, ivre de gentilhommerie, dites-vous, *ivre* aussi, auriez-vous pu ajouter, de loyauté, d'honneur et de courage, vieux type comme il n'y en aura peut-être plus, — je maintiens que c'est une belle chose, dans sa bouche, que cette bizarre application du mot de gentilhomme, car il a été, lui, tout ce que ce titre suppose, et il a le droit, par conséquent, de le trouver grand et beau. Une chose, messieurs, me frappe. Pour attaquer la noblesse, — et j'entends, maintenant par là tous les avantages liés au hasard de la naissance, — vous voilà toujours à exploiter certaines exagérations, certains ridicules, et, partant, à rire et à faire rire, si vous pouvez. Ne serait-ce pas une preuve du peu de fonds que vous faites, dans ces questions, sur le raisonnement? Vous m'allez dire qu'il n'y a pas lieu à raisonner, que tout le monde est obligé de convenir du principe, que l'égalité naturelle est évidente, palpable. Sans doute ; mais ce qui n'est ni moins évident ni moins palpable, c'est le penchant universel des hommes à rompre cette égalité, les uns en dominant, les autres en se laissant dominer. Vous ne laisserez pas une heure

ensemble trois hommes, trois enfants, que l'un des trois ne soit le chef des deux autres.

— Voilà bien, dit Chamfort, l'inégalité personnelle; mais l'inégalité héréditaire...

— Naturelle aussi, monsieur, naturelle, quoique pas tout à fait, il est vrai, dans le même sens. Ce ne sera jamais qu'en vous faisant une certaine violence, qu'en refoulant, pour l'honneur de vos principes, une première et inévitable impression, que vous arriverez à vous conduire avec l'héritier d'un grand nom comme avec le premier venu. Et que parlé-je d'un grand nom? Dès que le père a été quelque chose, le fils, à vos yeux, est quelque chose. Qu'est-il? Cela ne s'explique pas et ne peut guère s'exprimer; mais enfin, entre lui et le fils de qui n'a rien été, vous ne pouvez pas ne pas mettre une certaine différence, aussi longtemps, du moins, qu'il ne vous est pas démontré que cet homme est indigne de son père.

— Cela se peut, reprit Chamfort; mais cela ne prouve qu'une chose : qu'on ne se débarrasse pas facilement des préjugés dont on a été nourri.

Mais Rivarol : — Il y a préjugés et préjugés, les uns en dehors de la nature, les autres en dedans, nés d'elle et se maintenant par elle. Celui dont vous vous plaignez de subir encore l'influence, je le vois chez les sauvages comme chez les peuples civilisés, chez l'enfant comme chez l'homme fait. C'est donc un peu un jeu de mots que de l'appeler un préjugé, car il faudrait alors donner ce nom à toutes les im-

pressions peu raisonnées, à tous les sentiments qui ont quelque chose d'illogique, et il n'y en a guère qui ne soient, par quelque côté, dans ce cas. Vous aurez beau faire et beau dire : Le respect des inégalités sociales est inné dans l'être social. Qu'il puisse momentanément, à force de logique ou de passion, s'en affranchir, cela ne prouve rien, car il n'est rien dont l'homme ne s'affranchisse. Bref, je ne dirai pas que l'inégalité doive nous être sacrée à la manière de telle ou telle autre chose, l'autorité paternelle, par exemple; mais elle a, comme l'autorité paternelle, ses fondements dans la nature, et, l'attaquer au nom de la nature, c'est, je le répète, un jeu de mots.

Rivarol ajouta encore beaucoup de choses; nous, nous ajouterions volontiers, si nous l'osions, qu'il était loin d'avoir tort. On savait bien, d'ailleurs, qu'il n'approuvait nullement l'orgueil des nobles, pour peu que les petits eussent à en souffrir réellement; on l'avait entendu blâmer énergiquement les injustices et les mépris de plus d'un grand seigneur. Mais dans l'ensemble de la question, telle que l'entendaient la plupart des hommes de ce temps, il ne voyait qu'une querelle entre l'orgueil d'en bas et celui d'en haut, et il trouvait celui d'en haut aussi légitime, pour le moins, que celui d'en bas. Nous ajouterions volontiers encore, toujours si nous l'osions, que la question ne nous paraît guère avoir changé. Toujours l'orgueil d'en bas en lutte contre l'orgueil d'en haut; à cela près — et ce n'est

guère à l'éloge de notre siècle, — que l'orgueil d'en bas part aujourd'hui de plus bas, et qu'il s'attaque à des inégalités bien autrement légitimes et sacrées que celles de la naissance.

Mais, chez d'Alembert, Rivarol était toujours seul de cet avis. Et combien y avait-il d'hommes, en France, qui osassent en être ? Les quelques nobles qui tentaient de résister au torrent ne savaient guère être que ridicules. Accepter sérieusement le débat, le porter sur le terrain des principes, être philosophe, pour se défendre, aussi hardiment et mieux que les autres pour attaquer, — c'est ce qu'on ne savait encore faire ni dans les choses politiques, ni en religion, ni en rien.

## XVI

Tandis que d'Alembert arrête la discussion et reprend la question du jour, celle de la conduite à tenir à l'occasion de la mort du patriarche, — suivons Franklin à son rendez-vous de Passy.

Il avait craint de se trouver en retard, et l'heure, en effet, était passée ; mais personne, lui dit-on, n'était venu. Qui attendait-il ? Il l'ignorait ; on lui avait fait demander, sans se nommer, une entrevue.

Une demi-heure après, personne encore. C'est sûrement un grand seigneur, pensa-t-il, et, sur ce, il se mit en robe de chambre. Le bon Franklin avait ses épigrammes comme un autre.

Donc, en passant les manches, il n'était pas loin de sourire. Mais il demanda des nouvelles d'un de ses petits-fils, l'aîné, et son front se rembrunit vivement quand on lui dit que le jeune homme n'était pas rentré depuis la veille. Certaines gens avaient trouvé plaisant de civiliser à leur manière le petit-

fils du grave Américain, et il paraît que l'éducation n'avait pas été difficile. On avait même généralement trouvé que le jeune homme allait un peu vite en belles manières : témoin les talons rouges qu'il avait cru devoir prendre, et que son grand-père avait eu la faiblesse de lui permettre. Le philosophe, hélas ! est toujours homme ; si ce n'est pour lui-même, c'est pour les siens. La vanité le tient toujours au moins par un cheveu.

Franklin s'était assis, lisant des lettres qu'il venait de trouver sur son bureau. Il y en avait de tout format, de tout papier, de toute espèce, depuis le billet de la marquise qui voulait l'avoir à dîner, jusqu'à l'épître de l'aventurier à jeun qui lui demandait sa protection, ou, plus crûment, quelques écus. Ajoutez les pièces de vers, où la grande antithèse de Turgot ne manquait jamais de revenir, les communications scientifiques, politiques, philosophiques, — et vous aurez une idée de la correspondance de Franklin.

Aussi mettait-il de côté, sans trop de façon, beaucoup de choses, et il n'y eut que deux lettres, ce jour-là, qui trouvèrent grâce devant lui.

Elles concernaient, l'une et l'autre, une affaire qui l'occupait presque autant que toutes celles de son ambassade ensemble : l'émancipation des protestants.

Les lumières, le temps, l'incrédulité aussi, — car elle entrait pour beaucoup en toutes choses, dans les bonnes comme dans les mauvaises, — avaient peu à peu fait leur œuvre. Il n'y avait guère que

seize ans qu'un ministre[1] était mort sur l'échafaud; mais, depuis près de dix, on pouvait dire que la tolérance existait. Les protestants tenaient assez librement leurs assemblées; leurs pasteurs étaient respectés, et, au besoin, protégés.

Mais cette tolérance ne reposait encore sur aucun acte authentique, sur aucune promesse même. Les anciens édits subsistaient, et le clergé n'avait pas cessé un seul jour d'en solliciter l'exécution. Louis XVI pouvait céder, et un abîme de maux était rouvert. Puis, outre les persécutions qui pouvaient revenir, un grand nombre de vexations, quoique adoucies, duraient encore, et ne pouvaient cesser que par l'établissement régulier d'un autre état de choses. Les mariages, surtout, étaient hérissés d'embarras; le moindre procès remettait tout en question. Si les protestants n'étaient pas rigoureusement exclus, à teneur des édits, de toutes les professions libérales et de tous les emplois, ils n'y entraient cependant encore qu'en se prêtant à éluder la loi par des déclarations plus ou moins fausses que leur conscience réprouvait.

Cette situation, heureuse et douce en comparaison des maux passés, n'en était que plus étrange. La persécution se comprend; elle est cruelle, injuste, mais logique. Je ne veux chez moi qu'une religion; tu en seras, ou je t'écraserai. Mais du moment qu'on paraissait renoncer et qu'on renonçait, en fait, à

[1] Rochette, en 1762.

détruire le protestantisme en France, il était ridicule de conserver des lois terribles pour ne les faire servir qu'à des vexations sans but. Le clergé avait jeté les hauts cris en voyant arriver un protestant au ministère; mais puisque Louis XVI avait trouvé bon de l'y laisser, que signifiait désormais leur exclusion des places inférieures? Ajoutez l'alliance avec les États-Unis, l'accueil fait à leur envoyé, et vous comprendrez l'embarras du gouvernement français entre un clergé nécessairement intolérant, et des événements qui allaient tous à rendre l'intolérance absurde, impossible.

Personne donc, en France, n'était mieux placé que Franklin pour mener l'affaire à bien. Il avait cependant attendu près de deux ans avant de l'aborder en face, craignant, non sans raison, de compromettre les intérêts politiques qu'il était venu soutenir. Mais l'indépendance américaine une fois reconnue, le traité signé, les secours en route, on pouvait se mettre à l'œuvre.

Il ne s'agissait pourtant pas, on le comprend, de réclamations ouvertes. Le clergé les aurait bien vite étouffées; le gouvernement n'aurait pas osé les entendre. Il ne s'agissait même plus d'éclairer et de travailler l'opinion, car on pouvait compter sur elle; tous les hommes susceptibles d'être convertis à la tolérance, on les y voyait convertis, et deux ou trois évêques semblaient même incliner à ne pas crier trop fort. Le difficile était donc d'arriver, sans trop de bruit, à donner un corps aux bonnes dispositions

qui se manifestaient de toutes parts. C'était dans le parlement qu'il fallait préparer les voies, et une minorité déjà nombreuse se montrait favorable aux protestants.

A la tête de cette minorité était le conseiller d'Éprémesnil, cœur chaud et talent de premier ordre; heureux s'il n'eût jamais combattu que pour d'aussi justes causes, ou si, du moins, il n'en eût jamais gâté de bonnes par les violences de son zèle! D'Éprémesnil allait travailler douze ans à préparer l'orage qui devait tout engloutir et lui avec; il bâtissait, sans s'en douter, avec les débris du trône, l'échafaud sur lequel il devait monter un jour. C'était le malheur du temps que tous ceux qui voulaient le bien le voulaient mal, le faisaient mal.

Dans cette affaire, pourtant, retenu par la crainte du clergé, sûr, d'ailleurs, des bonnes dispositions du roi, il avait été assez sage et assez grave. C'était même pour recommander la prudence qu'il avait écrit à Franklin, — car une des deux lettres était de lui.

« Nous venons d'avoir, lui disait-il, un nouveau comité chez le premier président. M. Dionis du Séjour a fait merveilles; on ouvrait de grands yeux en voyant cet homme si froid, si géomètre, dans tous les sens du mot[1], prendre feu pour les pro-

[1] Dionis du Séjour avait publié un *Traité des Courbes algébriques*, et des *Recherches sur la Gnomonique*.

testants. Aussi me tenais-je coi. On se défie un peu, comme vous savez, de mon zèle; mais lui, on ne l'avait jamais vu si véhément, et plus d'un tiède a été entraîné. Cependant, beaucoup de difficultés subsistent, et la moindre n'est pas celle des formes. Nous pouvons refuser l'enregistrement d'un édit, mais nous ne pouvons, de notre chef, abroger des édits enregistrés; tout parlementaire que je suis, il me faut bien avouer que ce serait de l'anarchie. Nous ne pouvons donc que demander l'abrogation au roi, ou, tout au plus, lui soumettre un projet d'édit sur les droits à rendre aux protestants. Mais cet édit sera horriblement difficile à rédiger. Il faudra, tout en proclamant la tolérance, conserver les formules intolérantes. Quelques-uns les voudront aussi douces que possible; d'autres, ceux qui n'accordent la chose qu'à regret et entraînés par l'opinion, les voudront sévères, insultantes. Nos vieilles têtes jansénistes seront de ces derniers; c'est parmi eux que se trouvent, d'ailleurs, ceux qui voudraient plutôt qu'on revînt aux persécutions. Toujours, comme vous voyez, l'ancienne histoire. Ceux qui sont à deux pas des protestants et qui passent leur vie à lutter contre l'Église, ce sont les plus ardents à ne vouloir accorder ni paix ni trêve aux gens qui ont eu le courage de se séparer franchement. »

L'autre lettre était de Rabaut, le pasteur de Nîmes, bien connu, depuis tantôt quarante ans, comme le chef et l'âme du protestantisme en France. Nous

avons raconté ailleurs ses dévouements, ses travaux. Deux de ses fils, entrés dans la même carrière à une époque où c'était encore braver la mort, partageaient ses fonctions. Mais l'un était en ce moment à Paris, et l'autre en Angleterre.

« Je vous envoie, écrivait-il à Franklin, les documents que vous m'avez demandés pour M. d'Éprémesnil. C'est la vingtième fois, au moins, que je les rédige, et je suis bien las, je l'avoue, de répéter éternellement les mêmes choses pour n'arriver, en définitive, à rien. Je suis un ingrat de me plaindre, je le sais ; ingrat envers M. d'Éprémesnil et envers vous, ingrat surtout envers Dieu, car une paix comme celle où on nous laisse nous eût paru jadis une immense bénédiction. Mais, cher ami, ce n'est pas pour moi que je me plains, ou plutôt, je ne me plains pas ; je déplore les fâcheux éléments d'agitation que ces délais sèment dans nos églises, si étrangères, jusqu'ici, à tout ce qui n'intéressait pas directement leur foi. La politique commence à se mêler à tout ; nos protestants ne discutent plus seulement les droits des protestants, mais les droits de l'homme, et Dieu sait que d'idées mauvaises arrivent, de la sorte, avec les bonnes ! Mais il en est partout et en tout de même, à ce que je vois. Je n'entends pas énoncer une idée juste qu'il ne me faille cesser, bientôt après, d'y applaudir, car on ne la quitte pas qu'on n'en ait tiré des sottises. Une des dernières lettres de M. d'Éprémesnil m'a fait, sous ce rapport, beaucoup de

peine ; il se jetait, à propos de tolérance, dans des déclamations plus dignes d'un tribun que d'un magistrat. Je crains bien que nous ne soyons pour lui qu'une occasion d'ébranler beaucoup de choses dont notre religion est au contraire, en d'autres pays, le plus ferme soutien. Enfin, cher ami, vous le dirai-je? mon fils Saint-Étienne n'a pas été à l'abri de la contagion. Il est allé à Paris pour s'occuper de nos affaires, et M. de Gebelin me mande que le voilà lancé dans le monde parlementaire, discourant, discutant, prenant parti pour ou contre toutes choses. Je lui ai déjà écrit mon sentiment là-dessus ; mais un fils de trente-cinq ans, plein de talent et d'une juste confiance en lui-même, pourrait bien ne m'écouter guère. Tâchez de me le renvoyer plus sage. »

Rabaut s'adressait mal. Nous avons vu que Franklin était au plus fort du tourbillon dont on lui demandait de retirer le fils de son ami. La solidité de ses principes et la sérénité de son âme ne lui permettaient pas encore de s'en effrayer assez.

« Un mot maintenant pour le savant, disait le pasteur en terminant. Mon autre fils vient de faire, en Angleterre, une observation curieuse, ou du moins de la vérifier. Il s'est assuré que les paysans qui contractent le *Cow-Pox*, comme vous dites en anglais, ou variole des vaches, sont préservés de la petite-vérole. Un médecin nommé Jenner, à qui mon fils a communiqué le fait, s'en préoccupe, à ce qu'il pa-

rait, grandement. Qu'en dites-vous? S'il y avait là un moyen de remplacer cette triste *inoculation* qui répugne à tant de gens, et qui réussit quelquefois si mal? Pensez-y. Ce paratonnerre vaudrait bien l'autre. »

Mais Franklin ne devait pas être l'inventeur de la vaccine, et la gloire allait en rester au médecin anglais. On aurait dû au moins ne pas oublier entièrement qu'un fils de Paul Rabaut y avait été pour quelque chose.

Franklin achevait de lire cette lettre, quand arriva enfin la visite qu'il attendait. Sa surprise fut grande, car il reconnut le duc de Chartres.

C'était donc bien un grand seigneur, comme il l'avait soupçonné, mais trop grand pour que la robe de chambre ne fût pas un peu embarrassante. Il s'en excusa donc, tout philosophe qu'il était. Mais le duc se montra bon prince, et, après les premiers mots échangés, lui présenta son compagnon, car il n'était pas seul. C'était le comte de Genlis, son capitaine des gardes.

Le duc de Chartres, le futur Philippe-Égalité, avait préludé de bonne heure au triste rôle qu'il devait jouer plus tard; mais il était et il est encore bien difficile de distinguer, dans sa conduite d'alors, ce qui était vice ou mauvaise foi de ce qui n'était qu'entraînement, imprudence, générosité peut-être. On l'avait vu, dès 1771, donner des arrhes à l'esprit de révolte en refusant de siéger, comme pair, dans le

parlement Maupeou; on l'avait entendu fronder la cour avec une ardeur assez étrange chez l'héritier du premier prince du sang. Mais, dans cette affaire des parlements, il n'avait fait encore que ce que beaucoup d'hommes graves s'étaient honorés de faire; dans ses critiques contre le gouvernement, il avait plus d'une fois frappé juste, et ce n'était pas difficile. Restait donc seulement l'inconvenance, et elle était grande de sa part; mais qui peut se flatter, une fois pris aux amorces de la popularité, d'être sage? Ses mœurs, cela va sans dire, étaient mauvaises; mais la cour, sur ce point, n'avait pas le droit d'être sévère, et l'histoire ne doit pas l'être plus envers lui qu'envers tant d'autres. Bref, le duc de Chartres n'était, à cette époque, ni plus ni moins mauvais, ni plus ni moins imprudent que le grand nombre. Une lettre de lui, écrite en 1774 et retrouvée après sa mort, ne manque pas de noblesse. « Je suis vraisemblablement condamné, écrivait-il, à une oisiveté éternelle. Quand même il surviendrait une guerre, à quoi puis-je aspirer? J'ai vingt-sept ans, et je n'ai pas encore paru dans une armée. Le service de mer est ma seule ressource. C'est le seul parti que je puisse prendre pour acquérir l'estime et la considération publiques, qui sont pour nous la seule fortune réelle, et sans lesquelles notre naissance ne fait que nous mettre au-dessous des autres. » Cette lettre n'est pas importante seulement dans l'histoire du duc de Chartres, mais dans celle du siècle; on y voit l'idée moderne s'installant jusque sur les marches du trône. Le duc

de Chartres veut être autre chose que duc de Chartres; il se voit, sans cela, au niveau des autres hommes, au-dessous même. Mais cette louable ambition n'était ni secondée par une capacité réelle ou une persévérance suffisante, ni dirigée par des principes, car les bons, chez lui, étaient faibles, et les mauvais peu développés encore. De là une incohérence incurable, des projets de grand homme, des légèretés d'étourdi.

— Eh bien, monsieur Franklin, dit-il, voilà notre escadre partie.

— Grâce à Dieu!... et arrivée, j'espère.

— Probablement, car voilà six semaines. Et une belle escadre, par ma foi!... Des vaisseaux magnifiques; des officiers... superbes... La fleur de notre noblesse... Que vos maris de là-bas fassent bonne garde, au moins!... Car...

C'était déjà l'étourdi qui arrivait.

— Plaît-il?... dit Franklin.

— Oh! rien... rien... J'oubliais que les dames... de l'autre monde... savent se garder elles-mêmes... Je voudrais bien y être, cependant!...

— On nous avait fait espérer que monseigneur commanderait l'expédition.

— Oui... Je... On a cru... Voilà des mois, monsieur, qu'on ne vous a vu au Palais-Royal. Vous y étiez, je crois, le jour de l'*Amant romanesque?*...

— Non, monseigneur.

— Tant pis, car c'est la meilleure pièce de madame de Montesson. Figurez-vous un homme de quarante

ans, ou plus, qui cherche femme depuis vingt...

Franklin commençait à trouver tout cela assez étrange. Le compagnon du prince avait l'air fort impatienté.

Mais lui : — Cet homme n'a donc jamais pu se résoudre à se marier, car il n'a point trouvé de femme dont il se crût aimé d'une manière assez délicate, assez exquise. Il finit par devenir amoureux d'une jeune personne que la famille lui accorde, mais qui aime ailleurs, et qui le supplie, en conséquence, de différer lui-même le moment fixé pour leur union. Cette singulière requête, évidemment dictée par l'espoir de se débarrasser de lui, il y voit, lui, une marque décisive de cette délicatesse qu'il a si longtemps cherchée en vain. Il veut se montrer digne de cet amour exquis ; il demande la permission d'espérer l'accomplissement de ses vœux dans... Il n'ose achever... dans trois... La jeune personne frémit, mais elle est bientôt rassurée. C'est dans *trois ans* qu'il renouvellera l'offre de son cœur. Sur ce...

— Mais, monseigneur, interrompit M. de Genlis, je... Il me semble...

— Et madame de Montesson, continua le prince, avouez qu'elle ne s'en tire pas plus mal comme actrice que comme auteur...

— En effet...

— A quarante ans, des rôles de jeune fille[1]

— Oui...

— Et très-bien joués...

— Oui...

— Et ce serait encore mieux si elle n'était pas ma belle-mère... Car vous savez, n'est-ce pas?...

— Je sais, comme tout le monde...

— Oui... Et puis, ce jour-là, nous avions M. de Voltaire, qui valait bien la pièce et les acteurs. Je le vois encore à genoux devant madame de Montesson, qui l'embrassait, l'embrassait... N'est-ce pas que c'était drôle?... Mais vous n'y étiez pas, m'avez-vous dit. Quel jour était-ce donc?... Ah!... Peut-être celui où nous avions tant de prélats...

— Non, monseigneur.

— C'est cela qui était drôle encore!.. Comme ils n'osent venir aux représentations proprement dites, il y en a toujours une pour eux sous le nom de répétition. Douze, ni plus ni moins, s'y trouvèrent donc ce soir-là, et des abbés, Dieu sait! Mais voilà qu'après l'*Amant romanesque* on leur sert le *Jugement de Midas*, où il y a... vous savez...

— Je ne sais rien.

— Enfin, des situations... là... hasardées... Mais ils ont avalé tout cela comme de l'eau claire. Un d'eux avait prêté son manteau au roi Midas, et toutes les fois que ce manteau revenait sur la scène... Mais ce n'est pas non plus ce jour-là que vous y étiez. Quelle pièce avez-vous donc vue?...

— J'ai oublié le nom.

— Serait-ce, par hasard, celle où...

— J'ai oublié les détails.

Le prince parut comprendre enfin que Franklin devait être un peu surpris de s'entendre narrer ces

balivernes. Lui-même, à vrai dire, il avait l'air de n'allonger là-dessus que dans l'embarras d'aborder quelque chose de plus grave.

— Décidément, reprit-il, je voudrais bien être en Amérique. Il va y avoir de beaux combats...

— Où monseigneur, dit Franklin, ne s'épargnerait pas, à ce que je vois. Mais il est inutile d'y songer. Un prince du sang ne peut pas aller rejoindre une armée, comme ferait un simple volontaire...

— Pourquoi pas?...

— Mais... vos usages... vos idées... Il est probable, d'ailleurs, que le roi s'y opposerait.

— Le roi s'est opposé au départ de La Fayette, et La Fayette est dans vos rangs.

— C'est donc là-dessus, reprit Franklin, que monseigneur a voulu me consulter?

— Oui... C'est-à-dire... pas précisément... Je... Ma foi, mon chancelier vous dira le reste. Voyons, Genlis; vous direz cela mieux que moi.

Mais M. de Genlis n'avait pas l'air beaucoup mieux à son aise que le prince.

— Monsieur, dit-il, monseigneur le duc de Chartres serait en effet assez disposé à se rendre en Amérique, avec ou sans le consentement du roi. Il y arriverait, comme M. de La Fayette, en simple volontaire. Il se mettrait sous les ordres, non pas du comte d'Estaing, ce qui serait décidément déroger, mais du général Washington... Vous ne dites rien, monsieur?...

— L'idée est belle... généreuse... un peu...

— Un peu *amant romanesque*, dit le prince. C'est ce que vous vouliez dire?

— Mais il n'y a pas de mal, en somme, à aimer un peu romanesquement la gloire, la liberté. Un prince qui vient combattre pour l'affranchissement d'un peuple, et qui, la guerre finie...

— Monsieur, reprit vivement le comte, monseigneur ne tient pas à s'en aller si promptement. Il aura d'abord, je suppose, un grade dans votre armée... Un grade... selon son rang...

— Selon son rang, monseigneur ne pourrait être que général en chef; et vous sentez...

— ... Que cela ne peut pas être, dit le prince; c'est clair. Qu'on fasse de moi ce qu'on voudra. Qu'on me donne, pour commencer, une compagnie...

— A la bonne heure. Je vous vois décoré, huit jours après, de l'ordre de Cincinnatus...

— Et je l'aurai gagné... Et ce ne sera pas comme ces cordons, comme ces plaques dont on m'a affublé dans mon berceau...

— Et quand vous reviendrez en France...

— M. de Genlis vient de vous dire que je ne tiens pas à y revenir.

— Oui... tant que notre cause aura besoin de votre bras... Mais à la paix, car la paix viendra une fois, s'il plaît à Dieu...

— Eh bien, à la paix, est-ce qu'il n'y aurait rien pour moi là-bas?... Rien du tout?...

— Des terres, si vous en voulez, et à foison.

— Et je les aurais... à quel titre?...

— Mais... comme tout le monde... Vous seriez colon, défricheur, planteur...

— Diable!...

— Et puis citoyen, monseigneur... ce que vous n'êtes pas en France...

Il resta un peu abasourdi.

— Monsieur, reprit M. de Genlis, je crois que nous ne nous entendons pas bien. C'est ma faute, sans doute; mais il y a des choses où l'on préférerait être compris à demi-mot... Commencez-vous?...

— J'essaye.

— Essayez. Rappelez-vous que monseigneur est né sur les marches d'un trône, avec la certitude, ou à peu près, de n'y monter jamais...

— Je commence...

— Qu'il se sent aussi digne et aussi capable qu'un autre de faire le bonheur...

— Ou le malheur... Allez toujours...

— ... D'un peuple... Mais je vois que vous comprenez de reste.

— Oui, *de reste*... car j'aimerais beaucoup mieux pouvoir douter encore. Monseigneur n'oublie qu'une chose : c'est qu'il n'y a pas de trône chez nous.

— Bah!... dit le prince; c'est si vite fait, un trône! Une planche... Une aune de velours...

— Sans doute. Il ne manque plus que des sujets.

— Des sujets!... Vous l'étiez hier.

— C'est pour cela que nous ne voulons pas l'être demain.

— Et qui vous dit, d'ailleurs, que je veuille des sujets?... Je n'en voudrais pas même en France, où il n'y a point de citoyens, dites-vous, et c'est assez vrai. Le jour où je monterais sur le trône, les Français seraient citoyens.

— Très-bien ; mais nous le sommes, nous... Et nous l'étions déjà, à vrai dire, grâce à nos mœurs, sous le roi d'Angleterre. Que nous apporteriez-vous, par conséquent?

— Et vous croyez, de bonne foi, qu'une république peut durer?...

— Une république quelconque?... Non. Faites-en une en France, par exemple, et, si elle tient, alors...

— Eh bien, alors?...

— Alors, il est possible que nous ayons un roi, car il faudra que tout ait bien changé dans ce bas monde. Sérieusement, monseigneur, quand nous jugerions à propos de faire un trône, est-ce vous qui seriez notre homme? Nos usages, nos goûts, nos mœurs austères...

— Je saurais être sage.

— Nos lois...

— Je les apprendrais. Je sais l'anglais.

— Notre religion...

— J'en changerais.

— Hélas!

— Quoi?

— Pour en *changer*, il faudrait en avoir une...

— Je n'en ai point?...

— On dit que monseigneur s'en vante.

— C'est une manière comme une autre d'user de ce droit d'examen que vos réformateurs ont proclamé.

— Sans doute... Aussi ne vous brûlerons-nous pas si vous venez chez nous. Mais nous descendons, vous le savez, d'Anglais et de Français exilés pour leurs croyances; ils nous les ont léguées comme un héritage d'honneur aussi bien que de religion. C'est vous dire que nous ne confierons jamais le sort de la patrie à un homme que nous saurons n'avoir pas cet héritage dans le cœur.

— Voilà qui est net.

— Très-net.

— Et la moralité, c'est que je n'irai pas en Amérique... que je n'y serai ni capitaine, ni roi, ni planteur de choux..... Je resterai ce grand mannequin doré qu'on appelle ici un prince du sang, qu'on tient éloigné de tout...

— Le roi vient de vous donner le commandement d'une escadre...

— Oui... *sous* M. de la Motte-Piquet, soi-disant mon lieutenant.

— Si on se bat, la gloire n'en sera pas moins pour vous.

— Et si je suis tué?

— Ah! monseigneur pense à ces choses-là?...

— Et qui vous dit que monseigneur y pense?... s'écria Genlis en rougissant.

— Monsieur...

— Un fils de France!...

— Enfin, reprit le prince, on s'embarque dans quelques jours... On ira chercher les Anglais... Ma foi, advienne...

— Ce que Dieu voudra, monseigneur.

Monseigneur leva les épaules.

— Mais tout ceci, continua-t-il, entre nous !...

— Cela va sans dire.

— Et s'il arrivait, par hasard, que quelqu'un m'eût vu entrer ou sortir, il sera entendu, si vous voulez, que je venais vous prier d'assister au service funèbre de M. de Voltaire.

— Ah ! le clergé consent ?...

Le prince éclata de rire.

— Mais, non... mais non... Vous avez cru que je vous offrais une grand'messe ?... C'est à la loge des *Neufs-Sœurs*, dont M. de Voltaire était ; et vous savez que j'ai l'honneur d'être le grand-maître des francs-maçons de France et de Navarre, — autre niaiserie, murmura-t-il. Venez, Genlis.

Franklin les reconduisit jusqu'à la rue. Mais sa robe de chambre ne lui était plus un souci, car il ne respectait véritablement, Franklin, que les gens respectables.

# XVII

Mais une autre personne, lui dit-on, l'attendait depuis quelques moments. Il soupira, car il était fatigué.

Il n'en laissa cependant rien voir à ce nouveau visiteur, dont l'aspect, d'ailleurs, l'intéressa. C'était un jeune homme. Il avait l'air triste, ému ; mais il ne s'assit pas avec la gauche humilité des solliciteurs ordinaires.

— Monsieur, dit-il, je ne vous fatiguerai pas du récit des circonstances qui me font désirer de m'expatrier...

— Encore un !

— Plaît-il, monsieur ?

— Rien... C'est qu'une personne sort d'ici qui avait le même projet. Continuez.

— Je me bornerai donc à vous affirmer, sur l'honneur, que ces circonstances n'ont rien dont je doive rougir.

— Je vous crois, monsieur. N'insistez pas.

— Je voudrais passer en Amérique.

— Êtes-vous militaire?

— Je l'ai été.

— Officier?

— Oui.

— Tant pis. Nous avons assez d'officiers.

— Et de soldats?

— Mais...

— Je serai soldat.

— Eh bien! monsieur, vous n'avez qu'à vous rendre à Brest, où sont nos recruteurs.

L'étranger se leva; Franklin aussi, mais lentement. Ils paraissaient l'un et l'autre assez fâchés de se quitter si vite; mais le jeune homme n'avait plus rien à dire, et ce qu'il avait dit en commençant ne permettait pas de l'interroger.

Il était déjà près de la porte.

— Oserait-on, dit Franklin, vous demander...

— Mon nom?... Le chevalier Julien.

— Merci, monsieur. Mais.... ce nom.... Il me semble qu'il ne m'est pas inconnu...

— Il doit l'être, monsieur.

— Il ne l'est pas... Attendez... — Il prit une des deux lettres. — C'est cela... *Le chevalier Julien...* Revenez, monsieur; asseyez-vous. La lettre est de quelqu'un qui... Reconnaissez-vous l'écriture?

— C'est de M. Rabaut...

— Eh bien! lisez... là... au bas de la page... Il n'y a rien que vous ne puissiez lire.

Il lut.

« Auriez-vous occasion, disait le pasteur de Nîmes, de voir un jeune homme à qui je m'intéresse vivement, le chevalier Julien? Si vous pouviez faire quelque chose pour lui, j'en serais reconnaissant. Je ne parle pas de secours vulgaires; la protection de madame de Luxembourg le met à l'abri du besoin. Mais il est déplorablement travaillé, angoissé. Il cherche la vérité, la paix, et il a le sentiment de ne s'être encore approché ni de l'une ni de l'autre. J'ai fait pour lui ce que j'ai pu; je suis trop occupé pour continuer par lettres l'œuvre que son séjour ici me permit d'ébaucher en lui. Reprenez-la, je vous en conjure. Aidez-le à sortir de cet état; menez-le à Celui qui est pour nous la source de toute vérité, de toute paix. Il pourra tout, alors, comme dit l'apôtre, en Christ qui le fortifiera. »

Mais Rabaut se trompait sur le christianisme de Franklin comme sur sa sagesse en politique. Le philosophe américain avait beau parler et agir dans l'occasion, — nous l'avons vu quand il répondait au duc de Chartres, — comme héritier des doctrines vivantes de ses pères : le vent du siècle n'en avait pas moins passé par là. Franklin, sans doute, était de meilleure foi que Rousseau quand il se disait chrétien; aucune comparaison n'était à faire entre sa piété sérieuse, raisonnée, profonde, et les sentimentales boutades de Rousseau. Mais son christia-

nisme, en somme, bien qu'on ne l'entendît point nier la révélation, c'était encore la religion naturelle, belle, parce qu'il y avait là une belle âme, insuffisante, parce qu'une âme d'homme, quoique belle, ne saurait suppléer à ce qui doit venir de Dieu. Il savait, comme nous l'avons aussi vu, stigmatiser l'orgueil humain ; mais il ne voyait à flétrir que celui de l'art ou de la force, celui qui prétendait l'ériger lui-même en Dieu pour avoir trouvé un moyen de désarmer les nuages, et non l'orgueil de la vertu, le plus menteur de tous. Un matérialiste, Franklin pouvait beaucoup pour l'élever au-dessus de la boue ; une âme qui ne se contenterait pas d'admirer l'univers et d'en adorer l'auteur, qui aurait soif d'émotions plus intimes et de vérités plus complètes, — Franklin ne pouvait rien pour elle.

Si donc Julien lui avait été adressé comme un disciple de Diderot, il aurait su trouver, comme avec Diderot lui-même, d'éloquentes protestations contre un système impie ; mais le pasteur de Nîmes lui parlait de tout autre chose, et, cette idée plus sérieusement chrétienne, Franklin ne la comprenait même pas bien. On lui demandait de donner, non-seulement ce qu'il n'avait pas, mais ce qu'il ne sentait pas même la nécessité d'avoir.

Cependant le jeune homme, plein d'espoir, comme le malade essayant d'un nouveau médecin, avait saisi sa main et la serrait avec transport. Il ne pouvait parler ; ses yeux s'humectaient de larmes.

— Mon ami, dit Franklin, je ne demande pas mieux... certainement... que de vous être utile... Mais vous voyez que ces lignes ne m'apprennent pas grand'chose... J'aurais besoin... de savoir...

— Auriez-vous une demi-heure à me donner?

— Certainement... C'est-à-dire... Pardon... Je suis vieux... J'ai mes habitudes... C'est l'heure de mon souper...

— Je reviendrai.

— Mais non. Vous souperez avec moi.

Dans la disposition d'esprit et de cœur où se trouvait Julien, ce brusque retour à la matière avait produit en lui comme une douloureuse commotion.

— Il me serait impossible de manger, dit-il.

— Eh bien, venez toujours. Je vous écouterai tout en soupant.

Julien n'était pas le premier qu'il eût décontenancé, le bon Franklin, par ce contraste entre l'élévation ordinaire de ses pensées et le sans-façon avec lequel il descendait subitement aux choses les plus vulgaires. Un Français matérialiste y mettait beaucoup plus de formes que le spiritualiste américain.

Julien le suivit donc dans sa chambre à manger; il lui vit préparer cette marmelade aux œufs à la coque qui avait fait l'admiration ou l'horreur de tout Paris, selon que les gens étaient ou n'étaient pas partisans de Franklin et de l'indépendance américaine. Les œufs, vidés dans un gobelet, étaient fouettés à la fourchette avec du sel, du poivre, de la moutarde et du fromage râpé. Au reste, ceux qui

voudraient la recette la trouveront dans la plupart des ouvrages publiés sur les mœurs des États-Unis, car il paraît que ladite marmelade continue à être en honneur au delà de l'Océan. C'était le brouet noir — ou plutôt jaune — des Spartiates d'Amérique.

Mais l'arrivée du petit-fils de Franklin dispensa heureusement Julien d'assaisonner un mets pareil du récit de sa vie. Il connaissait ce jeune homme, l'ayant vu quelquefois chez madame de Luxembourg.

Son grand-père lui demanda ce qu'il avait fait de sa journée. Il répondit qu'il ne le savait pas trop, qu'il avait déjeuné chez l'un, dîné chez l'autre, fait deux ou trois visites, une promenade aux Tuileries, bref, admirablement perdu son temps; mais, ajouta-t-il, la soirée a bien réparé le reste. Vous savez ce médecin allemand...

— Mesmer?

— Oui. L'Académie des sciences n'a pas jugé à propos de l'écouter, et...

— Nous avons bien écouté, dit Franklin, mais nous n'avons rien compris.

— Voilà bien les savants. *Comprendre!* toujours *comprendre!* Que de choses, pourtant, que vous ne comprenez pas, et qu'il vous faut bien accepter! Vous m'avez dit vous-même que vous ne comprenez pas mieux l'électricité, au fond, que le dernier des ignorants.

— Là, j'ai au moins des faits.

— Nous en aurons.

— C'est-à-dire qu'on vous en a promis.

— Et montré.

— Oui?

— J'ai vu M. Mesmer ôter et rendre à son gré la sensibilité nerveuse...

— A un compère.

— Un courageux compère, alors, car il se laissait enfoncer, sans sourciller, des aiguilles dans la chair...

— Escamotage!

— Et sous les ongles...

— Absurdité!

— Et j'en ai enfoncé moi-même...

— Vous l'avez cru. Et c'était chez?...

— Vous allez vous fâcher... ou rire... C'était chez votre ami M. Court de Gebelin.

— Cela se peut. Il a assez montré, dans les deux ou trois derniers tomes du *Monde primitif*, son goût pour les choses merveilleuses.

— Et savez-vous qui était encore là?... M. d'Éprémesnil.

— Pour se moquer.

— Vous vous trompez; M. Mesmer n'a pas de disciple plus convaincu. Et que d'autres encore, outre ceux que je ne connaissais pas! M. Bergasse, M. Servan, M. de Choiseul-Gouffier, M. de Jaucourt, M. de Puységur...

— Laissez-moi tranquille.

— M. de Cicé, l'archevêque de Bordeaux, M. Olavidès, l'Espagnol, M. de...

— Taisez-vous.

Julien, sans rien dire, avait recueilli avidement cette conversation.

Peu après, seul avec Franklin dans le cabinet de ce dernier, il entamait enfin le récit que le vieillard lui avait demandé. Une attention bienveillante, paternelle, lui eut bientôt fait oublier le prosaïque incident d'auparavant.

Nous connaissons déjà les principaux éléments de ce récit. Julien avait peu d'événements à raconter. Son histoire était à peu près toute dans celle de ses impressions, des besoins et des élans de son âme.

Élevé d'abord chez les jésuites, leur christianisme et leurs principes ne lui avaient guère inspiré, comme à tous ceux qui ne devenaient pas leurs associés ou leurs séides, qu'un grand mépris pour cette religion qu'ils enseignaient eux-mêmes à confondre avec ce que les hommes y ont ajouté de plus inepte. Il avait su cependant se garantir de cette haine aveugle que leur portaient tant de gens, moins irrités contre eux pour ce qu'ils avaient de mauvais que pour ce qui leur restait de bon; mais son antipathie, plus raisonnée, plus calme, n'en était, à certains égards, que plus profonde : on eût dit qu'il leur en voulait de lui avoir rendu le christianisme inacceptable.

Sorti de chez eux à l'époque où leurs colléges furent fermés, il avait reçu à la hâte un léger complément d'éducation, et ensuite, âgé de dix-sept ans à peine, il était entré au service.

Voltaire et l'incrédulité régnaient là comme ailleurs, et plus qu'ailleurs. On aurait difficilement trouvé un officier au-dessous de quarante ans qui osât avoir quelque religion, quelques principes, sauf ceux de l'honneur militaire; encore y mêlait-on plus d'un accommodement que le véritable honneur n'eût pas souffert. Julien avait subi comme un autre l'influence de cette atmosphère corrompue, mais sans perdre entièrement le désir d'en respirer une plus pure.

Quand il eut raconté ces premières phases de sa vie : — C'est là que j'en étais, poursuivit-il, quand j'eus occasion, à Nîmes, de connaître M. Rabaut. L'oisiveté d'une garnison de province avait doublé mes vides; je voulus profiter du voisinage d'un homme dont j'entendais dire que la vie avait été si pleine, si solide, si une.

Il me reçut avec bonté; mais — oserai-je le dire? — ce n'était pas encore l'homme qu'il me fallait. Étais-je trop bas ou lui trop haut? Je ne sais; mais on eût dit que nous ne parlions pas la même langue. Toutes les fois que je retournais chez lui, il me semblait que ce charme fatal touchait au moment de se rompre. J'entrais presque joyeux; je m'en retournais tout triste. Une autre main devait verser le seul baume qui ait encore coulé sur mes blessures. Cette main...

Mais me pardonnerez-vous, dit Julien s'interrompant, une confidence semblable? Elle sera jusqu'au bout, croyez-le, digne de vos cheveux blancs, et vous

êtes le premier homme, après M. Rabaut, qui l'ait reçue.

Cette main donc, ce fut celle d'une femme...

— J'aurais été bien surpris, dit Franklin, qu'il n'y eût pas une femme dans votre affaire... Continuez...

Mais ce peu d'ironie était déjà trop pour Julien. Épuisé par les émotions d'Ermenonville, par cette lettre écrite à madame de Luxembourg, par le tableau qu'il venait de tracer de ses misères, ce léger coup lui fut un coup de massue; il pâlit et se tut. Franklin eut beau lui en demander pardon avec la plus sincère bonhomie. Il s'obstina à s'en aller, disant vaguement qu'il reviendrait, et Franklin eut le chagrin de l'entendre qui sanglotait.

# XVIII

Le prince de Beauvau, avons-nous dit, au sortir de l'hôtel de Luxembourg, était allé à Versailles. Nous l'y suivrons maintenant.

C'était jour de spectacle à la cour. Mais quel jour n'était pas jour de spectacle ou d'autre chose? Il aurait fallu remonter aux premiers temps de Louis XIV pour retrouver la cour dans un si constant tourbillon de fêtes. Louis XVI, qui n'y avait aucun goût, se croyait d'autant plus obligé de ne s'en mêler en rien, et de laisser à la reine, sur ce point, une liberté entière.

Marie-Antoinette en usait avec une imprudence qui allait largement contribuer à l'affaiblissement de l'ancien respect pour le trône.

Un roi qui se résignait à vivre au milieu de plaisirs bruyants dont on le savait importuné, — on était naturellement conduit à le croire aussi faible comme roi que comme mari. On en avait d'ailleurs assez de preuves.

Une reine chez qui l'on voyait ces goûts frivoles dégénérer en manie, en fureur, — sa dignité de reine, même de femme, en souffrait nécessairement aux yeux mêmes de ceux qui ne la blâmaient pas.

Les lois de l'étiquette, qui l'auraient encore protégée, elle s'en affranchissait. Dans cette forêt de barrières dressées par Louis XIV entre le souverain et les sujets, il y avait sans doute à retrancher; la faute n'était donc pas de vouloir supprimer certains usages gênants, surannés, mais de paraître ne les secouer que par caprice, sans autre but que de se livrer plus à l'aise à de folles dissipations. Des goûts solides, des mœurs simples, eussent permis peut-être de les supprimer sans danger; *peut-être*, disons-nous, car il n'aurait pas fallu, même alors, procéder si vite. Il n'y a que les sots qui s'imaginent qu'une chose est jugée dès qu'elle n'est plus selon les mœurs et les idées du jour. Une monarchie a besoin de garder les traits du passé, et une république tout autant. Un État est perdu s'il veut, à tout prix, se donner l'air jeune.

Marie-Antoinette voulait donc rajeunir le trône à son image; elle ne réussissait qu'à lui ôter sa majesté. La royauté restait tout aussi éloignée du vrai peuple, dont le contact eût pu lui être utile; elle ne se rapprochait réellement, par la reine, que d'un peuple au milieu duquel elle avait tout à perdre.

On avait vu la reine, non contente de faire jouer à Versailles, à Trianon, à Fontainebleau, toutes les pièces jouées à Paris, courir elle-même les théâtres,

s'intéresser publiquement aux actrices, aux acteurs, prendre parti pour ou contre chaque pièce, descendre, enfin, au niveau de ce vulgaire public de parterre et d'amphithéâtre.

On l'avait vue, Voltaire étant à Paris, assister à la représentation d'*Irène*, paralysant d'avance toutes les mesures que le roi pourrait vouloir prendre contre l'auteur, et protestant, en fait, que ce fût ou non sa pensée, contre les mesures déjà prises, contre la volonté bien arrêtée du roi que Voltaire ne parût pas à Versailles.

On l'avait vue, aux bals de l'Opéra, se prêtant à toutes les familiarités qui sont d'usage dans ces grandes cohues. Cette année même, le jour du mardi gras, un inconnu déguisé en poissarde avait causé une demi-heure avec elle, lui débitant mille folies, l'appelant Antoinette, lui disant que c'était bien mal à elle de se divertir de la sorte *tandis que son mari ronflait*; car l'irrévérence envers la reine manquait rarement de se traduire en irrévérence envers le roi.

Un jour, le roi se laisse conduire, en domino, à un de ces bals, et il croit pouvoir profiter de la liberté du lieu pour s'attaquer innocemment à une dame inconnue. La reine, qui le suit des yeux, s'effraye, et envoie dire à la dame de sortir. Le lendemain, tout Paris savait que le roi — car on l'avait reconnu — ne serait pas libre d'avoir, si bon lui semblait, une maîtresse ; ce qui ne laissait pas de paraître monstrueux, comme s'il eût abandonné un des plus

beaux droits de la couronne. C'est ainsi que ses vertus mêmes devenaient des ridicules.

On commençait aussi à le croire mené par la reine dans les affaires politiques. Ce fait, qui fut vrai plus tard, était faux. C'était même, au contraire, pour qu'elle ne se mêlât de rien, que le comte de Maurepas la laissait se jeter dans ces distractions sans fin. Tout puissant sur l'esprit de Louis XVI, il n'aurait eu qu'un mot à dire pour lui ouvrir les yeux sur les imprudences de la reine ; mais la reine, une fois sortie du tourbillon, pouvait à son tour devenir puissante, et c'est ce qu'il ne voulait pas.

M. de Maurepas n'avait d'ailleurs pas besoin de faire ce calcul pour être porté à tolérer les légèretés de la reine, car il était, malgré son âge, un des hommes les plus légers de son siècle. Ministre à vingt-quatre ans, exilé à quarante-huit, rappelé à soixante-treize, on l'avait vu revenir comme il était parti, riant, raillant, chansonnant, mettant sa gloire à ne pas paraître attacher plus d'importance aux grandes affaires qu'aux petites, aux dangers réels qu'aux chimères. Louis XVI, en le rappelant au ministère et en se mettant sous sa tutelle, n'avait vu que l'homme exilé par madame de Pompadour ; il n'aurait pas dû oublier la cause de cet exil, une chanson, car Maurepas n'avait jamais été homme à se compromettre autrement que par une plaisanterie. Son rappel fut une faute excusable, si l'on veut, vu la jeunesse du roi ; mais le garder sept ans à la tête des affaires sans se douter de ce qui lui manquait, le

laisser mourir au pouvoir et le regretter comme un grand ministre, — c'est la plus forte preuve que Louis XVI ait donnée de sa propre insuffisance, pour ne pas dire de son incapacité.

# XIX

Pénétrons donc, puisque nous voilà à Versailles, dans l'appartement que Louis XVI avait donné à son premier ministre.

C'était l'ancien appartement de madame Du Barry, au dessus de celui du roi. L'escalier dérobé servait maintenant au vieux ministre, qui pouvait ainsi voir le roi tous les jours et à toute heure. Il va sans dire qu'il n'en abusait pas, laissant plutôt monter le roi, et bien sûr d'être d'autant mieux écouté qu'il n'aurait pas l'air de chercher les occasions de l'être. Louis XVI aimait à entendre au dessus de sa tête le pas de ce singulier mentor. « Je ne l'entendrai donc plus ! » s'écria-t-il, quand on lui annonça la mort de M. de Maurepas. Mot touchant dans la bouche d'un monarque,mais dont on voudrait qu'un autre homme eût été l'occasion.

Mais il était vivant, et très-vivant, en 1778, ce vieux comte de Maurepas ; il n'avait guère, d'ail-

leurs, que soixante et dix-sept ans, et il espérait bien arriver aux quatre-vingt-dix du cardinal de Fleury, à moins qu'il n'arrivât aux quatre-vingt-dix-neuf de Fontenelle. Ses flatteurs ne lui disaient-ils pas qu'il avait l'esprit de ce dernier?

Sa grande recette était donc de se tenir en joie, et, dans ce but, il tâchait d'être l'homme le mieux informé du royaume en historiettes, en scandales, en épigrammes, en chansons. Les chansons, c'était sa grande affaire, sa haute spécialité. Dans son premier ministère, il en avait recueilli un nombre immense, plusieurs volumes in-folio [1]. Dans son exil, plutôt que de n'en avoir qu'une collection incomplète, il avait renoncé à continuer sa moisson. Les portefeuilles de la police lui étaient maintenant rouverts, et il avait tout lieu de croire que pas un couplet ne se ferait qu'il n'en eût connaissance. Peu, en effet, échappaient à ses pourvoyeurs. Il y cherchait, outre son amusement, les leçons de l'opinion publique, et, lui ministre, jamais il n'avait été plus vrai de dire que les chansons étaient le second pouvoir de l'État. Aussi s'en trouvait-il assez souvent, dans le nombre, qui n'avaient été faites que pour lui, tout le monde sachant qu'il les voyait.

— Amelot ne vient pas... Amelot n'aura pu l'avoir... disait-il entre ses dents, ce jour-là, dans ce cabinet où Louis XVI aimait à l'entendre marcher.
— Avoir qui?... Avoir quoi?... demandait ma-

[1] Ces volumes sont à la Bibliothèque Impériale.

dame de Maurepas, car elle n'était jamais bien loin; et il est juste d'ajouter que ce vieux amateur de farces était un bon mari, ce qui avait aussi contribué à lui assurer l'estime et la confiance du roi.

— Une dépêche, ma femme, répondit-il enfin. Une dépêche importante, et...

— Et d'où?...

— Oh! c'est le secret de l'État...

— Vieux sot!... fit-elle; car elle avait compris, à ce mot, qu'il s'agissait de quelque pasquinade. Les vrais secrets d'État n'en étaient jamais pour elle. Il n'aurait rien su lui cacher, et elle le menait, en somme, comme un enfant. Autre malheur pour Louis XVI, car il n'était personne qui ne sût que l'autorité souveraine n'était pas même aux mains de M. de Maurepas, mais entre celles de sa femme, vieille, laide et grognon, menée par une espèce de Mazarin au petit pied, l'abbé de Veri [1].

— Je vous dis, reprit-il, que c'est très-grave...

— Je veux savoir ce que c'est.

— Impossible.

— Je le veux!...

— N'insistez pas...

— Je le veux!...

— Ma femme... Ma bien chère femme...

— Je le veux!...

— Calmez-vous... Elle pourrait revenir...

[1] Une brochure burlesque (*Les Mannequins, conte ou histoire*) avait paru sur ce sujet en 1776

— Qui?...

— Votre indigestion...

Elle lui jeta un regard terrible.

C'est qu'elle avait failli en mourir, la pauvre dame, de cette fameuse indigestion, et toute la France en avait ri. Voici ce qu'on avait lu dans les *Nouvelles à la main* : « La reine a fait, à Marly, une dérogation à l'étiquette plus grande encore que celle de manger avec les hommes : elle a reçu à souper madame la comtesse de Maurepas, madame de Sartine et madame Amelot, trois femmes de ministres. Madame de Maurepas en a été si transportée, que, n'osant rien refuser de ce que Sa Majesté lui offrait, et se forçant de manger ce qui était sur son assiette, elle en a eu une indigestion violente. » — Et monsieur son époux en avait plus ri que personne.

— Vous êtes un monstre, dit-elle.

— Vous m'aimez donc bien, chère amie?

— Plaît-il?...

— Eh! oui... Ce mot de *monstre* ne se dit jamais qu'à un amant...

— Taisez-vous...

— Je me tais...

— Et dites-moi ce que vous attendiez.

— Vous le voulez?

— Oui.

— Eh bien, c'est...

— C'est?...

— Un billet doux de la chevalière d'Éon.

Et il partit d'un éclat de rire si franc, si jeune,

que le roi dut l'entendre. Elle s'en alla en grommelant, et son *bourouboublou* servait de basse à la stridente hilarité du comte. Nous prévenons que nous n'inventons point ce mot de *bourouboublou*, fabriqué en l'honneur de madame de Maurepas, et qui n'exprimait pas trop mal, assure-t-on, les sourds grognements de ses colères.

Il faut savoir encore que son excellent mari s'amusait de temps en temps à la mystifier, et que le prétendu billet de la chevalière d'Éon n'était qu'une allusion à une de ces turlupinades.

La chevalière ou le chevalier d'Éon avait recommencé, vers ce temps-là, à exciter la curiosité publique. Ses querelles avec le grand querelleur, Beaumarchais, *Pierre-Augustin Caron ou Carillon*, comme elle l'appelait dans un mémoire, le rôle qu'elle avait joué dans la diplomatie, la question de son sexe, enfin, toujours plus indécise, — tout en elle était bonne fortune pour cette génération qui ne demandait qu'à causer.

Voilà donc un jour le vieux ministre annonçant à sa femme la visite de la chevalière d'Éon, qu'elle ne connaissait pas. Madame se fâche, s'indigne; mais la chevalière arrive, et madame se contente de ne pas la regarder. Or, ce n'était pas la chevalière, mais un certain farceur, un nommé Goys, bien connu à Paris dans quelques salons de bas étage. Il en débita tant et tant, que madame de Maurepas finit par se douter du tour, et, sur ce, grand *bourouboublou*, avec assez de raison, cette fois. Mais son

mari n'en comprit pas davantage la haute indécence de la chose. On eût dit qu'il voulait, à force de faire des folies, se prouver à lui-même qu'il n'avait pas encore dépassé l'âge où on les fait.

— Amelot ne vient pas!... répéta-t-il, lorsqu'il eut ri suffisamment; et il se consolait en relisant ce que ledit Amelot lui avait envoyé dans la journée, car Amelot, ministre de la maison du roi, et, à ce titre, ministre de la police, était son pourvoyeur en chef.

Il y avait, par exemple, une chanson assez drôle et assez longue sur quelques fêtes supprimées par l'archevêque de Paris. Les saints qui ne seront plus chômés se répandent en plaintes lamentables. Est-ce donc là ce qu'ils devaient attendre?

Laurent, sur son gril attaché,
Gémit d'un si triste salaire;
Barthélemi, tout écorché,
Voudrait que ce fût à refaire...

Et les voilà récriminant contre leurs confrères plus heureux, dont les fêtes sont maintenues.

Je crois en valoir bien un autre,
Dit saint Thomas, sans me vanter.
Monsieur saint Denis va rester,
Parce qu'il fait le bon apôtre.
Ce saint, quoique décapité,
Est le saint le plus entêté...
Etc., etc.

Et ce qu'il y avait eu de plus curieux que la

chanson, c'était la résistance que le parlement avait opposée à la décision de l'archevêque. Le nombre des jours fériés était tellement considérable, que l'archevêque avait rendu un véritable service à l'agriculture, au commerce, à la morale publique, en consentant à en supprimer une douzaine. Mais comme c'étaient aussi douze jours rendus aux travaux de la justice, messieurs du parlement n'avaient vu, comme à l'ordinaire, que leur intérêt à eux, et ils s'étaient faits à l'envi plus pieux que l'archevêque, plus catholiques que le pape.

Mais tandis que M. de Maurepas fredonne ces couplets, ou d'autres : — Qu'est-ce que ceci?... dit-il. Une feuille que je n'avais pas encore vue!... Voyons... Des épitaphes!... Une, deux, trois, quatre... Et il n'est mort que d'hier... Cela promet!...

« O Parnasse, frémis de douleur et d'effroi!
Muses, abandonnez vos lyres immortelles!
Toi, dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure, et repose-toi... »

Pas mal... pas mal... poursuivit M. de Maurepas. *Pleure, et repose-toi*... Quand le nom ne serait pas à côté, j'aurais reconnu Lebrun, Lebrun-Pindare, comme ils disent... Je doute seulement beaucoup qu'il ait fait cela en vingt-quatre heures, car il ne va pas vite, le cher homme... L'épitaphe était faite avant la mort, je parie... Comme celle-ci, du reste, qui a déjà couru... On dit que c'est Rousseau qui l'a rimée...

« Plus bel esprit que grand génie,
Sans loi, sans mœurs et sans vertu,
Il est mort comme il a vécu,
Couvert de gloire et d'infamie... »

Faites de la prose, Jean-Jacques; les rimes ne sont pas riches... Et puis, prenez garde, mon cher! Le dernier vers ne vous irait pas tant mal, surtout quand on aura publié vos *Confessions*... Eh! eh!... Les dames s'en mêlent?... Voyons, madame de Boufflers...

« Oui, vous avez raison, monsieur de Saint-Sulpice.
Eh ! pourquoi l'enterrer ? N'est-il pas immortel?
A ce divin génie on peut sans injustice
Refuser un tombeau, mais non pas un autel... »

Médiocre, la pointe... Médiocre... C'est un coup d'épingle, madame, ou d'aiguille... Retournez à votre broderie, ou faites-vous aider par votre fils, le chevalier... Oh! du latin... Voyons... Mais je la connais aussi déjà, celle-là... Il y a dix ans qu'elle a couru... Amelot ne sait trouver que du vieux...

*En tibi dignum lapide Voltarium...*

En voilà une de pointe!...

*Qui*
*In poesi magnus...*

Pas toujours...

*In historiâ parvus...*

Oui...

*In philosophiâ minimus,*
*In religione nullus...*

Amen!...

*Cujus*
*Ingenium acre...*

En diable...

*Judicium præceps,*
*Improbitas summa...*

Comme un arracheur de dents...

*Cui*
*Arrisêre mulierculæ...*

Eh! eh!...

*Plausêre scioli,*
*Favêre profani...*

Pas bien clair...

*Quem*
*Irrisorem hominum...*

Pas de moi, toujours!...

*Deûmque,*
*Senatus populusque atheo-physicus*
*Ære collecto*
*Statuâ donavit...* [1]

Oui... Et celui qui a ouvert la souscription, c'est celui qui me débite maintenant, à propos de finan-

[1] Ci-gît un homme digne d'un monument
(*ou digne d'être lapidé*)
Voltaire,
Qui
Fut grand dans la poésie,

ces, de si belles moralités... Mais il doit venir, si je ne me trompe... Il sera bien fin s'il me force à l'écouter aujourd'hui!... Ah! voici qui vaut mieux...

— Je l'ai, monseigneur, je l'ai!... dit Amelot, car c'était lui. La voici...

— Toute?...

— Monseigneur...

— Amelot, vous me servez mal. La chanson a neuf couplets, m'a-t-on dit, et en voilà quatre.

— Ce sont les bons, et j'aurai demain le reste.

— Il fallait l'avoir aujourd'hui.

Et il se mit à fredonner, tout grondant, cette curieuse chanson, plus tard fameuse, dont l'auteur était sûrement bien loin de se croire aussi bon prophète.

Petit dans l'histoire,
Très-petit dans la philosophie,
Nul en religion;
De qui
L'esprit fut mordant,
Le jugement téméraire,
La mauvaise foi prodigieuse;
A qui
Les femmelettes ont souri,
Les petits savants ont applaudi,
Les profanes ont accordé leur faveur;
Que,
Moqueur des hommes et des dieux,
Le sénat et le peuple athéo-naturaliste
Par souscription
A gratifié d'une statue.

Vivent tous nos beaux esprits
Encyclopédistes,
Du bonheur français épris,
Grands économistes.
Par leurs soins, au temps d'Adam
Nous reviendrons ; c'est leur plan.
Momus les assiste
O gué,
Momus les assiste !

On verra tous les états
Entre eux se confondre,
Les pauvres sur leurs grabats
Ne plus se morfondre.
Des biens on fera des lots,
Qui nous rendront tous égaux.
La bonne aventure
O gué,
La bonne aventure !

Pour devenir vertueux
Par philosophie,
Les Français auront des dieux
A leur fantaisie.
Nous reverrons un oignon
Au vrai Dieu damer le pion.
Ah ! quelle harmonie
O gué,
Ah ! quelle harmonie !

A qui devrons-nous le plus?
C'est à notre maître,
Qui, se croyant un abus,
Ne voudra plus l'être.
Ah ! qu'il faut aimer le bien

Pour de roi n'être plus rien !
J'enverrais tout paître
O gué,
J'enverrais tout paître !

— Et que dit-on de cela par la ville?... demanda M. de Maurepas.

— On rit.

— C'est tout?

— Je ne dois pas cacher à monseigneur qu'il y a aussi des gens...

— Eh bien?

— Qui ne rient pas.

— Les encyclopédistes, parbleu ! je le crois bien.

— Les encyclopédistes, oui... et d'autres...

— D'autres?

— Oui... ceux qui disent que si tout cela doit arriver, ce sera la faute...

— Du gouvernement.

— Monseigneur est bien bon d'achever la phrase.

— Pourquoi pas? Est-ce que cela me regarde? Je ne gouverne pas, moi; je laisse faire. On veut de ceci? Essayez-en. On veut de cela? Essayez-en. C'est mon mot dans le conseil; c'est ma devise en toute chose. Après cela, s'il se fait des sottises, que les Français ne s'en prennent qu'à eux-mêmes. Ils ont voulu du Turgot; ils en ont eu. Ils ont voulu du Necker...

— Plus bas, monseigneur. Il est là...

— Ils ont voulu les vieux parlements; on les leur a rendus. Ils ont voulu que nous fissions les républi-

cains en Amérique; nous avons fait les républicains en Amérique. Ils ont voulu... Vous disiez donc que le public a l'air de les prendre au sérieux, ces vers?

— Mais oui... surtout le troisième couplet... C'est un peu le fameux morceau de l'abbé de Beauregard, dans son sermon à Notre-Dame, et la chanson fait reparler du sermon.

— Je l'ai là, je crois, ce morceau.

— Monseigneur doit l'avoir. Je le lui avais donné.

— Le voici... et accompagné des vers sur Sainte-Geneviève...

*Antè Deo summâ quam templum exstruxeris urbe,*
*Impietas templis tollet et urbe Deum...*

— N'y a-t-il pas aussi la traduction?

— Vous craignez que je ne comprenne pas?

— Oh! monseigneur...

— Oui... elle y est...

Avant qu'il soit fini, ce temple magnifique,
Les saints et Dieu seront proscrits
Par la secte philosophique
Et des temples et de Paris...

Hum! le français ne vaut pas le latin.

— Et le latin?

— Ne vaut pas le diable. On finira Sainte-Geneviève, Amelot; on y dira la messe... et les philosophes iront. Voyons un peu la prose de l'abbé :

« Oui, vos temples, Seigneur, seront dépouillés et détruits, vos fêtes abolies, votre nom blasphémé,

votre culte proscrit. Mais qu'entends-je? Grand Dieu! que vois-je?... Aux saints cantiques qui faisaient retentir les voûtes sacrées en votre honneur succèdent des chants lubriques et profanes. Et toi, divinité infâme du paganisme, impudique Vénus, tu viens ici même prendre audacieusement la place du Dieu vivant, t'asseoir sur le trône du Saint des Saints, et recevoir l'encens coupable de tes nouveaux adorateurs. »

M. de Maurepas levait les épaules.

— L'imbécile!... Une déesse à Notre-Dame!... Mais il est là, dites-vous, M. Necker?... Allez-vous-en, et dites-lui d'entrer. Il faut que je l'expédie avant le spectacle. Y serez-vous?

— Je vais à Paris.

— Bien.

Nous avons déjà raconté ce que M. Amelot eut à faire, le même soir, à l'Opéra.

# XX

« Je me rappelle encore, a dit quelque part M. Necker, cet obscur et long escalier de M. de Maurepas, que je montais avec crainte et mélancolie, incertain du succès, auprès de lui, d'une idée nouvelle dont j'étais occupé, et qui tendait le plus souvent à obtenir un accroissement de revenu par quelque opération juste, mais sévère. Je me rappelle encore ce cabinet en entresol, placé sous les toits de Versailles, mais au-dessus des appartements du roi, et qui, par sa petitesse et sa situation, semblait véritablement un extrait, mais un extrait superfin, de toutes les vanités et de toutes les ambitions. C'est là qu'il fallait entretenir de réformes et d'économies un ministre vieilli dans le faste et les usages de la cour. Je me souviens de tous les ménagements dont j'avais besoin pour réussir, et comment, plusieurs fois repoussé, j'obtenais enfin quelques complaisances pour la chose publique; et je ne les obtenais, je le

voyais bien, qu'à titre de récompense des ressources que je trouvais au milieu de la guerre. Je me souviens encore de l'espèce de pudeur dont je me sentais embarrassé lorsque je mêlais à mes discours et me hasardais à lui présenter quelques-unes des grandes idées morales dont mon cœur était animé. »

Son cœur, en effet, en était plein, de ces grandes idées, mais sa bouche en était peut-être un peu trop pleine; il y aurait eu un milieu entre l'étourderie de M. de Maurepas et la pesanteur de M. Necker. Ce siècle ne savait parler vertu, même par des bouches honorables, qu'en tombant dans la phrase et les longs mots.

Mais c'était vertu tout de bon, surtout de la part d'un homme aussi orgueilleux que M. Necker, que de se soumettre à plaider devant un pareil juge. Le titre de *directeur général*, sous lequel il administrait les finances, ne donnait pas, comme celui de *contrôleur général*, l'entrée au conseil; on n'avait pas voulu qu'un étranger, qu'un protestant, fût tout à fait ministre. De là l'obligation de convertir M. de Maurepas à toutes les idées qu'il voulait faire arriver au conseil; et M. de Maurepas était homme à résister, pour s'amuser, à celles même qui lui paraissaient les meilleures. Ajoutez qu'il avait un grand dédain pour la roture, et que ce nom bourgeois de *monsieur Necker* était invariablement cousu à tous ses bouts de phrase.

Le directeur général arriva donc, son portefeuille sous le bras.

— Monsieur Necker, bonjour.

— Monseigneur...

— Asseyez-vous, monsieur Necker.

— Monseigneur...

— Eh bien, monsieur Necker, qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

— J'apportais...

— *Les inconvénients de la vie de Paris?*

— Monseigneur saurait?....

— Est-ce qu'on ne sait pas tout ce qui se fait chez vous, monsieur Necker? Vous n'en êtes même pas fâché, à ce qu'on assure...

— Un Romain disait qu'il voudrait que sa maison fût de verre, afin que...

— Oh! soyons Français, monsieur Necker... Mais j'oubliais que vous ne l'êtes pas... Enfin, on dit que cette petite pièce de mademoiselle Necker n'est point mal, et que M. Marmontel, devant qui vous l'avez jouée... Où donc?

— A ma campagne de Saint-Ouen.

— Ah! oui, à votre château de Saint-Ouen... Que M. Marmontel, dis-je, a été content... L'auteur... Elle n'a pas quinze ans, votre fille, monsieur Necker?

— Douze, monseigneur.

— Ah! douze... Est-il vrai qu'elle a fait des extraits de l'*Esprit des Lois?*

— Monseigneur...

— Avec notes et commentaires?

— Quelques essais...

— Cela promet.

— Monseigneur est bien bon. J'apportais donc...

— Et madame Necker ?... a-t-elle toujours bien de l'esprit?

— M. Marmontel et M. de Buffon le disent. M. de Voltaire le disait...

— Et vous, est-ce que vous le dites?

— J'ai à louer en elle des qualités qui valent mieux que l'esprit.

— Elle vous aide, dit-on.

— Je ne l'ai jamais caché. Je venais...

— Est-il vrai qu'elle veut nous en remontrer, à nous, Français, sur les délicatesses du langage? Je me suis laissé dire qu'elle ne voulait pas qu'on dît *enterrement*, mais *ensevelissement*, l'autre mot n'étant bon, selon elle, que pour les bêtes. Puis, une *iambe* de poulet, et non pas une *cuisse*, une *mitre*, et non un *croupion*; puis...

— Monseigneur...

— ... les *humains* pour les *hommes*, comme si ce mot *homme* l'effrayait...

— Vos grandes dames n'ont pas cette faiblesse.

— Pas mal trouvé... Mais cette statue à l'auteur de la *Pucelle?*...

— De la *Henriade*, monseigneur.

— De *Candide*...

— De *Zaïre*.

— Si cela est, pourquoi une statue entière? C'était assez de la moitié.

— Ce qui est fait est fait. Je désirais donc...

— On dit aussi...

Mais le financier perdit patience.

— Je ne sais pas ce qu'on dit, monseigneur; mais je sais bien ce qu'on dirait si on venait, par hasard, à nous entendre en ce moment.

— On dirait?...

— Que votre temps et le mien pourraient être mieux employés qu'à rejouer dans votre cabinet la scène de M. Dimanche. Monseigneur a-t-il, oui ou non, le loisir de m'écouter?...

— Monsieur le prend bien haut.

— Si je disais : « Je le prends comme il faut... » ce serait encore du Molière, et j'avoue que j'en ai assez. Je m'en tiens donc à ma question, que je refais avec tout le respect possible : Monseigneur a-t-il le loisir de m'écouter?...

— Non.

Mais ce *non* était à peine prononcé, qu'on entendit des pas dans le petit escalier.

— Au fait, reprit le vieux courtisan, une demi-heure, si vous voulez... Oui... une demi-heure...

Et il avait tiré si naturellement sa montre, que le roi — car c'était le roi — eût été bien habile de soupçonner ce qui s'était passé.

— Eh!... dit-il; en affaires?...

— Sire, nous préparions...

Et il montrait de la main le portefeuille que Necker s'était hâté d'ouvrir, plus désireux d'être enfin écouté que de se venger du premier ministre.

— Bien... bien... interrompit Louis XVI. Descendez chez moi, monsieur Necker; vous me montrerez

cela. J'ai à parler à M. de Maurepas. Je vous rejoins dans un moment...

Et Necker, non sans une vive émotion, mais tout autre que celle qu'il éprouvait ordinairement dans l'escalier extérieur, s'enfonça dans ce petit escalier dont on parlait tant en France et que si peu de personnes avaient vu.

Le roi ferma lui-même la porte, et revint auprès de Maurepas. Il avait l'air fort agité.

— Je vous l'avais bien dit, s'écria-t-il, que cela finirait par passer toutes les bornes!.... Tenez.... voyez... Manuscrites... Imprimées...

C'étaient des chansons contre la reine. Il y en avait d'infâmes.

M. de Maurepas les connaissait. Il se donna l'air étonné, mais juste assez pour n'être pas soupçonné de les connaître; un léger haussement d'épaules semblait dire déjà : « Qu'est-ce que cela? » Nous avons vu que c'était sa politique. Le roi lui avait souvent parlé des inconséquences de la reine, et toujours il disait qu'elles n'avaient rien de dangereux.

— Eh bien, reprit Louis XVI, qu'en dites-vous?

— Sire, c'est bien mauvais...

— Abominable.

— Oui... et heureusement assez pour que le remède se trouve, par là même, à côté du mal. Qui est-ce qui croira à de pareilles infamies?

— N'importe!... Je veux que la reine voie cela.

— Vous la tueriez, sire... Oubliez-vous son état?

— Son état ne rend que plus extraordinaires les légèretés qu'on lui reproche.

— Dans peu de mois, elle est mère. Elle reviendra d'elle-même, sous l'influence de ses nouveaux devoirs, à une conduite plus prudente.

Le roi branlait la tête. — Le mal sera fait, dit-il.

— Quel mal? Les chansons seront oubliées. Il ferait beau voir que la reine eût l'air de se réformer parce qu'il a plu à tel ou tel de rimer ceci ou cela! Ce serait avouer qu'elle les a lues, ces saletés, qu'elle en a peur...

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— On me disait cependant tout le contraire.

— Oserai-je demander qui?

— Je n'en sais rien. J'ai trouvé tout cela, en un paquet, dans ma chambre à coucher. Il y avait une lettre anonyme...

— Votre Majesté s'arrête aux lettres anonymes?

— Elle m'a paru assez sage.

— C'est quelqu'un qui a voulu s'amuser à alarmer votre honneur de mari. Et pour peu que vous eussiez l'air inquiet...

— En ai-je l'air?...

— Je n'ai pas dit cela... Mais on le dirait bien vite.

— N'en parlons plus.

— La police, du reste, fera son devoir.

— Bien.

Et il s'en alla aussi calme qu'il était arrivé bouleversé.

Le lendemain, M. de Maurepas eut le plaisir de lui apprendre qu'un homme était à la Bastille, convaincu d'avoir fait une desdites chansons.

Nous aurons à voir qui était cet homme.

## XXI

Ce n'était pas peu de chose, en l'an de grâce 1778, malgré l'affaiblissement des idées monarchiques, que de pénétrer dans le cabinet de Sa Majesté le roi de France, et de s'y voir en tête à tête avec lui.

Il est vrai que ce roi n'était pas un Louis XIV, pas plus par les manières que par les idées et l'esprit, de sorte qu'on pouvait bien dire, comme de nous ne savons quel autre prince : « J'ai vu le roi, mais je n'ai pas vu *Sa Majesté.* » Un embonpoint extrême, chez un homme encore jeune, est nécessairement disgracieux. Louis XVI avait vingt-quatre ans, et, de loin, on lui en eût aisément donné soixante. Son teint vermeil annonçait seul la jeunesse. Sa figure gardait les beaux traits de la famille, mais empâtés, disait Chamfort, dans la graisse; son large et pesant menton annonçait la puissance des éléments physiques de la vie; son front fuyant calomniait déplorablement son intelligence, fort supérieure, à

beaucoup d'égards, à ce qu'annonce d'ordinaire une physionomie de ce genre. Sa démarche était lourde; son corps semblait mal posé sur ses jambes, et les menteurs avaient beau jeu pour dire qu'on l'avait quelquefois vu ivre. En voiture, pour peu qu'il fût fatigué, il dormait, et, comme le disait la fausse poissarde à la reine, il ronflait. Son regard aurait pu être assez noble si sa vue, très-basse, ne lui eût fait souvent cligner les yeux et avancer ou reculer disgracieusement la tête. Sa voix était dure, désagréable. Ou il grondait en bourru, ou il était d'une bonhomie flasque et pâle; sa gravité n'était souvent que de la mauvaise humeur, sa gaieté qu'un débordement de gros rires. Bref, c'était un de ces hommes qu'on peut aimer et même respecter aussi longtemps qu'on ne croit avoir contre eux aucun sujet de plainte, mais qui deviennent facilement ridicules, odieux, dès qu'on ne les aime plus.

Lui, il n'aimait pas M. Necker. Il souffrait, comme Français, d'avoir à recourir, pour sauver la France, à un Génevois; il souffrait, comme roi, de subir un homme imposé par l'opinion publique; il souffrait, comme catholique, sinon dans sa conscience, du moins par la pensée de ce que la chose avait d'étrange, d'accorder une position si haute à un de ces protestants auxquels les lois reconnaissaient à peine le droit de vivre. Mais il était trop bon pour lui en laisser rien voir, et il écoutait patiemment les détails généralement peu gais que l'austère ministre ne lui épargnait pas.

Mais M. Necker, cette fois, avait de quoi commencer par quelque chose de moins triste.

Il avait fait décider, non sans peine, la création d'*assemblées provinciales*. Ces assemblées devaient avoir pour résultat, selon lui, de satisfaire la nation en lui donnant une part dans le gouvernement, et de la satisfaire sans danger, aucune de ces assemblées ne pouvant se croire autre chose que l'organe d'une province, et n'existant, d'ailleurs, que par la volonté du roi.

Ne se faisait-il aucune illusion? Ces assemblées, une fois établies dans toutes les provinces, auraient-elles continué à fonctionner isolées, sans s'apercevoir de leur force, sans devenir, par le fait, les états généraux? Même avant d'en arriver là, les provinces auraient-elles été longtemps reconnaissantes et contentes? On ne s'était déjà pas fait faute de remarquer qu'elles n'avaient presque aucune part dans la nomination des membres de leurs assemblées, car le ministre avait été obligé, pour faire adopter son idée, de laisser presque tout à la couronne. Nous renvoyons, pour plus de détails, à son mémoire sur ce sujet, et au chapitre que madame de Staël y a consacré dans ses *Considérations sur la révolution française.*

Mais une première assemblée, ordonnée, comme essai, dans le Berry, avait pleinement répondu aux espérances du ministre.

Il eut donc la satisfaction de dire au roi que tout s'y était passé à merveille, qu'on avait recueilli,

pour des objets d'utilité publique, près de deux cent mille livres de contributions volontaires, qu'on avait travaillé à une meilleure répartition des impôts et des charges, qu'enfin, conformément à ce que la France savait des intentions de Sa Majesté, on abolissait la corvée.

— Et à côté de cela, demanda le roi, point de plaintes?

— Ah! sire, une assemblée qui ne se plaindrait pas un peu ne serait pas une assemblée française.

— Voyons. De quoi s'est-on plaint?

— Je suis sûr que Votre Majesté, en interrogeant son cœur, le devinerait.

— Alors, c'est de la gabelle.

— Justement, sire. On sait ce que Votre Majesté pense de ce tissu de lois vexatoires et cruelles qui régissent l'impôt du sel.

— Je les connais à peine, tant elles m'inspirent de dégoût. Je n'ai jamais pu prendre sur moi de les étudier à fond.

— Je l'ai pu, moi, sire, quoique avec non moins de dégoût que Votre Majesté. Quand un Machiavel aurait épuisé son génie à rendre odieuse en France l'autorité du souverain, il n'aurait pu, je crois, inventer mieux. L'ordonnance de 1680 fixe à sept livres par an la quantité de sel que tout Français est tenu de consommer, et cela seul, dans quelques provinces, est un pesant impôt : il n'est pas rare qu'un pauvre paysan voie vendre ses récoltes ou ses meubles en payement de ce sel qu'il ne demande

pas, ou dont il voudrait beaucoup moins, car il est obligé d'en acheter autant de fois sept livres qu'il a d'enfants au-dessus de sept ans. Ce sel, en outre, il lui est défendu de l'employer aux grosses salaisons : s'il lui en faut pour cet usage, il doit l'acheter en sus. Voilà pour les provinces où le sel est à un prix élevé. Les autres, la même tyrannie s'y retrouve en sens inverse : nul ne peut obtenir au delà de la quantité fixée. Le prix, d'ailleurs, varie dans des proportions énormes. Dans l'Artois, le sel vaut un sou la livre ; dans la Picardie, douze sous. Une même mesure, coûtant huit livres dans la basse Auvergne, en coûte trente-deux dans le reste de la province. De là d'énormes profits à faire en transportant du sel d'une province dans une autre ; de là, sur toute la surface du royaume, des populations de contrebandiers à faire surveiller par des milliers de gardes ; de là, chaque année, en moyenne, dix mille individus, hommes, femmes, enfants, entassés dans les prisons ; de là, chaque année, cinq cents envoyés aux galères et une centaine de pendus ; de là... Mais Votre Majesté aura la gloire de changer tout cela. On sait que personne, en France, n'en est plus peiné que vous, et l'assemblée du Berry s'en est remise avec confiance à la sagesse du roi.

Louis XVI avait le grand défaut de juger de tout sur les débuts. Heureux donc de ce qu'il venait d'apprendre sur ce premier essai d'assemblées provinciales, il alla au-devant de ce qu'il supposait avec raison pouvoir lui être moins agréable.

— Que montriez-vous à M. de Maurepas?... dit-il.

— Le plan définitif des suppressions à opérer dans la maison du roi.

Le roi avait trop compté sur son courage. Il fronça le sourcil, mais il n'osa reculer.

Ce n'était pas qu'il ne sentît très-bien, lui qui avait si peu de goût pour le faste, la ridicule inutilité des charges qu'il s'agissait de supprimer. Les titres mêmes de la plupart de ces charges semblaient une plaisanterie; et quand parut l'édit qui en supprimait *quatre cents*, les rieurs en eurent pour un mois à en commenter la nomenclature.

Mais bien des gens ne riaient pas, et tel aurait volontiers appuyé ou réclamé de grandes réformes dans l'État, qui trouvait monstrueux que le roi en fît dans sa cour. Ces charges subalternes appartenaient presque toutes aux titulaires des grandes; c'étaient eux qui les vendaient, et fort cher, les acquéreurs étant libres de se dédommager par des profits de toute nature, souvent aussi bizarres que les fonctions qui en étaient la source. « Quand le roi crée une charge, disait le chancelier de Pontchartrain, aussitôt Dieu crée un sot pour l'acheter. » Mais ces *sots* ne l'étaient pas tellement qu'ils n'y trouvassent leur compte. Des honoraires minimes et mal payés semblaient n'avoir d'autre but que d'autoriser le pillage.

Louis XVI se voyait donc amené, s'il adoptait les suppressions proposées, à créer autour de lui une large atmosphère de murmures. De la galerie aux

mille glaces jusqu'aux profondeurs des cuisines, on allait crier, gémir. Les petits diront qu'on leur enlève leur pain; les grands, qu'on leur retire ce qu'une longue possession les avait habitués à regarder comme leur propriété; tous, qu'on attente à la dignité de la couronne, et Louis XVI, sur ce point, n'était pas bien sûr qu'on eût tort. Sur les autres points, il répondait que tout le monde serait indemnisé, et c'était en effet sur cette base qu'il avait dit à M. Necker de préparer l'édit.

Mais il fut effrayé quand il vit que les suppressions s'élevaient, comme nous l'avons dit, à quatre cents. Il répétait ce chiffre avec une espèce de terreur. Quatre cents! C'était, dit-il au ministre, le double au moins de ce qu'il avait pensé. Qu'avait dit M. de Maurepas?

Le ministre n'eut garde de répondre que M. de Maurepas n'avait pas vu le projet. — Sire, dit-il, je ne crois pas que M. de Maurepas soit un bon juge dans ces matières. Il avait, pendant son exil, cent treize domestiques, et il en a bien davantage aujourd'hui. S'il veut que le roi de France en ait proportionnellement autant, il faudrait ajouter, alors, plutôt que de retrancher. Mais il est clair que ce n'est pas là-dessus que Votre Majesté veut se régler.

— Non, certes, dit le roi; mais je ne veux retrancher que l'inutile.

— L'inutile! Ce mot nous conduirait loin, sire. Nous arriverions à six cents...

— Eh bien, voyons.

Il prit le papier. Épouvanté en gros, il était obligé de reconnaître, à chaque article, que Necker avait raison. Que faire de trente-six *gentilshommes servants?* Le projet en supprimait dix-huit. Que faire de trente-deux *contrôleurs-clercs d'office?* Le projet en supprimait seize. Ainsi étaient également supprimés, rien que dans le service *de la bouche,* réputé personnel au roi, vingt-six *chefs* et dix *aides* de panneterie et d'échansonnerie, dix *écuyers* et quatre *maîtres-queux* de cuisine, six *chefs* et six *aides* pour le service des fruits, plus deux *aides* spéciaux pour les fruits de Provence. Dans le service dit *du grand commun*, c'est-à-dire destiné à toutes les personnes nourries sous le toit royal, le projet supprimait trente-trois *chefs* et dix-sept *aides*, douze *écuyers* et huit *maîtres-queux*, six *chefs* et six *aides* pour les fruits, etc., etc. Étaient aussi supprimés, dans l'un ou l'autre service, quatre *coureurs de vin* et huit *sommiers de bouteilles*, seize *porteurs de plats*, quinze *galopins*, six *porte-tables*, six *sommiers de broches,* seize *hâteurs de rôts*, etc., etc. La cuisine de Gargantua n'était rien auprès de celle du roi de France.

Le roi de France avait fini par se dérider à cette lecture; il riait même de tout son cœur, — nous avons dit que son rire n'était pas mince, — lorsque la reine entra, magnifiquement parée.

De vastes plumes se balançaient sur sa tête; et comme les yeux du roi, en quittant le papier, les avaient machinalement rencontrées, on aurait aisé-

ment pu supposer qu'elles étaient pour quelque chose dans son hilarité. La reine se l'imagina-t-elle? Nous l'ignorons; mais son royal époux l'avait déjà plus d'une fois chicanée sur ces plumes, dont la mode était arrivée, grâce à elle, à l'extravagance. Un jour qu'elle se plaignait d'avoir été accueillie froidement à l'Opéra : « Apparemment, lui dit-il, que vous n'aviez pas assez de plumes. » Il est vrai que c'était en 1776, et qu'elle lui riposta : « Je voudrais vous y voir, avec votre Saint-Germain[1] et votre Turgot! » Mais un autre jour, comme le fameux arlequin Carlin jouait devant Leurs Majestés, une longue plume de paon avait remplacé sur son bonnet la queue de lapin traditionnelle. Cette plume s'embarrassait aux décors, se brûlait aux bougies, et l'arlequin accompagnait de lazzis plus que transparents les évolutions de son panache. Quelques gens parlèrent de le punir; mais on eut la preuve, ou à peu près, que la plaisanterie était de l'invention du roi. Un jour, enfin, sans que le roi s'en mêlât, l'aventure s'était trouvée bien plus plaisante encore. La reine, parée pour un bal chez la duchesse de Chartres, n'avait pu entrer dans son carrosse; il avait fallu ôter les plumes, et ne les remettre qu'au Palais-Royal. Aussi les dames avaient-elles pris le parti d'avoir des carrosses sans banquettes, où elles s'asseyaient à la turque sur des coussins, et qui permettaient de ne mettre à peu près aucune borne

[1] Le ministre de la guerre.

à l'exhaussement des coiffures. Dans les théâtres, la police avait dû s'en mêler. Ces échafaudages barrant complétement la vue, on avait essayé d'en réglementer la hauteur, chose malaisée, on peut le croire, et source des plus bizarres débats.

En 1777, une déclaration du roi, enregistrée au parlement, avait adjoint six cents coiffeurs de femmes à la communauté des *maîtres-barbiers* de Paris, — car ce mot de *barbier* était encore le mot officiel. — Mais c'était peu que l'accroissement du nombre: le plus curieux était l'accroissement en importance, non des coiffeurs seulement, mais de tous les gens, hommes ou femmes, qui travaillaient dans le domaine des modes. Un arrêté de police, du 30 juin 1777, parlait des *dames* marchandes de modes, et ce mot, aujourd'hui tout simple, fut beaucoup remarqué, car c'était la première fois qu'une publication officielle donnait ce titre à des personnes de cette profession. Mais la police ne pouvait faire moins pour le corps auquel appartenait une des puissances du jour, mademoiselle Bertin, la marchande de modes de la reine. N'avait-on pas vu la reine elle-même, un jour de cérémonie, passant en cortége royal devant la boutique Bertin, — car *magasin* ne se disait pas encore d'établissements de ce genre, — saluer de la tête et de la main avec le plus affectueux sourire?

On allait donc en venir à se planter sur la tête jusqu'à un vaisseau à trois mâts, avec voiles et pavillons, gouvernail et canons, ce qui ne manquerait

pas de faire dire aux poëtes galants que l'amour s'armait de canons au lieu de flèches, et, aux plaisants, que la tête des femmes allait enfin cheminer droit, puisqu'elle s'armait d'un gouvernail. Le coiffeur de la reine, Léonard, s'était vanté qu'il logerait gracieusement une chemise dans la coiffure de la duchesse de Luynes, et ce, sans qu'elle s'en aperçût. On demanda l'autorisation à la reine, dont la duchesse était dame d'honneur. La reine permit, cela va sans dire, et madame de Luynes ne reçut que des compliments sur l'excellent goût de sa coiffure. Léonard en fut porté aux nues; toutes les dames de la cour demandaient la coiffure à la chemise, et, les plus modestes, à la serviette. Ne vous figurez même pas une fine serviette damassée. Non; il fallait que ce fût simple et rustique, une bonne grosse serviette demi-blanche, d'autant plus qu'une complète blancheur aurait nui à l'éclat du teint. On y joignit, pour plus de rusticité, quelques légumes, non pas en carton, s'il vous plaît, mais tels que les avait faits la nature. Madame de Matignon fut admirée avec une serviette à liteaux rouges, dans laquelle ce même Léonard avait tortillonné un artichaut, une feuille de chou, une carotte et quelques petites raves.

Mais la reine n'en était encore qu'aux plumes.

Le roi s'aperçut donc qu'elle allait se croire l'objet de son hilarité. Il se hâta de lui présenter la feuille.

— « Vous ne vous doutiez pas, je gage, que nous eussions tout cela dans nos cuisines... » lui dit-il.

Mais tout en dédaignant les raideurs de l'étiquette, elle dédaignait encore plus tout ce qui sentait l'économie; et la présence de Necker dans le cabinet du roi lui avait assez dit que c'était de cela qu'il s'agissait. Puis, sur cette feuille de papier, que venait-elle de voir? Elle avait vu ce qu'elle appelait quelquefois, avec honte et colère, la *signature du roi,* un gros nuage noirâtre, tel que le dessinerait le pouce non lavé d'un forgeron.

C'est que le roi, comme on ne l'ignore pas, avait la manie de forger. Par ce même escalier qui conduisait chez M. de Maurepas, il arrivait à une petite forge où il aimait à se réfugier, frappant, limant le fer, fabriquant ou perfectionnant des serrures. C'était mieux que de ne rien faire et mieux surtout que de faire des sottises; mais ses meilleurs amis ne pouvaient s'empêcher de dire que la lime et le sceptre étaient par trop hétérogènes. Une semblable occupation ne leur paraissait pas être de celles qui peuvent contraster heureusement avec un rang auguste, et, de fait, on ne peut douter que ce ne fût une des choses qui concouraient à abaisser le trône.

La reine, sans trop se préoccuper des conséquences, n'en était pas moins froissée dans ses instincts élégants par la vulgarité d'un tel travail. Un madrigal où elle s'était entendu comparer à Vénus, femme de Vulcain, ne la consolait pas d'avoir un Vulcain tout de bon dans son palais et dans sa couche.

C'était pourtant, cette fois, à cause d'elle, et dans l'indignation des chansons faites contre elle, qu'il

avait oublié de se laver. Mais elle ne pouvait le deviner.

— Je venais voir, dit-elle assez sèchement, si le roi était prêt, car l'heure approche... Mais il paraît, — ajouta-t-elle avec un regard sur les mains noires, — que le roi n'y a pas beaucoup songé...

Le roi se leva.

— En effet... je n'y songeais pas du tout... Laissez-moi cela, monsieur Necker... je relirai... je verrai... je vous ferai appeler un de ces jours...

Il tint parole; mais deux ans devaient s'écouler encore avant qu'il se décidât à publier l'édit.

Quand le ministre fut sorti : — Toujours lui!... dit la reine.

C'est que le roi avait fait du nom de Necker un perpétuel rabat-joie, le seul bouclier avec lequel il osât résister aux caprices dispendieux de sa femme. Et comme on entendait encore, dans l'antichambre, le bruit de ses pas, le roi se sentit courageux.

— Oui, dit-il. Toujours lui.

— Vous permet-il le spectacle ce soir?

— Je serais ravi, pour ma part, qu'il eût le droit de me le défendre.

— Parce que?...

— Parce que cela me dispenserait d'y aller.

Encore un des ennuis de la reine. Le roi n'avait aucun goût pour le théâtre, pas plus que pour le bal. Ses formidables bâillements avaient plus d'une fois décontenancé acteurs et spectateurs.

Elle parut sur le point de riposter. Mais elle sa-

vait, comme tout le monde, ce que valaient et ce que duraient ces velléités d'indépendance. Puis, on n'entendait plus les pas de Necker. Sûre de son empire, elle ne tenait pas à l'exercer avec aigreur.

— Vous y viendriez également, dit-elle.

— Vous croyez?...

— Oui... car vous savez que cela me fait plaisir...

Il sourit, et retroussa ses manchettes. C'était dire qu'il allait se laver les mains.

— D'ailleurs, reprit-elle, ce n'est pas aujourd'hui que vous pourriez refuser. Vous savez bien que nous avons *Don Japhet d'Arménie*...

— Je le sais... je le sais très-bien... dit-il. — Et il prit, à ces mots, un certain air... qu'elle ne comprit pas. Nous verrons plus loin ce que c'était.

Il lui promit, du reste, de ne pas perdre un moment, et qu'il irait la prendre aussitôt qu'il serait prêt.

# XXII

*Don Japhet d'Arménie*, que la cour allait voir représenter, est de Scarron. C'est une farce plutôt qu'une comédie; une farce, même, très-grossière.

Pourquoi cette farce à la cour, en 1778, après un siècle au moins d'oubli profond?

C'était encore une conséquence, indirecte, il est vrai, mais trop réelle, du peu de goût de Louis XVI pour les jouissances de l'art, et du peu d'efforts qu'il savait faire pour se donner au moins l'air de les goûter. Il n'aurait pas eu de lui-même l'idée de faire jouer des pièces de bas étage ; mais, lasse de le voir bâiller aux meilleures comédies comme aux meilleurs opéras, la reine avait essayé les farces, et les farces avaient admirablement réussi. Nous avons dit que Louis XVI ne connaissait guère de milieu entre l'ennui et les gros rires.

On l'avait donc déjà amusé plus d'une fois par des pièces qui ne valaient même pas les turlupinades de

Scarron. Un nouveau genre avait été inventé, et des poissardes, de véritables poissardes de la halle, avaient dû être expédiées au château de Choisy pour styler les acteurs. Ces acteurs, c'étaient les grands seigneurs et les grandes dames de la société intime de la reine, y compris le comte d'Artois, toujours ardent à toutes les folies. Là avait été jouée, entre autres, une sale parade qui s'appelait *La princesse A. E. I. O. U*; et les poissardes avaient été si fières, à ce qu'il paraît, des progrès de leurs élèves, qu'elles avaient sollicité un titre qui les attachât désormais à la maison de la reine.

Mais il y avait là plus que le besoin d'amuser, à tout prix, un roi peu amusable. Ni madame de Maintenon, ni madame de Pompadour, ni même madame Du Barry, n'auraient eu une pareille idée; Louis XV aurait repoussé, comme Louis XIV, un amusement de cette espèce. Pourquoi ces goûts chez Louis XVI, moralement si supérieur à ces deux princes? Pourquoi ces jeux ignobles au sein d'une cour polie, spirituelle, raffinée? C'est que les raffinements, à certaines époques, sont nécessairement la décadence, et, les extrêmes se touchant, un retour aux grossièretés d'un autre âge. Dès qu'une génération est à côté des grands principes, les goûts n'ont plus de régulateur, les instincts se dépravent, et il se fait comme une mauvaise atmosphère que tout le monde respirera. Las des vieilles routes, incapable de s'en ouvrir de nouvelles, l'art ramasse où il peut, fût-ce dans la boue, les éléments de quelques succès

d'un jour, les seuls qu'il ose se promettre. On demande à l'ignoble les émotions que le beau ne produit plus, et, pour se rapprocher de la nature, on se défait du plus beau de ses dons, la faculté de discerner ce qui est vraiment digne de nous.

Moins mauvais donc que les comédies poissardes, *Don Japhet d'Arménie* avait cependant en sus un inconvénient qui eût suffi, en des temps plus scrupuleux, pour le faire bannir du théâtre de la cour. Scarron avait été le mari de madame de Maintenon; madame de Maintenon avait été la femme de Louis XIV. Le souvenir d'un grotesque farceur pouvait-il décemment être évoqué devant un roi dont ce même farceur se trouvait être presque un des ancêtres? — Mais nul, que nous sachions, n'en avait fait la remarque, et nul, que nous sachions, ne la fit.

Déjà la cour, excepté les personnes qui ne devaient arriver qu'avec le roi ou la reine, était dans la salle de spectacle. On n'attendait plus que Leurs Majestés.

Mais on ne s'impatientait pas, tant était grande et piquante la nouvelle qui circulait depuis quelques moments. Le vieux roué de la régence, le favori de Louis XV, le duc de Richelieu, enfin, avec ses quatre-vingt-trois ans, allait se remarier! On assurait l'avoir vu, dans la journée, arrêter le duc de Fronsac, son fils, qu'il ne pouvait souffrir, et lui dire avec une gravité comique : « Monsieur, puisque j'ai l'honneur de vous rencontrer, j'aurai celui de vous pré-

venir que je vais me marier. Vous voyez que mes procédés valent mieux que les vôtres, car vous ne m'aviez fait parler de votre projet de mariage que par un intermédiaire. Malgré mes quatre-vingt-trois ans, je compte bien avoir un fils[1], et j'espère qu'il sera plus honnête que vous. J'ai l'honneur de vous saluer. »

Le duc de Richelieu avait eu grandement à faire pour se remettre à flot sous Louis XVI. Confident et ministre de tous les désordres du feu roi, courtisan dévoué de sa dernière maîtresse, il avait subi avec elle la disgrâce du nouveau prince, et longtemps on avait cru impossible qu'il rentrât jamais en faveur. Mais le vainqueur de Mahon ne croyait pas à l'impossible, pas plus en amour et à la cour que dans les hasards de la guerre. Il lui fallut trois ans pour obtenir, et ce ne fut que sur les instances de la reine, d'être d'un voyage à Marly ; mais là, dans l'espèce d'intimité que permettait une cour moins nombreuse, il eut assez de trois jours pour conquérir le roi. Et ces trois jours, assurait-on, n'étaient pas même finis, que Louis XVI avait déjà subi l'influence de Richelieu. On disait l'avoir vu, dès la seconde soirée, plus à son aise avec les dames ; et ce qui, en tout cas, était certain, c'est qu'il avait mis, le même soir, jusqu'à un louis au jeu, lui qui n'avait, de sa vie, dépassé un petit écu.

Mais à cela s'était bornée, il est vrai, l'éducation du roi par le vieux duc ; il était trop habile pour

[1] Il en eut un, mais qui mourut en bas âge.

essayer de refaire un Louis XV avec un prince qui n'en avait ni les qualités ni les défauts. Heureux de l'approcher, il s'en tenait à le dérider par ses saillies, par ses historiettes de jadis, prudemment expurgées de tout ce qui eût risqué de sonner mal à ses oreilles; tout au plus se permettait-il de lâcher quelques mots contre les idées nouvelles et la passion des réformes, sûr qu'il était que le roi avait trop peu de confiance en lui-même pour exiger qu'on approuvât tout ce que ses conseillers lui faisaient faire. Il regrettait, et il ne s'en cachait pas, le mal au moins autant que le bien; il regrettait les vieux abus et le vieux despotisme, le temps où il n'y avait liberté que pour la galanterie et les fredaines. Les améliorations matérielles dans le sort du bas peuple, il s'en souciait fort peu; les progrès politiques, il s'en défiait grandement. — Vous avez vu trois règnes, lui disait un jour Louis XVI. — Oui, Sire. — Et quelle différence y remarquez-vous surtout? — Sous Louis XIV, on ne disait rien; sous Louis XV, on parlait bas; sous Votre Majesté, tout haut.

Mais ces gens qui parlaient tout haut, le maréchal de Richelieu était trop peu homme de principes pour ne pas varier beaucoup dans l'appréciation de leurs idées, comme dans ses sentiments à leur égard. On l'avait assez vu dans sa conduite avec Voltaire, avec l'encyclopédie en général. Il les aimait et les haïssait tour à tour, les encourageait, les retenait, les louait comme des grands hommes ou les raillait impitoyablement dans leur hardiesse roturière.

Ainsi s'acheminait vers la tombe, tantôt déraisonnant à force de raisonner juste, tantôt raisonnant juste à force de déraisonner, cet éternel jeune homme qui ne devait mourir qu'en 1788, la veille de la révolution.

C'était donc de lui qu'on parlait en attendant le spectacle, et, à propos de lui, de quoi ne parlait-on pas ! Depuis ses premières amours avec la duchesse de Bourgogne, la mère de Louis XV, jusqu'à ce troisième mariage qui allait se conclure, n'avait-il pas rempli le siècle entier de ses prouesses? N'avait-on pas dit depuis longtemps que ce siècle s'était incarné en deux hommes, Voltaire et lui? Voltaire venait de mourir. Encore une raison pour qu'on s'occupât de Richelieu.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

— Vieux fou!... disait le duc de Brissac.

— Et pourquoi?... demandait la duchesse de Charost.

— Mille pardons, madame... je croyais n'être entendu que de monsieur le comte de Rieux.

— Vous soufflez le chaud et le froid, à ce qu'il paraît, monsieur le duc.

— Je suis poli avec les dames.

— Donc, à une dame, vous diriez?...

— Que le vieux maréchal fait sagement, noblement, exemplairement.

— Étonnez-vous, après cela, messieurs, que nous vous mentions aussi quelquefois!

— Mais nous ne nous en étonnons pas, mesdames. *Omnis homo mendax*...

— Plait-il ?

— C'est une vieille maxime impertinente, qui dit que toute femme est menteuse.

— Les hommes l'ont faite, la maxime...

— Et les femmes la justifient, dirais-je, si...

— S'il ne fallait pas être poli. Je comprends.

— Mais il y a des exceptions, madame.

— Oh! monsieur, assez de politesse. Vous en avez assez besoin ailleurs...

— Où donc ?

— Dans un endroit où il ne ferait pas bon appeler les choses par leur nom...

M. de Brissac se mordit les lèvres. Il était, depuis quelques mois, amoureux fou de madame Du Barry, et il passait sa vie au château de Lucienne, chez elle.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Cette pauvre dame de Gaya !... disait la duchesse d'Ayen.

— Voilà qui est mourir à propos, répondait le duc de Lorges. C'est l'an passé, je crois, qu'elle a institué le maréchal son légataire universel, et l'héritage arrive juste à point pour payer les frais de la noce.

— Il ne le tient pas, l'héritage.

— Il l'aura.

— Les parents veulent plaider.

— Ils perdront. Le testament est en règle.

— Un mémoire a déjà paru.

— Oui; mais par l'avocat Boucher, le traducteur de Tacite.

— Un savant.

— Un sot. Tout est dans Tacite, pour lui, comme pour les Turcs dans l'Alcoran. Son mémoire en est tout farci, et les rieurs sont pour le maréchal.

— L'honneur lui défend d'accepter. Dans une affaire aussi extraordinaire...

— Extraordinaire? Il la trouve, lui, toute simple. C'est votre faute, après tout...

— Ma faute?...

— Je ne dis pas. Mais

Si ce n'est toi, c'est donc... *ta sœur*...

ou ta belle-sœur, ou ta tante, ou... enfin, je ne nomme personne; je dis: «C'est votre faute, mesdames; vous l'avez gâté.» Savez-vous ce qu'il a dit lorsqu'on lui a annoncé cet héritage, et qu'on le félicitait, et qu'on trouvait la chose étourdissante? « Voilà, parbleu, bien de quoi! Si toutes les femmes qui m'aiment, ou m'ont aimé, se mettaient à me laisser leur bien, je serais plus riche que le roi.»

— L'insolent!

— Dit-il trop, madame?

Mais non; Richelieu ne disait pas trop. Le meilleur moyen d'être aimé des femmes, en ce temps-là, c'était de les mépriser, et de le dire.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

— Et l'autre affaire?

— Laquelle?... Il en a tant!

— Celle avec madame de Saint-Vincent.

— Le parlement s'y perd. Il est souverainement invraisemblable, d'un côté, qu'un homme si habitué aux conquêtes faciles ait été faire à cette femme pour trois cent mille livres de billets; et les billets, d'autre part, ne présentent aucune trace de faux. En attendant, les mémoires pleuvent, et le maréchal n'a pas beau jeu. Ses avocats ne peuvent que répéter sur tous les tons que la dame est une intrigante; ceux de la dame, outre qu'ils le défient de prouver que les billets soient faux, ont de quoi ne pas tarir sur ses intrigues à lui, sur ses vieux péchés de tout genre, sur...

— Bah! il est ravi qu'on en parle.

— Au fond, cela pourrait bien être.

— Et pourquoi n'en serait-il pas ravi? Il sait très-bien que plus nos dames l'auront appelé monstre, plus celles qu'il daignera regarder en seront fières.

En attendant, toute la France parlait de ce procès mystérieux, dont on n'a jamais su le dernier mot. On dit pourtant que le maréchal persista, à son lit de mort, à nier qu'il eût signé les billets.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Messieurs, il faut que je vous conte... Ah diable! moi qui oubliais...

— Quoi, Ségur?...

— Que je dois me taire. J'ai juré...

— A votre maîtresse?

— Oh! si ce n'était qu'à ma maîtresse...

— Eh bien, à qui?

— A un ami.

— Nous sommes tous vos amis. Dites toujours.

— Approchez, et ne riez pas trop haut. Ce matin, comme on m'habillait, je vois entrer Canillac. Il avait l'air profondément sérieux. Je renvoie mon valet de chambre. — Qu'y a-t-il?... lui dis-je. Mais je comprends... Tu viens cherchez un second. Je suis à toi. — Me prends-tu pour un poltron?... me dit-il. Est-ce que j'aurais cet air s'il s'agissait d'un duel? Non; l'affaire est autrement grave. Voilà deux ans que M. de Saint-Germain a introduit dans notre armée l'usage des coups de plat de sabre. Nous en raisonnons à perte de vue. Est-ce bien? Est-ce mal? Est-ce une honte ou un honneur qu'un châtiment de ce genre? Quel effet produit-il sur le soldat? En attendant, pas un de nous n'en a jamais tâté. Je veux en tâter, moi; je veux pouvoir en parler sciemment. Prends ton sabre, et tu frapperas jusqu'à ce que je dise *assez*. — Je voulus rire. Il persista. Force fut de prendre mon sabre, et, ma foi, quand je fus en train, j'y allai de mon mieux. Il méditait de l'air d'un homme qui déguste du vin, ou qui entend lire des vers qu'on l'a prié de juger. Pourtant, au vingtième coup, il m'arrête, et, se frottant les côtes: — Pas mal, dit-il. Je vois que cela peut avoir, dans certains cas, de bons effets. Je comprends ce qu'il voulait dire, ce vieux major prussien, lorsqu'il disait: « J'ai donné beaucoup de coups de

bâton. J'en ai beaucoup reçu. Je m'en suis toujours bien trouvé. » Aussi, poursuivit Canillac, ce que tu m'as si gaillardement donné, je veux te le rendre. Mets-toi là. — Je lui dis qu'il était fou; que je ne tenais pas le moins du monde à faire l'expérience. — Cela se peut, dit-il; mais tu iras raconter que je l'ai faite. — Je te jure que non. — Tu aimes trop à conter et à rire. Je ne serai tranquille que si tu as eu ta part. Mets-toi là, te dis-je. — Et je m'y suis mis...

— Bravo, Ségur! Et combien de coups?

— Un. N'est-ce pas assez?

— C'était assez, au moins, pour vous délier de votre serment. Merci, Ségur. L'histoire n'est pas mauvaise.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

— Marquis, passez-moi le *Mercure*.

— Vous y revenez?

— Je voudrais relire...

— La charade?

— Mais non.

— Mais si.

— Et quand cela serait?

— Vous disiez que j'étais un sot de me creuser le cerveau sur ces sottises.

— Eh bien, nous serons deux. Elle me poursuit, cette charade.

— Je n'en ai pas dormi.

— J'ai trouvé dix mots...

— Et moi vingt...

— ... qui allaient à merveille avec le commencement...

— ... ou avec la fin...

— C'est le diable, je crois, qui l'a envoyée au *Mercure*...

— Plaît-il, messieurs?

— Monseigneur écoutait!...

C'était le comte de Provence.

— Écouter? Non. On voit assez, en passant, ce que vous lisez et ce qui vous peine.

— Monseigneur la connaît, cette charade?

— Je l'ai... lue...

— Et monseigneur... sait le mot?

— Comme tout le monde.

Comme tout le monde, en effet, car c'était une charade sans mot, et, au surplus, de sa façon. Le futur Louis XVIII était grand mystificateur, et souvent assez platement, s'il faut le dire.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

— Mais le voilà... Oui... Le voilà...

— Qui?

— Eh! M. de Richelieu.

— Il a l'air gai comme un fiancé de vingt ans.

— Pourquoi pas, s'il croit l'être?

— Toute la cour est autour de lui.

— Les hommes... Mais voyez les femmes!

— Les jeunes se moquent de lui...

— Et les vieilles enragent...

— Voilà le comte de Provence qui lui fait aussi son compliment.

— En vers d'Horace, je pense.

— Probablement... D'autant plus qu'il sait bien que le maréchal n'y entend rien.

— Et le comte d'Artois?

— Je ne le vois pas. Il est toujours à papillonner autour de la reine. Il ne viendra sans doute qu'avec elle.

— Vous savez ce qui leur est arrivé dernièrement?

— Quoi?

— Ils revenaient de Paris à deux heures du matin. A l'entrée de la grande cour, on les arrête : il y avait ordre du roi de ne laisser passer aucune voiture après onze heures. Il fallut chercher une autre porte.

— Le roi a tort. Il devrait fermer les yeux, ou, si ce train lui déplaît, l'interdire nettement. Ce n'est pas avec des espiègleries...

— Et des espiègleries que la reine lui rend, notez-le bien. Un de ces jours, s'allant coucher il ne trouve personne de son service intérieur, et il s'aperçoit que c'est lui qui arrive plus tôt qu'à l'ordinaire. La reine avait avancé la pendule du salon.

— *O tempora!...* dirais-je, si j'étais le comte de Provence. Vous figurez-vous Louis XIV après une affaire pareille?

— Taisez-vous. Rien que d'y penser, j'en ai la chair de poule...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Peut-on savoir ce que ces messieurs lisent?

C'était le comte de Provence qui recommençait sa tournée.

— La *Gazette de France*, monseigneur.

— Qu'est-ce qu'elle dit?

— Pas grand'chose... sauf cette curieuse histoire des œufs de crocodile.

— Des œufs de...?

— Monseigneur ne sait pas?... C'est notre consul d'Alexandrie qui avait mis dans une caisse des œufs de crocodile. A Marseille, on ouvre la caisse, et voilà je ne sais combien de ces monstres qui sautent sur les douaniers.

— Bah!...

— Et il n'y a pas à douter du fait, car voilà le procès-verbal de la douane. L'Académie des sciences a nommé une commission...

L'Académie, en effet, s'en occupa, et le *Journal des Savants* en disserta. Ce n'était encore qu'un *canard*, comme nous dirions aujourd'hui, de la façon du comte de Provence.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Et l'*Ordre de la Persévérance*, où en est-il?

C'était le vieux maréchal de Brissac, avec sa voix retentissante et sa taille de six pieds, qui s'adressait au duc de Coigny.

— Nous ne l'aurons pas, je crois.

— Tant mieux. Il y a assez de folies par le monde sans y ajouter celle-là.

— Folie si vous voulez; mais quel mal aurait-elle fait?

— Un grand. Je n'aime pas qu'on parodie ce qui doit rester sérieux.

Mais qu'est-ce qui restait sérieux à cette époque? L'ordre baroque des *Lanturelus* faisait déjà pendant à l'ancien ordre de Saint-Lazare, restauré par le comte de Provence. Le comte d'Artois ayant voulu restaurer aussi quelque chose, et s'étant fait grand-maître de l'ordre oublié *du Saint-Sépulcre*, ce pauvre ordre avait disparu sous les rires, et sous le sobriquet, tiré nous ne savons d'où, de *Confrérie de l'Aloyau*.

— Enfin, reprit M. de Coigny, le projet nous souriait. L'ordre aurait été purement de société, de galanterie. On aurait construit quelque part une espèce de temple, avec trois autels, un à l'*Honneur*, un à l'*Humanité*, un à l'*Amitié*...

— Point à l'Amour ?

— Oh ! il est partout, l'autel de l'Amour...

— Vous croyez parler à votre maîtresse.

— Partout... excepté dans le temple de la Persévérance... Est-ce que je parle encore à ma maîtresse, maréchal ?

— Drôle !

— Nous espérions, d'ailleurs, le patronage de la reine. Mais le roi n'entend pas de cette oreille.

— Il a raison.

— Nous avons le comte d'Artois.

— Cela devait être. On dit pourtant que vous vous êtes un peu moqué de lui, à propos de persévérance. Qu'est-ce que c'est déjà que cette histoire ?

— Oh ! rien... Il venait de se faire battre, pour la vingtième fois, dans nos courses de chevaux, et il

parlait de faire courir encore. Je lui dis qu'il ferait un bon grand-maître de l'ordre de la Persévérance.

— En voilà encore une, de folie, que ces courses!.. murmura le maréchal de Brissac.

— M. le duc de Brissac n'est pas de votre avis.

— Qu'est-ce que cela me fait? N'avions-nous pas assez de nos ridicules de France, sans adopter ceux d'Angleterre? Nous ne courions pas tant, cher duc, du temps de Fontenoy. C'est votre duc de Chartres qui nous a importé cela...

— C'est moi, monsieur, interrompit le comte de Lauraguais.

— Je vous en fais mon compliment.

— C'est moi qui ai montré à la France, dans la plaine des Sablons, une course avec chevaux et jockeys d'Angleterre.

— Demandez une statue, comme votre ami Jean-Jacques.

— Les Anglais en élèvent bien aux chevaux victorieux. Voilà une nation!...

— Une nation, mon cher, à laquelle je croirais faire une grave injure si je l'admirais, comme vous, dans ces misères-là. C'était un beau spectacle, en vérité, aux dernières courses, que de voir deux princes du sang, un comte d'Artois, un duc de Chartres, disputer en personne cette haute gloire des jockeys! Et le comte d'Artois qui jurait comme un estafier en faisant reculer le peuple! Et... Mais ne m'en parlez plus, car je crois que je jurerais aussi, et on m'entendrait de toute la salle...

— On ne vous entend déjà pas mal.

— Tans pis. Et si ce n'étaient que les courses ! Mais ces paris extravagants, monstrueux...

— Consolez-vous-en avec le roi. Il est venu une fois, une seule, et, comme on le pressait de parier, il a mis vingt-quatre sols. Et il bâillait !...

— Mais vous verrez qu'il ira aux courses à âne, qu'il s'y amusera...

— Comme nous à *Don Japhet d'Arménie*...

— Parce que nous ne savons plus nous amuser au *Misanthrope*. Et c'est tout de bon, ces courses d'ânes ?

— Tout de bon. On a publié la chose, à son de trompe, dans tous les villages d'ici près. La reine fait le prix : un chardon d'or et trois cents livres.

— Magnifique... Mais chut !... Le roi !...

# XXIII

On pense bien que ces conversations n'avaient pas eu lieu l'une après l'autre, telles que nous venons de les écrire faute de pouvoir faire autrement. Elles n'avaient pris, toutes ensemble, que huit ou dix minutes, et nous avons dû renoncer aux mille croisements qui, d'un bout de la salle à l'autre, les confondaient en une.

Leurs Majestés entrèrent donc. Le roi portait un superbe habit de velours bleu. La reine avait ses plumes plus hautes, plus ondoyantes que jamais.

C'était pourtant une bien belle et bien majestueuse dame, en 1778, que Marie-Antoinette de Lorraine-d'Autriche, reine de France et de Navarre. Sans cette lèvre un peu grosse, héritage de Charles le Téméraire et devenue le cachet de la maison d'Autriche, il n'y aurait eu qu'à louer, dans ce haut visage, et qu'à admirer. Nous, surtout, qui ne le voyons qu'éclairé par l'auréole du martyre, — quand

nous aurions de la peine à être ici les courtisans de la beauté, nous le serions encore du malheur.

Mais quel historien aurait le courage d'être juste envers cette génération-là, — car *juste*, en parlant d'elle, signifie nécessairement sévère, — quel homme, disons-nous, oserait jamais la traiter comme elle le mérite, s'il ne secouait la pensée des châtiments qui allaient tomber sur elle? Prenez une liste quelconque des noms marquants de ce temps, et dix sur vingt vous apparaissent avec un signe de sang; parcourez une galerie de portraits, et dix têtes sur vingt se détachent de la toile pour venir rouler à vos pieds. Faudra-t-il ne tenir absolument aucun compte de ces grandes expiations, et juger le dix-huitième siècle comme s'il était paisiblement descendu dans la tombe parmi le murmure de ses fêtes et les rêves de son orgueil? Ce ne serait que justice. Heureusement, c'est impossible; *heureusement*, car il est bon, après tout, que l'homme ne puisse pas être impitoyablement juste, lors même qu'il voudrait, qu'il devrait l'être. Ainsi, qu'on nous demande un peu de pitié, à la bonne heure; mais que, au nom de ce baptême de sang, on puisse nous fermer la bouche, que la tombe devienne un asile inviolable par cela seul que le bourreau vous y aura jeté, — c'est ce que jamais nous n'admettrons.

Nous avons vu que la reine avait déjà des ennemis. Un des hommes devant qui elle trouvait le moins grâce, c'était le comte de Provence, son beau-frère, le bel esprit aux vers d'Horace et aux œufs de

crocodile. Mari d'une femme laide et lourde, la beauté de la reine ne lui inspirait que du dépit. Il n'aimait ni la guerre, ni les choses de la guerre, ni les fêtes, ni la chasse; il se dépensait tout entier en petites observations, en petites causeries, en petites malices, bon mari parce que sa femme avait les mêmes goûts, fidèle amant de madame de Balbi parce qu'elle jasait et médisait avec plus d'entrain que personne. Héritier jusque là de la couronne, son égoïsme lui faisait respecter le roi, car il ne voulait pas gâter la place; mais il croyait la couronne hors de cause dans les coups dirigés contre la reine, et, partant de là, il frappait sans crainte. Ce mot de *déficit*, qui venait d'être inventé, le comte de Provence en avait fait un sobriquet pour sa belle-sœur : c'était *madame Déficit* qui, par ses dépenses sans bornes, par ses libéralités aux Polignac, aux Vaudreuil, ruinait l'État. Il est sûr qu'elle dépensait beaucoup, et que les Vaudreuil, les Polignac, d'autres encore, recevaient trop; mais ce n'était guère à lui de le dire, à lui qui avait tant reçu, qui allait se faire donner, en une année, douze millions. Parce qu'il prenait pour garder, il se croyait beaucoup plus économe de la substance de l'État que ceux qui prenaient pour répandre. N'eût-il rien pris, c'était encore de la mauvaise foi que d'attribuer à la reine un déficit énormément plus considérable que le vide causé par ses dépenses.

Ainsi se fabriquaient, dans le cabinet du frère du roi, les armes qui devaient tuer la reine, et le roi

avec elle. *Madame Déficit* conduisait droit à *madame Véto*, et *madame Véto* à l'échafaud.

Donc, ce soir-là, après s'être bien moqué de tout le monde avec sa charade et son *canard*, monseigneur le comte de Provence était en train de se moquer de la reine, et un peu aussi du roi, car il était sèul dans une loge avec quelques-uns de ses intimes.

— Mon lorgnon, Montesquiou.

M. de Montesquiou, le futur général de la république française et conquérant de la Savoie, c'était son capitaine des gardes.

— Ce sont, ma foi, des plumes... Mon frère en est tout ombragé...

« ... *Mollesque sub arbore somni...* »

Mais il ne dormira pas, ce soir... Tenez... Le voilà déjà qui rit... Beaux vers, Morel, n'est-ce pas?

Morel, c'était son secrétaire particulier, un grand faiseur d'opéras.

— Il est sûr, dit Morel, qu'en voyant une si brillante assemblée, on ne se douterait guère qu'elle est là pour entendre de telles choses.

On en était à la seconde scène, celle où le héros fait son histoire.

« Peut-être ignorez-vous encore qui je suis...
Du bon père Noé j'ai l'honneur de descendre,
Noé qui sur les eaux fit flotter sa maison
Quand tout le genre humain but plus que de raison.
Vous voyez qu'il n'est rien de plus haut que ma race,
Et qu'un cristal, auprès, paraîtrait plein de crasse.

C'est de son second fils que je suis dérivé.
Son sang, de père en fils jusqu'à moi conservé,
Me rend en ce bas monde à moi seul comparable.
L'empereur Charles-Quint, ce héros redoutable,
Mon parent au deux mille huitantième degré... »

— Morel, votre *Panurge* vaut mieux, reprit le comte de Provence.

— Beaucoup mieux, monseigneur.

Morel savait ce qu'il disait. Son *Panurge* était à moitié l'œuvre du prince.

— Et vous, Ducis, vous ne dites rien?

Ducis, comme Morel, faisait partie de la maison du prince. Il avait le titre de secrétaire de ses commandements.

— Monseigneur, j'écoute...

— Pas beaucoup. Vous m'avez tout l'air de penser à votre affaire.

— Elle en vaut la peine, monseigneur.

— Sans doute. Entrer à l'Académie...

— Succéder à M. de Voltaire...

— Si vous n'avez d'autre concurrent que Lemierre...

— Et monseigneur le prince de Condé?

— Décidément, il se présente?

— On l'assure. Ces princes ont des idées...

— Eh! eh!...

— Ah! monseigneur, pardon... Je ne sais ce que je dis...

— *In vino veritas*. Si mon cousin de Condé se présente, vous êtes éconduit, c'est sûr...

— Et il se présentera. Ses flatteurs se tuent de lui dire que son discours aux États de Bourgogne est un des chefs-d'œuvre de ce siècle.

— Son discours? C'est Désormeaux qui le lui a fabriqué.

— On le sait bien.

— Enfin, ma protection vous est acquise.

Ducis avait la tête républicaine, ce qui avait contribué à le mettre en faveur auprès du prince. Mais ajoutons qu'après avoir été républicain sous les Bourbons, il ne devint pas, comme tant d'autres, courtisan sous l'empire. Un jour qu'un de ses amis s'était laissé faire sénateur : « Il me prend, dit-il, des envies de m'enfuir dans la lune, pour cracher de là sur le genre humain. »

Et don Japhet, pendant cette causerie, allait son train.

« Arrivé dans mon bourg, qu'on nomme Almodabar,
Mon beau-père Uriquis y devint gras à lard,
Et prit goût à nos vins. Ma compagne de couche
Fut, comme son papa, fort sujette à la bouche.
Enfin, elle mourut d'un excès de melon... »

Et toute la cour de rire. Ne le fallait-il pas? Le roi riait. Puis, don Japhet, c'était l'acteur Dugazon, alors en très-grande vogue, précisément parce qu'il était toujours, même dans les rôles les plus nobles, sur la limite du mauvais ton et de l'exagération. Don Japhet lui allait donc à merveille. Et n'était-il pas juste qu'il fit un peu rire tous ces gens, avant de les faire trembler comme aide de camp de Santerre?

Mais une scène était surtout attendue. Certaine cavalcade, qui paraît au quatrième acte, avait été arrangée, à Paris, en parodie de ces fameuses courses que le maréchal de Brissac blâmait si vertement. Les Parisiens s'étaient moqués de la cour; la cour se préparait à se moquer d'elle-même.

Grands furent donc les rires quand la cavalcade parut; grande était, du moins, l'hilarité, car l'étiquette interdisait de rire tout haut devant le roi.

Mais à l'hilarité succéda vite un air de contrainte et d'embarras, et aux ondulations un grand silence. De tous les spectateurs, un seul, le roi, continuait à rire.

La parodie était devenue si claire, que tout le monde avait dû se donner l'air de n'y plus rien comprendre. Les deux chefs de la cavalcade, un homme et une femme, avaient évidemment l'intention de figurer le comte d'Artois et la reine; des plumes, presque semblables à celles que la princesse portait en ce moment même, achevaient d'ôter le moindre doute. Les rires du roi ne faisaient que mieux remarquer le sérieux glacial de sa femme, assise à côté de lui, et la colère étouffée de son frère.

*Don Japhet* s'acheva que bien que mal, et, dès le jour suivant, voici ce que tout Paris lisait dans les *Nouvelles à la main :*

« Hier, *Don Japhet* a été joué à la cour. Le roi avait donné le mot aux chefs de la cavalcade; il leur avait ordonné d'imiter toutes les attitudes, allures, sima-

grées de la reine et du comte d'Artois aux courses de Fontainebleau. Ils voulurent se fâcher; mais le roi rit si fort que l'on vit bien, comme lors de la plume de Carlin, d'où venait toute l'affaire. »

## XXIV

Le lendemain donc du jour où Louis XVI avait donné cette espèce de sanction à tout ce qu'on oserait contre la reine, un homme, comme nous l'avons dit, était conduit à la Bastille pour une des chansons faites contre elle.

La Bastille! Que de colères ce nom seul commençait à soulever!

Longtemps on ne l'avait regardée que comme le complément naturel et nécessaire de l'autorité royale. Ceux mêmes qu'on y envoyait ne refusaient pas au souverain le droit de les y envoyer, et s'ils le maudissaient, ce droit, c'était comme injustement exercé, non comme injuste. Voyez comme l'historien de Louis XI, Comines, parle légèrement des huit mois qu'il eut à passer, après la mort de ce prince, dans une de ces fameuses cages, « couvertes de plaques de fer par le dehors et par le dedans, avecque terribles ferrures de quelque huict pieds de large et

de la hauteur d'un homme et un pied plus. » Voyez, deux siècles après, sous Louis XIV, comme les grands seigneurs qui ont tâté de la Bastille ont peu l'air d'en garder rancune, et comme, en parlant des prisonniers qui s'y trouvent, on a peu l'air d'intenter un procès à l'autorité royale.

Voilà un premier fait que nous aurions tort d'oublier, et qu'oubliaient complétement les écrivains du dix-huitième siècle. Ils voyaient la Bastille à la lueur des nouvelles idées, et elle ne leur apparaissait, en conséquence, que comme un monument du plus monstrueux despotisme; il y avait là, d'ailleurs, une trop belle mine à exploiter pour qu'ils s'en fissent faute. Comme beaucoup d'autres choses, c'était en devenant moins redoutable que la Bastille devenait plus odieuse; elle allait crouler sous les haines au moment où elle commençait à n'être rien. Ce fut un grand chagrin, en 1789, pour les émeutiers qui la prirent, de n'y trouver que six ou sept prisonniers qu'il n'y avait pas moyen d'ériger en victimes; et peut-être aurait-elle vu bientôt, si on ne l'eût mise à bas, plus d'horreurs qu'elle n'en avait caché pendant quatre cents ans de monarchie. Les peuples ne gardent jamais longtemps le droit de crier contre les rois.

Mais l'homme également ennemi de toute tyrannie et de tout tyran, peuple ou roi, — nous lui permettrons volontiers, à celui-là, de dire que la Bastille était une hideuse chose, et qu'on ne pouvait guère la regarder qu'en frissonnant. Les rois l'avaient

entourée à dessein d'un noir nuage. On ne savait jamais le nombre des prisonniers; on ignorait leur sort. Tel que vous pouviez croire plein de vie était mort depuis dix ans; tel, dont vous ne parliez depuis dix ans qu'au passé, vivait, souffrait encore. On citait des captivités de trente, de quarante ans, et il était le plus souvent impossible de comprendre pourquoi les uns avaient été retenus jusqu'à leur mort, les autres relâchés au bout de quelques années, de quelques mois. L'autorité royale semblait éviter exprès, pour mieux constater son omnipotence, toute espèce de proportion entre le châtiment et le délit; la Bastille était comme un autre monde où la justice aurait eu d'autres principes, l'équité d'autres bases, le bon sens même d'autres lois. Les captivités les plus longues avaient été infligées, la plupart, pour des fautes légères; l'exiguité du délit semblait devenir une raison pour prolonger indéfiniment la peine, comme si on eût craint, en pardonnant, d'avouer qu'on avait eu tort de punir.

La Bastille avait commencé, sous Charles V, par deux tours isolées, entre lesquelles on passait pour entrer dans Paris. Deux autres, également isolées, s'élevèrent peu après en dedans de la ville; le chemin les séparait comme les deux premières. Enfin, sous Charles VI, on en éleva quatre autres; un mur épais relia les huit, le chemin alla passer en dehors, et désormais, au lieu d'*une bastille*, nom commun à beaucoup de châteaux forts, Paris eut *la Bastille*, le château fort par excellence, la prison des prisons.

Mais nous sommes en 1778. La Bastille a encore onze ans de vie, pas plus, et elle en vivrait onze cents, tant ses murs sont épais, tant ses tours sont inébranlables. Elle est devenue le symbole de la solidité et de l'immobilité. Le peuple dit proverbialement : *Solide comme la Bastille,* et *Ne bouger non plus que la Bastille.*

Entrons. Nous le pouvons, car il est faux que personne n'y pénètre. On ne voit pas les prisonniers, mais il y a quelques années qu'on peut visiter la prison, et beaucoup de gens l'ont visitée.

Diverses fortifications entourent le château proprement dit.

Au-dessus de cette première porte, là, au bout de la rue Saint-Antoine, il y a une espèce d'arsenal. Quarante mille fusils, nous dit-on, s'y trouvaient naguère, et vingt mille viennent de partir pour l'Amérique. Que dites-vous de ces vingt mille fusils qu'on prend précisément à la Bastille pour en armer des gens soulevés contre leur roi ?

Mais cette porte ne se ferme que la nuit, et on y met alors deux sentinelles. De jour, nous pénétrons librement dans une première cour, l'antichambre de la Bastille. Nous y voyons une caserne, et les écuries du gouverneur.

Avançons. Voici un fossé, un pont-levis, une seconde cour, antichambre encore, car nous sommes toujours en dehors du grand massif. Dans cette seconde cour est l'hôtel de M. le gouverneur, un assez bel hôtel, n'était ce sombre entourage. Du

reste, si M. le gouverneur est bien logé, il est encore mieux payé. Son revenu est de cent mille livres, ou bien près, et il n'a rien à faire. Seulement, quand on prendra la Bastille, on le pendra.

Mais nous voilà devant les tours. Un large fossé nous en sépare. Voici un pont de pierre, puis un pont-levis, puis un corps de garde. Une porte s'entr'ouvre, nous laisse passer, et se referme. Encore une grille. Elle s'ouvre, et nous voilà enfin dans la grande cour intérieure. Cent deux pieds de long, soixante-douze de large. Ce serait assez beau ailleurs; mais trois tours à droite, trois à gauche, toutes de plus de soixante-dix pieds de haut, écrasent singulièrement l'espace, et la grande cour a l'air d'un puits.

Ces tours ont chacune leur nom. Voici celles de la *Chapelle* et du *Trésor*, les deux aînées, captives elles-mêmes, dirait-on, dans le réseau de leurs cadettes. Voici la tour de la *Comté*, à qui ce nom vient on ne sait d'où, celle de la *Bazinière*, où le prisonnier de ce nom fut enfermé en 1663, celle de la *Bertaudière*, où mourut le Masque de Fer, celle de la *Liberté*, enfin, colossale épigramme dont on ne sait pas l'origine. Regardez, en fait d'épigramme, cette horloge. Le cadran est orné de deux figures enchaînées par le milieu du corps, par le cou, par les mains et les pieds; les chaînes forment des guirlandes, et se réunissent, au-dessous, en un énorme nœud. On a regretté, sans doute, de ne pouvoir enchaîner le temps lui-même, afin que les captifs

n'eussent pas la consolation de le sentir s'enfuir. Mais les années finissent à la Bastille comme ailleurs. Victimes et bourreaux se retrouveront où le temps n'est plus, et où la justice est pour tous.

Au fond de la grande cour est un bâtiment tout neuf, élégant, coquet, tout surpris de se trouver là. Une inscription en lettres d'or nous apprend qu'il a été élevé en 1761, sous le règne de Louis XV, le *Bien-Aimé*, et sous le ministère de M. de Saint-Florentin. C'est la demeure des officiers, l'état-major de la place, car la Bastille, qui sera si mal défendue, est réputée place de guerre et organisée en conséquence. Là sont aussi quelques chambres réservées aux prisonniers qu'on ne voudra pas mettre dans les tours.

Nous arrivons enfin, ce bâtiment traversé, à la seconde cour intérieure, sombre, humide, étroite, mais ne voyant ordinairement d'autres captifs que les poules du gouverneur. Là est tombée, en 1602, la tête du maréchal de Biron, qui reçut sa sentence dans la tour que voilà, celle *du coin*. Dans cette même tour, en 1631, le maréchal de Bassompierre écrivait ses mémoires, et Sacy, en 1666, traduisait la Bible. L'autre tour, la dernière, est celle *du puits*. Un puits s'y trouve en effet.

Sortons. Nous avons vu ce qu'on pouvait voir de la Bastille en 1778.

Mais si nous pouvions, en repassant par la grande cour intérieure, monter dans la tour que voilà, nous y trouverions le prisonnier amené aujourd'hui même, et ce prisonnier n'est autre que Julien.

Qu'a-t-il fait ? — Il a ramassé, à Passy, devant la maison de Franklin, un petit paquet de papiers. En arrivant aux barrières de Paris, il a voulu voir ce que c'était, et, tandis qu'il lisait à la lueur d'un réverbère, il a vu un homme l'observant. Effrayé déjà des premières lignes, — car il reconnaissait une chanson contre la reine, — il a remis le papier dans sa poche, et ce mouvement a achevé de le rendre suspect. L'homme de police est accouru, lui a enjoint de le suivre. Conduit devant le lieutenant de police, il a livré la chanson, déclarant l'avoir trouvée. Le magistrat ne pouvait se payer d'une explication aussi banale, et, vu la nature du délit, il en a référé au ministre de la maison du roi. Le ministre n'a pas mieux cru à la sincérité de Julien. Une heure après, — vers minuit, — Julien entrait à la Bastille.

Mais la Bastille n'était pas la Bastille pour lui. Dans une situation d'esprit comme celle où nous l'avons vu, c'était pour lui un soulagement que de cesser d'être son maître, et de n'avoir plus qu'à attendre ce qu'une volonté toute puissante ordonnerait de lui. Loin donc de s'épouvanter à la pensée du despotisme sous la main duquel il se sentait, c'était avec une sorte de plaisir qu'il en acceptait le joug, et, cette liberté qu'on venait de lui ravir, il l'abdiquait comme de lui-même. La fatalité, comme le néant, est une espèce de port pour qui n'en sait pas d'autre.

Aussi, sa résolution était prise. Il ne ferait aucune tentative pour sortir de ce lieu ; il ne chercherait

même pas à profiter d'un secret que certains rapprochements venaient de lui révéler. N'avait-il pas cru reconnaître, dans l'escalier de Franklin, la voix du duc de Chartres? N'était-il pas probable que la chanson était tombée de la poche du prince, notoirement ennemi de la reine? Il y en avait, d'ailleurs, cinq ou six copies; preuve que le prince avait eu l'intention de la répandre. Enfin, la présence même de ce dernier chez Franklin, de nuit, incognito, était déjà un secret qu'un intrigant aurait pu exploiter. Mais Julien ne dira rien. Il répétera qu'il a trouvé ces papiers, qu'il en ignore l'origine. On fera de lui ce qu'on voudra.

La sombre influence de ce lieu s'exerçait cependant déjà sur son imagination, et tout en restant, pour son compte, étranger aux terreurs de la Bastille, il les savourait à longs traits pour ceux qu'elles avaient consumés ou qu'elles consumaient encore.

Une faible lampe éclairait la haute chambre octogone. Assis sur le bord du lit, les bras croisés, il promenait son regard sur ces murailles nues, comme s'il eût attendu qu'une voix lui révélât qui avait vécu dans ce tombeau. Mais que lui importaient les noms? Ce n'était pas une leçon d'histoire que son cœur demandait à la Bastille. Il l'entendait donc, cette voix, et, sauf les noms, elle lui disait assez.

Ici, disait-elle, ici se sont lentement éteintes et les espérances du jeune homme, et la volonté de l'homme mûr. Ici le vieillard a perdu ses derniers souvenirs d'enfance. Ici l'intelligence s'est changée en folie.

Ici tout sentiment est devenu une torture. Ici il n'y a eu d'heureux que ceux qui ne pensaient plus, ne sentaient plus.

Mais qu'il fallait longtemps pour arriver à cette paix inerte de la brute et de la plante ! L'âme avait beau s'user dans l'oisiveté dévorante du cachot ; elle renaissait pour s'user encore, et Prométhée eût préféré son vautour à ce lent rongement des vers.

Ainsi se traînait le temps sur le cadran de cette longue nuit qui avait pour heures les années, pour minutes les mois, pour secondes les semaines. Les jours ne comptaient pas. C'était le même qui recommençait sans cesse ; le captif n'avait pas même la joie de se sentir vieillir, et la mort semblait l'oublier comme les hommes. La mort ! Il ne savait même pas où elle en était de sa besogne, et si les noms qu'il avait gardés dans son cœur étaient des noms de vivants ou de morts. Voici ce qu'un d'eux écrivait, en 1752, à un ministre : « Si monseigneur voulait m'accorder, au nom de la sainte Trinité, la grâce que je puisse savoir des nouvelles de ma femme, seulement son nom sur une carte, pour me faire voir qu'elle est encore au monde, c'est la plus grande consolation que je puisse recevoir, et je bénirai à jamais la grandeur de monseigneur. »

N'avoir donc, après tout, entre les vivants et soi, que le bon plaisir d'un ministre, d'un roi au plus, d'un homme, en tout cas, d'un simple homme ! Et se dire, et se répéter vingt ans, trente ans, quarante peut-être, que cet homme pourrait, d'un mot, vous

rendre le soleil, l'air, la vie, tout! Et le savoir, cet homme, au sein de la gloire et du luxe! Et brûler de lui dire... Mais tais-toi, pauvre prisonnier. Il est loin, et les murailles sont là. Il serait près, qu'il ne t'écouterait peut-être pas mieux que ces pierres. Tout ce que tu voudrais lui dire, ne le sait-il pas? Et il te laisse. Souffre, tais-toi, et, si tu le peux, meurs.

Mais Julien était déjà au delà de ces tableaux; il les avait changés, chemin faisant, en une lamentable allégorie.

Le captif, c'était lui, mais pas dans les murs de la Bastille; se rappelait-il seulement qu'il y était? C'était lui, l'âme avide, l'intelligence énergique, enfermé dans ce monde au milieu des obscurités, et se heurtant, à chaque pas, à quelque barrière infranchissable. C'était lui, renonçant à ses dernières espérances; c'était lui, ne pensant que pour douter, ne sentant que pour souffrir, ne s'endormant quelques moments que pour trouver, au réveil, sa chaîne plus lourde et plus courte. C'était lui, tournant dans le même cercle, comme le prisonnier dans sa prison, comme l'animal dans sa cage. C'était lui, ignorant le sort de ceux qu'il ne voyait plus sur cette terre, et ne sachant pas même s'il devait les croire loin ou près, existant ou morts tout entiers. C'était lui, condamné à ne sortir que par la mort de cette prison terrestre, et à ne trouver peut-être, au lieu d'un autre soleil, que la nuit éternelle du néant.

Et n'avoir aussi, après tout, entre la lumière et soi,

que le bon plaisir d'un seul être! Et se dire, et se répéter, durant toute une vie, que cet être aurait pu, avec un mot, nous épargner ces dévorantes luttes! Et le savoir heureux, éternellement heureux, tandis que nous nous repaissons de nos misères! Et... Mais Julien s'arrêtait. Il avait peur de blasphémer s'il accusait Dieu de s'être plu à nous entourer de ténèbres, et il craignait, s'il l'invoquait, de n'invoquer qu'un mot.

Jusqu'à ce jour, cependant, il avait cru en Dieu; il avait réussi, du moins, à se persuader qu'il y croyait. Les conséquences désastreuses de la scène d'Ermenonville lui montraient qu'il n'avait cru qu'en Rousseau, puisque, en perdant Rousseau, il perdait Dieu.

A lui donc de recommencer, s'il ne voulait errer indéfiniment dans le vide, ce grand travail de la raison et du cœur; à lui de relever l'édifice sur une base moins fragile que l'autorité d'un sophiste. Mais le cœur était trop froissé encore et la raison trop déroutée. Les débris de l'ancienne base obstruaient encore le terrain. Avant de reconstruire, il fallait achever de démolir; avant d'apprendre, il fallait oublier. Julien en avait le sentiment, et c'était encore pour cela qu'il éprouvait une espèce de bien-être à avoir les murs de la Bastille entre lui et les hommes.

Le lieutenant de police et le ministre de la maison du roi lui firent subir, dès le matin, un nouvel interrogatoire. Et comme il répétait, sans y ajouter un mot, ses déclarations de la veille : — Avez-vous en-

tendu parler, lui dit M. Amelot, d'un nommé Masers de Latude?

— Sans doute.

— Savez-vous qu'il est en prison depuis plus de vingt ans?

— Depuis bientôt trente, monsieur.

— Et vous comprenez, n'est-ce pas, pourquoi je vous le rappelle?

— C'est assez clair.

— Eh bien, réfléchissez. Un aveu pourrait vous ouvrir ces portes; l'obstination peut vous les fermer pour toujours.

— Pour toujours, soit...

Et il leur tourna le dos.

Mais ce *toujours* avait douloureusement retenti dans sa poitrine. Chez qui n'y a-t-il pas l'homme faible sous l'homme fort? Si le ministre, quelques moments après, était revenu coller son oreille à la porte, il aurait entendu une voix sourde qui répétait: *Toujours!... toujours!...*

# XXV

Cependant l'abbé Maury et le chevalier de Boufflers avaient passé une délicieuse soirée, ou plutôt une délicieuse nuit. Ils avaient dévoré d'un bout à l'autre le manuscrit que nous avons vu l'abbé emporter sous sa soutane.

Mais Maury commençait à être inquiet des suites de sa plaisanterie. On avait rencontré plus d'une page où madame de Luxembourg était en scène, et pas toujours aussi favorablement qu'elle eût pu le désirer. Comment lui confesser qu'on les avait lues, ces pages? Et ne lui en rien dire, d'autre part, ce serait avouer qu'on les regardait comme très-graves. Maury vit bien qu'il ne s'en tirerait pas, comme il s'en était vanté, avec un petit billet drôle, et il pria le chevalier d'être le porteur de ses excuses. Celui-ci n'était pas fâché d'avoir une occasion de retourner à l'hôtel de Luxembourg, où il saurait peut-être ce qui avait tant ému la maréchale.

Elle était, lui dit-on, ainsi que madame de Lauzun, en conférence avec le docteur Tronchin. On l'annonça cependant, et elle ordonna de l'introduire.

Tronchin était en train de répondre à ses questions sur la mort de Voltaire. Il lui donnait les détails qu'on a retrouvés, longtemps après, dans une lettre de lui à son ami Bonnet. Il montrait sous leur véritable jour les angoisses du moribond, niées par les uns, mensongèrement exploitées par les autres.

— Voltaire n'est mort, madame, ni en riant, comme il l'avait si souvent conseillé à votre amie madame du Deffand, ni en s'épouvantant, comme les prêtres essayent de le dire, sur ce qu'il allait trouver au delà de la tombe. Pourquoi lui supposer ou plus d'impudence ou plus d'effroi qu'il n'en a montré réellement? Sa mort, telle que je l'ai vue, n'est-elle pas assez éloquente contre sa vie?

Quant à moi, poursuivit Tronchin, si mes principes avaient eu besoin que j'en serrasse le nœud, cette mort seule en aurait fait un nœud gordien. La mort de l'homme de bien n'est que le soir d'un beau jour, a-t-on dit; la mort de Voltaire, quel ouragan! Je lui avais dit la vérité, mais malheureusement j'étais le seul. Il l'a reconnu, mais trop tard. « Si je vous avais écouté, me disait-il, je n'aurais pas quitté Ferney, ou j'y serais retourné bien vite; je ne me serais pas enivré de la fumée qui m'a fait tourner la tête. Oui, je n'ai avalé que de la fumée. Vous ne pouvez plus m'être bon à rien; envoyez-moi le médecin des fous! Ayez pitié de moi, je suis fou!... »

Vous savez que l'Académie l'avait nommé directeur pour le trimestre d'avril. De ce moment-là jusqu'à sa mort, ses jours n'ont été qu'une tempête. Remanier précipitamment des tragédies, diriger des répétitions où il se mettait en fureur pour peu que tout n'allât pas comme il voulait, stimuler et persécuter l'Académie, à qui il avait imposé le plan d'un dictionnaire à l'instar de celui *della Crusca*, travailler lui-même avec frénésie, pour l'exemple, à cet ouvrage immense, — voilà ses jours, voilà ses nuits. Ajoutez la douleur, la rage de se sentir défaillir; ajoutez, quand il a eu pris les drogues du maréchal de Richelieu, le désespoir de s'être à peu près empoisonné; ajoutez l'absence d'amis, car il n'y en avait pas un qui ne fût là, et il le sentait du reste, bien moins pour adoucir sa dernière heure que pour voir quelle figure il ferait. L'homme de Ferney va mourir dans le tourbillon qui fut sa vie. Ses écrits, sa gloire, fumée! Soixante et dix ans de travail, fumée! Il le dit, il le sent, mais sans arriver à se ménager un jour, une heure, pour agoniser à l'aise. On racontera qu'il a écrit, en apprenant un dernier succès de son zèle, la réhabilitation de Lally : « *Je meurs content.* » Ne croyez pas ce qu'il a écrit, madame; ne croyez pas ce qu'on dira... Croyez ce que je vous dis...

Madame de Luxembourg resta un moment muette, saisie. L'histoire de Voltaire n'était-elle pas plus ou moins celle de tous ceux qui avaient vécu dans ce tourbillon du siècle?

— Eh bien, chevalier, dit-elle enfin, êtes-vous tenté de finir de même?

— J'ai un chapelet, moi, madame.

Elle lui en avait envoyé un pour ses étrennes, en échange d'un jeu de loto. On avait beaucoup ri de ce cadeau.

— Oui, reprit-il, madame la maréchale a bien voulu se charger de mon salut. Quand le moment viendra, je n'aurai qu'à...

— Monsieur, dit le Genevois, je n'ai pas l'habitude de plaisanter dans ces matières. M. de Voltaire avait fini par se contenir devant moi.

— Vous ne riez pas d'un chapelet?

— Non, monsieur, je m'en afflige... Mais pardon, madame... Ne parlons plus de cela.

— Au contraire, docteur. Parlez... parlez...

— Eh bien, à parler franchement, je dirais volontiers comme Duclos : « A peine on se met à croire en Dieu, qu'on croit au baptême des cloches, » et qu'on veut, ajouterai-je, que tout le monde y croie. Il n'y a qu'un pas, dans votre Église, des plus grandes idées aux plus petites, des plus belles... Encore une fois, pardon!... aux plus puériles. Je ne veux certes pas excuser M. de Voltaire dans ses écrits anti-chrétiens; je lui ai dit à lui-même qu'il y avait mauvaise foi, mensonge, à ne pas distinguer mieux entre ce qui est du christianisme et ce qui n'en est pas. Mais croyez-vous qu'il l'aurait tant attaqué, tant bafoué, s'il l'avait vu simple et sérieux? Avec vos chapelets, vous enchaînez la multitude, mais

vous chassez ceux dont l'exemple la retiendrait bien mieux. M. le chevalier n'a jamais été moins chrétien, je gage, que le jour où il a reçu le sien...

Le chevalier souriait.

— Vous êtes sorcier, dit-elle, moitié riant, moitié fâchée. Il a fait, ce jour-là, une chanson... une chanson...

— Je le savais, madame. M. de Voltaire m'a dit que c'était sa meilleure, d'où j'ai naturellement conclu que c'était sa plus mauvaise. Vous voyez que je ne suis pas sorcier. Et votre pauvre Julien, lui qui a tant besoin de croire, il croirait, j'en suis sûr, s'il avait vu le christianisme autrement que gâté par vos prêtres...

— Ou par Rousseau... dit madame de Luxembourg.

— Ou par Rousseau, si vous voulez, car je suis de votre avis ; à moins pourtant que vous ne vouliez dire par là qu'un protestant a aussi gâté l'Évangile. Vous savez que je n'accorde pas que Rousseau soit protestant.

— Qu'est-ce qu'il est donc?

— Je n'en sais rien ; il ne le sait pas lui-même. Si vous me le donnez pour protestant parce qu'il est né à Genève, je pourrai donc appeler catholiques tous vos incrédules de Paris? Laissons cela. Les incrédules ne sont ni protestants ni catholiques. Mais une chose que je pourrais bien ajouter, puisque vous parlez de Rousseau, c'est que les incrédules sortis de l'église catholique haïssent le christianisme, et

que les nôtres, tout en l'attaquant, le respectent, l'aiment, tiennent à pouvoir se dire qu'ils n'ont pas rompu avec lui. Julien avait fait cette remarque, et peut-être que, sous les verroux...

— Sous les verroux?... dit le chevalier.

Il ignorait l'histoire. On la lui dit.

— Et qu'il vienne encore, s'écria-t-il, se plaindre de son sort! A la Bastille! à la Bastille! C'est le seul bonheur qui m'ait manqué!

— Taisez-vous donc, enfant!... dit la maréchale.

— *Enfant! enfant!*... C'est précisément pour cela qu'un peu de Bastille m'irait bien... Cela vous donne un air... un air... vous êtes un homme, enfin... Ah! mais je dis *un peu* de Bastille... *un peu*...

— Oui; quatre jours.

— J'irais à huit, au besoin... Mais au delà... Peste!... Eh! eh! voici qui nous en dirait des nouvelles... Nous parlions de Bastille, Lauraguais...

Le comte de Lauraguais y avait séjourné plus d'une fois, et, récemment encore, pour un pamphlet contre les opérations de M. Necker. Il appelait les lettres de cachet « *Ma correspondance avec le roi.* »

Mais il n'écouta pas. Il était entré comme une bombe. Il avait l'air d'un Archimède criant *Eurêka* par les rues.

— Succès, madame! dit-il. Succès complet!...

— Succès?... Vous allez voir qu'il aura fondu un diamant...

— Ou fabriqué une vitre en porcelaine, qui coûtera cinquante écus...

— Ou inoculé un chat...

— Ou magnétisé un chien...

— Ou trouvé l'art de payer ses dettes...

Sauf cette dernière découverte, dont il paraissait peu se soucier, M. de Lauraguais courait en effet après vingt autres, la plupart inutiles ou ruineuses, car il trouvait cela plus piquant, plus grand seigneur. Il voulait être de l'Académie des Sciences, et il en fut. Il voulait voir ce qu'on éprouve quand on est sans le sou, et il n'eut pas de repos qu'il ne fût sans le sou. Une de ses maîtresses racontait qu'il l'avait logée quelque temps dans une serre chaude, où il ne la nourrissait que d'ananas. C'était, lui disait-il, pour se faire une idée de la vie sous les tropiques.

Il était fait, du reste, aux railleries, même à propos de ses vers, car il rimait, et rien moins que des tragédies. Il en avait fait une qui s'appelait *Jocaste*, et ce n'était qu'*OEdipe* estropié. Il va la lire à un ami. L'ami lui dit qu'il n'y a trouvé de bien clair que les vers du sphinx. « C'est que vous les avez mal écoutés, » lui répondit-il gravement.

Il laissait donc dire les railleurs, et, après, reprenait son fil comme si on n'eût rien dit. — C'est ce qu'il fit.

— Le mouton n'a pas remué, dit-il.

On éclata de rire.

— Le... mouton?... dit la maréchale.

— Oui... le mouton... Ne vous avais-je pas dit?... Au fait, n'importe. Le mouton à qui nous devions couper la tête...

— Quelle horreur!

— Vous n'aimez pas le mouton, madame?

— Mais si.

— Les voilà bien, les dames! On mangera volontiers les moutons, et on dira barbare à qui les tue! Mais revenons...

— A nos moutons?

— Non; ce n'est pas de moutons qu'il s'agit. Un médecin de mes amis était en train de chercher un moyen prompt, anodin, de... Comment vais-je leur dire cela?... de...

— De couper les têtes, parbleu!

— Merci, Boufflers. Voilà la chose dite. De couper les têtes, mesdames...

— Quelle infamie!

— Vous préférez la potence?

— Taisez-vous.

— Ou la roue?

— Abominable homme!

— Enfin, le moyen est trouvé. Deux solives debout, et un gros couteau qui descend... comme ceci... Voyez...

Il figurait la machine avec ses doigts.

— Nous ne voulons pas regarder!...

— En bas, le cou de l'animal...

— Aïe!...

— ... ou de l'homme, et...

— Bourreau !

— Philanthrope, mesdames, philanthrope. L'art de tuer devait se perfectionner comme les autres ; c'était honteux, vraiment, qu'il restât toujours au même point. Voilà la chose faite. Le mouton n'a pas seulement eu l'air de s'apercevoir du tour. L'homme...

— Ah ! mon Dieu !...

— Il était mort, madame ; nous l'avions fait apporter de l'Hôtel-Dieu. L'homme donc...

— ... n'a rien dit non plus, dit le chevalier. Cela se comprend.

— L'homme s'est trouvé sans tête, mais si vite, si proprement....

— Voilà un médecin admirable. Vous l'appelez ?

— Guillotin.

Et la machine ?...

— Pas de nom. Nous y penserons.

— Je propose la *Lauraguaise*.

— Le diable vous emporte, Boufflers !...

— Je croyais vous faire plaisir. Une découverte, un progrès, une chose humaine, anodine... Qu'en pense le docteur Tronchin ?

Mais le docteur Tronchin était depuis quelques moments avec un livre qui s'était trouvé sous sa main, le traité *Des erreurs et de la vérité*, par Saint-Martin, dit le *Philosophe inconnu*.

A côté de cette philosophie légère qui trouvait tout facile et clair parce qu'elle restait à la surface,

il y en avait maintenant une autre qui dédaignait, au contraire, et la clarté et les questions faciles. Elle s'attaquait, celle-là, aux plus insondables mystères de la nature, de la vie, de l'espace et du temps; elle se croyait appelée à dire le dernier mot de toutes choses.

Ce qu'il y avait de plus étrange, c'est que les disciples de l'une étaient généralement ceux de l'autre. On riait, le matin, avec Voltaire, des prétentions des théologiens, et on fouillait, le soir, avec Saint-Martin ou Swedenborg, dans les dernières profondeurs.

— Ce livre ici, madame!... dit le médecin.

— Julien le lisait, dit-elle.

— Il le comprenait?

— Non.

— A la bonne heure.

— Pourquoi?

— Parce qu'il n'y a que les sots qui le comprennent, ou qui disent le comprendre.

— Vous dites?... s'écria le comte.

— Le comprendriez-vous, par hasard?...

— Mais non, Lauraguais, dit le chevalier, vous savez bien que vous ne le comprenez pas. Vous avez voulu me l'expliquer, et je ne l'ai jamais moins compris, moi, que depuis votre explication.

Mais Lauraguais n'en avait pas moins sur le cœur les *sots* du médecin.

— Le mot est lâché, reprit-il. De par monsieur le docteur, je suis un sot.

— Monsieur, dit le docteur, vous êtes un homme d'esprit, et je sais bien que tout vous est facile. Il vous serait facile, par conséquent, d'être un sot. Ne le veuillez pas, je vous en prie... et confessez que Saint-Martin ne sait pas ce qu'il dit...

Il réfléchit quelques secondes.

— Au fait, dit-il, cela pourrait bien être.

Cependant M. de Boufflers ne savait trop comment en venir au manuscrit dérobé. Il s'en ouvrit tout bas à la duchesse de Lauzun. Elle ne savait rien; sa grand'mère ne s'était pas aperçue du larcin. On convint que le manuscrit reviendrait incognito, et que madame de Lauzun le remettrait, sans rien dire, à sa place.

Elle fut donc assez surprise de voir arriver l'abbé, qui n'osait revenir, avait dit M. de Boufflers. Mais on vit, à son air, qu'il apportait quelque nouvelle, heureux, apparemment, d'avoir de quoi acheter son pardon.

Il raconta, en effet, qu'ayant appris chez lui l'arrestation de Julien et le motif de cette arrestation, il était sorti pour tâcher d'en savoir un peu plus. Comme il traversait les Champs-Élysées, une pluie subite l'avait forcé de se réfugier sous le péristyle de toile d'un théâtre en plein vent, celui du sieur César, le danseur de corde. « J'étais là depuis un moment, dit-il, avec madame César, lorsque j'entends, à l'intérieur, comme le bruit d'une de leurs danses. — Il y a une représentation?... dis-je. — Non. Un garçon qui demande à s'engager, et que mon

mari essaye. — On entendait effectivement César qui allait, venait, jurait; le candidat n'avait évidemment pas conquis ses bonnes grâces. Mais d'autres voix parlaient derrière la toile, tout près de moi, et je ne pouvais pas ne pas écouter un peu. Je ne compris d'abord rien, sinon qu'il s'agissait de quelque chose de perdu. J'écoutai mieux. — Décidément, disait une des voix, je l'ai perdue... et plusieurs copies encore... Si on allait reconnaître l'écriture!... — Une autre voix dit que c'était impossible. J'étais, comme vous pensez, tout oreilles, et ma grosse dame César finit par s'en apercevoir. Mais une espèce de querelle venait de s'élever entre César et le danseur. Celui-ci insistait pour s'engager; César l'envoyait paître. L'autre suppliait, pleurnichait. Qu'allait-il donc devenir? Il lui faudrait mourir de faim. — Prenez-moi à quarante sous par jour. — Non, non. — A trente sous... — Non. — A vingt sous... — Mais le voilà, tout à coup, qui part d'un immense éclat de rire, et s'élance hors de la barraque. Le César, qui se voit mystifié, s'élance après; mes deux causeurs lui barrent le passage. La femme crie à la garde, et, me croyant complice, veut m'arracher les yeux. Enfin, les autres s'enfuient, moi aussi... Mais je les avais reconnus, eux et le danseur... Le danseur, je vous le donne en mille... C'était...

— C'était le comte d'Artois, dit Boufflers.

— Vous le saviez?

— Je savais qu'il prend des leçons de deux autres

saltimbanques, *Placide* et le *Petit-Diable.* Et comme il n'y a que lui pour faire de ces farces...

— Eh bien, c'était lui. Et celui qui parlait de cette chanson perdue...

— C'était le duc de Chartres.

— Vous allez succéder au comte de Saint-Germain. Vous savez tout.

— Le duc ne quitte pas son cousin, surtout dans les parties folles; le duc est l'ennemi de la reine; donc...

— Donc c'était lui, et Genlis avec lui.

# XXVI

Tandis que l'on discute, à l'hôtel de Luxembourg, sur les moyens d'utiliser prudemment, en faveur de Julien, la découverte de l'abbé, — retournons voir ce qui se passait à la Bastille.

Une demi-heure, ou environ, après la visite menaçante de MM. Lenoir et Amelot, la porte s'était rouverte. Un homme courut à Julien, lui saisit la main, l'embrassa.

Il était laid, cet homme, très-laid. Il avait la tête grosse, les traits massifs, le visage profondément labouré de la petite-vérole, le cou très-court, les épaules désagréablement saillantes. Mais son regard était vif, son sourire, malgré l'épaisseur des lèvres, gracieux, et sa physionomie, en somme, plutôt noble que basse.

Il étreignait donc rudement la main que Julien lui avait abandonnée, et, sans songer à se faire connaître, quoiqu'il dût bien voir que Julien ne le con-

naissait pas : — Bonjour, mon nouvel ami, bonjour... Eh bien ! on est triste?... Allons donc ! si j'avais été triste, moi, il y a longtemps que je serais mort... Et puis, il faut que je me réserve pour les quelques prisons où je n'ai pas encore vécu, car il paraît que je tâterai de toutes...

— Mais, monsieur, dit enfin Julien, je n'ai pas l'honneur...

— De me connaître?... Oh ! que si...

« Mon grand défaut n'est pas d'être inconnu... »

Vous connaissez bien, en tout cas, le marquis de Mirabeau?...

— L'*Ami des hommes?*

— Oui... et l'ennemi de sa famille, y compris surtout moi, son très-cher fils.

— Le comte ?

— Précisément.

— J'ai lu votre *Essai sur le despotisme.*

— Vous voyez que vous me connaissez. Et qu'en dites-vous... de ce livre ?...

— Il y a de beaux morceaux...

— Mais?...

— Mais vous allez souvent bien loin...

— Voilà un objection que je ne m'attendais guère à entendre à la Bastille. Mais vous n'y êtes que d'hier au soir ; attendez. Si vous aviez eu sur le corps, comme votre serviteur, seize lettres de cachet...

— Seize !...

— Ni plus ni moins, et toutes à la sollicitation de ce bon père. J'ai été enfermé à l'île de Ré, au château d'If, au fort de Joux, à Vincennes, où je suis depuis deux ans, et d'où j'ai demandé moi-même à venir un peu ici; car il serait par trop désagréable d'avoir vieilli sous les verroux sans pouvoir parler de la Bastille.

— On fait vos volontés?... dit Julien.

— Pas tout à fait; mais on est bien aise pourtant de désobéir un peu à celles de monsieur mon père. C'est M. Amelot qui m'a permis de venir passer huit jours à la Bastille; c'est M. Lenoir qui m'a permis de venir vous faire visite.

— Qui vous avait dit que j'étais ici?

— Mon cher, un homme comme moi n'est jamais longtemps dans un trou sans se ménager les moyens de savoir un peu ce qui se passe. Dites-la-moi donc, cette chanson...

— Je ne la sais pas.

— Pas un couplet?

— Je n'en ai lu que deux vers.

— *Lu?*... Elle n'est pas de vous?

— Non.

— Et vous êtes si calme? Et vous pliez sous ce despotisme atroce qui vous enferme, innocent...

Mirabeau fronçait le sourcil, serrait les poings. C'était déjà le Mirabeau de 1789.

— Monsieur, dit Julien, cette chanson est détestable. Puisqu'on m'en croit l'auteur, il est assez naturel qu'on m'enferme.

Mirabeau leva les épaules. Julien était jugé.

— Eh bien, monsieur, reprit le futur tribun, bien du plaisir... Adieu... Quand je cherche un compagnon de prison, c'est pour avoir quelqu'un qui m'aide à maudire les tyrans. Adieu, monsieur...

Il oubliait que la porte était fermée, et qu'il avait demandé lui-même qu'on ne revînt que dans une heure. Le bruit d'un vigoureux coup de poing sur les ferrures s'alla perdre dans l'escalier; un coup de pied ne fut pas plus heureux. Alors, comme un enfant qui boude, il alla s'asseoir dans un coin, tira de sa poche un portefeuille, et se mit à écrire. Il y eut un long silence. On n'entendait que le frôlement du crayon.

Mirabeau s'arrêta enfin, mais en assénant sur le portefeuille un coup de poing qui valait presque celui de tout à l'heure. Il était au beau milieu d'une phrase, et il n'avait plus de papier. On l'entendait jurer entre ses dents contre le papier fini, contre l'heure qui ne voulait pas finir, contre le porte-clefs qui n'ouvrait pas. Puis il se mit à lire à demi-voix ce qu'il venait d'écrire, et bientôt, l'animation arrivant, ses paroles devinrent intelligibles.

« ..... Laisse-les dire, ô ma Sophie! ces charlatans qui ne parlent de dompter les passions que parce qu'ils sont incapables d'en sentir. Oh! qu'un de tes baisers me serait plus salutaire que toutes les froides harangues de ces vendeurs de mots! Je n'étais pas prédestiné à être malheureux, puisque j'ai goûté le bonheur suprême avec toi. Non! notre amour ne

trouble point l'harmonie de l'univers ; le soleil ne fut jamais plus serein que lorsque nous en jouîmes ensemble ; l'air ne fut jamais plus pur que lorsqu'il arrivait à ma bouche sous tes baisers. Eh ! comment l'amour pourrait-il intervertir l'ordre du monde, qui ne vit que par lui ? Aimons, ma Sophie, aimons ! Là est la sagesse et la vertu... »

Mirabeau se retourna tout à coup. Julien était derrière lui, attentif, avide, fasciné. — Continuez ! dit-il d'une voix tremblante.

— Je commence à me réconcilier avec lui, murmura l'autre. C'est un homme...

Il reprit.

« .....Moi, tu sais si je t'aime... Mais non : tu ne te feras jamais une idée de mon amour, car jamais je n'arriverai à t'exprimer ce qu'il est. Relis, ô mon amante, relis tout ce que je t'ai écrit de plus énergique et de plus tendre : ce n'est encore qu'une ébauche de ce que je sens dans les moments mêmes où je parais le moins occupé de toi. Mais je te calomnie, ô bien aimée ; j'oublie que ton amour est assez puissant pour animer la froide peinture du mien. Souffle, Sophie, souffle sur ces lignes desséchées, et elles prendront la vie que ma plume ne réussit pas à leur donner. Il me semble, à cette pensée, que le papier palpite déjà sous ma main. Ma vie se mêle à ta vie... »

Mirabeau se retournait quelquefois, tout en lisant, vers Julien. Il pouvait jouir de son triomphe. Julien suffoquait.

« .....Est-ce mon cœur, est-ce le tien que je sens battre là, dans ma poitrine? O les tristes amants que ceux qui n'en sont encore qu'à l'*union* des cœurs! Les nôtres ne sont pas unis; ils sont un. Ce n'est pas une figure; c'est la réalité. Que je dise *moi*, que je dise *nous*, c'est pour moi une même idée, un même mot. Si je pouvais cesser un seul moment de croire que tu m'aimes, ce serait la dissolution de mon être... »

— Assez!... s'écria Julien. Assez!... assez!...

— C'est assez?... Soit. Touchez là... Vous êtes digne d'être aussi malheureux que moi...

— Si je ne le suis déjà davantage...

— Vous paraissiez de glace.

— Il y a des volcans couverts de neige.

— Eh bien, vous me direz vos malheurs.

— Je ne le puis.

— Pas même en prison?... à un ami?... Car vous voyez que je reviens à ce nom...

— Savez-vous si je peux avoir un ami?

— Si vous ne le pouvez pas, tant pis pour vous... Mais vous êtes bien jeune, ce me semble, pour donner déjà dans le Jean-Jacques... Vous ne pouvez, dites-vous, avoir d'amis; en avez-vous eu un?

— Non.

— Et... voyons... une amie?...

— Peut-être.

— *Peut-être?*... Vous avez raison, alors; je suis plus heureux que vous. Je ne dis pas *peut-être*; j'en ai une...

Il montrait ce qu'il avait lu.

— Quoi!... dit Julien. Cette Sophie...

— Eh bien?

— Elle existe?...

— Parbleu!... Vous avez cru que c'était un roman, cela?...

— Je l'ai cru. Vous en avez publié...

— Vous l'avez cru!... Un roman!... un roman!... Eh bien, voilà ce que j'en ferai de cette lettre qui a pu vous le faire croire...

Il la déchira en cent morceaux.

— Et je lui dirai, à Sophie, poursuivit-il, que j'avais fait, à ce qu'il paraît, des phrases... Que je ne veux rien lui envoyer qui ne soit sorti de mon cœur, et rien que de mon cœur, qui ne soit moi, mon âme, mon souffle, mon être entier...

Il était effrayant d'enthousiasme.

— Un roman!... un roman!... Jeune homme, reprit-il d'un ton plus calme, avez-vous aimé comme cela?... Si vous avez aimé moins, ne dites pas que vous avez aimé... Mais adieu, j'entends le bruit des clefs. Nous nous reverrons, j'espère, ici ou ailleurs... Ah! j'oubliais. Un ancien prisonnier qui a habité cette chambre y a découvert, m'a-t-il dit, une cachette. Cherchez... C'est près de la porte, à droite, derrière une pierre... Adieu...

Il sortit. La porte se referma.

## XXVII

Lui aussi, Julien, il avait eu maintes fois la tentation d'en rester à l'amour, comme au seul but abordable en cette vie, et de noyer dans l'amour tous les besoins de son intelligence et de son âme. Lorsque, après de longs élans vers la vérité, vers l'infini, il se retrouvait, brisé, à la même place, un amer découragement lui disait qu'il se briserait encore, et cent fois, et toujours, avant d'arriver à rien; qu'il y avait folie à consumer en aspirations inutiles des forces données pour jouir; que l'homme, enfin, puisque le présent seul est dans sa main, a le droit de lui demander le bonheur et de ne le demander qu'à lui.

Cette morale était celle du siècle; mais ce siècle montrait en même temps où elle mène, et le remède, pour qui savait le voir, était à côté du mal. Quand Julien, découragé, essayait de se dire : « Jouissons... » il n'avait qu'à se rappeler les jouis-

sances de ce temps pour retrouver ses répugnances et pour recommencer à vouloir mieux.

Les plaisirs ordinaires, il n'y voyait que des amusements d'enfants; l'amour, il ne le comprenait que dans la communauté des sentiments nobles et purs. C'était au-dessus de la terre qu'il plaçait l'union des âmes. Il les voulait ne s'enchaînant l'une à l'autre que pour planer avec plus d'assurance dans les hautes régions de la vertu.

Mais la vertu, pour lui, ce n'était pas ce je ne sais quoi dont le nom profané s'appliquait alors à tant de choses. Nous avons vu que l'abus de ce mot n'avait pas peu contribué à le détacher de Rousseau. Il venait d'entendre Mirabeau parlant de vertu à son amante, et il s'était rappelé ce qu'il savait de cette Sophie incomparable. Sophie de Monnier avait quitté le toit conjugal pour fuir en Hollande avec un homme tout chargé de scandales, et cet homme était Mirabeau, marié aussi, père déjà; ce vertueux amour n'était donc qu'un double adultère. Mirabeau l'expiait sous les verroux de Vincennes; mais un si digne enfant du siècle ne pouvait en être abandonné. Le *vertueux* Malesherbes — on sait que ce titre était presque inséparable de son nom — était son protecteur; le magistrat chargé de la morale publique, le lieutenant de police, était l'intermédiaire entre Mirabeau et son amante. Il demandait seulement à voir les lettres. Ces pages brûlantes de luxure le délassaient de ses graves travaux, et on y sent, en maint endroit, ce que Mirabeau niait si fort,

— l'auteur à côté de l'amant, l'homme qui songe à d'autres tout en songeant à son amante.

Julien venait donc de retomber douloureusement sur lui-même ; il avait honte de ce moment de fièvre, de ce triomphe d'une page impure sur son âme. Mais les principes d'une vertu plus réelle, d'un amour plus pur, où les chercher? N'allait-il pas être ramené à ses éternels doutes, à son incurable impuissance? Que gagnerait-il à voir le mal, s'il devait être réduit à le voir? — Il en revenait presque à envier le bonheur de ceux qui s'y plongeaient sans scrupule et sans remords.

Il se sentait fort, cependant ; ce n'était que le point d'appui qui lui manquait. Mais le point d'appui, c'est tout. Ce qu'Archimède demandait pour soulever le monde, l'homme en a tout autant besoin pour soulever le fardeau de ses doutes ; celui qui s'imaginerait l'avoir trouvé en lui-même et en lui seul, ce serait Archimède croyant remuer le globe en s'appuyant sur un des points du globe.

Dans cet état, le sentiment de sa force n'est pour l'homme qu'une amertume de plus. Il pourrait faire, et il est condamné à ne rien faire ; il pourrait marcher, courir, et il est condamné à ne pas changer de place. Toujours le prisonnier. Faible, malade, il s'accommoderait mieux de la prison ; c'est sa vigueur qui le torture et le tue.

Julien souffrait donc surtout de l'absence d'un principe auquel il pût consacrer son énergie. Il s'était souvent reproché de prendre si peu d'intérêt à

la lutte actuelle entre le despotisme vermoulu et la liberté naissante. Ses instincts le poussaient vers la cause libérale; mais quand il la voyait gâtée par tant d'orgueil, par tant de sottises, par tant de vices, il reculait. Les hommes, se disait-il, sont donc, sous tous les drapeaux, les mêmes! Qu'est-ce que le monde gagnerait à changer de face? A quoi bon habiller de mots nouveaux des misères vieilles comme l'homme, et qui ne s'en iront de cette terre qu'avec lui?

Il avait tort, sans doute. Vices ni vertus ne changent rien à la valeur absolue des idées : ce qui est vrai est vrai et ce qui est faux est faux, n'importe en quelles mains, dans quel livre ou dans quelles bouches. Mais ce n'est qu'à distance qu'on peut faire abstraction des hommes. Julien avait vu Rousseau la veille; il venait de voir Mirabeau. Rousseau lui avait gâté la théorie, Mirabeau la pratique; l'un la vertu, et l'autre la liberté. Il avait lu, malgré lui, dans ces deux obscures consciences. Rousseau, c'était le vice cherchant à s'étourdir à force de répéter « *vertu* ; » Mirabeau, c'était le vice encore, criant « *liberté* » pour s'affranchir.

# XXVIII

Deux jours s'étaient écoulés dans ces pensées, quand Julien se rappela tout à coup cette cachette que Mirabeau lui avait dit devoir se trouver dans sa chambre.

Il la chercha. Toutes les pierres semblaient exactement jointes. Aucune ne rendait un son plus creux que les autres.

Le mur était tapissé d'inscriptions. Il y en avait de toute espèce. La résignation, le désespoir, la foi, l'incrédulité, l'amour, la haine, avaient marqué leur passage sous ces voûtes. Mais les noms étaient partout effacés ; le prisonnier ne devait rien savoir de ses prédécesseurs que leurs souffrances. Les dates avaient aussi disparu, comme si le temps même eût cessé d'être, et que l'éternité dût exister seule dans ce lieu.

Une inscription gravée d'une main ferme — HIC IACET ANIMA MEA — avait longtemps retenu Julien.

*Ci gît mon âme!* Une âme tuée, enterrée! Que de souffrances dans ces quatre mots! Et quelle histoire, pensait-il, que celle qu'un homme a pu résumer ainsi!

Mais une idée lui traversa l'esprit. Si ces mots signifiaient autre chose?... Il se rappelait avoir lu qu'on les mit une fois sur la pierre qui recouvrait le trésor d'un avare. Ici, dans ce cachot, il n'était guère vraisemblable que ce fût plaisanterie; mais le sens pouvait être analogue : un trésor, n'importe lequel, pouvait être caché dans la muraille.

La pierre n'offrait aucune prise. Il eut beau la pousser, la frapper; ce fut en vain. Il observa enfin que l'inscription, placée près du bord inférieur, désignait plutôt la pierre au-dessous. Celle-là, en effet, dès qu'il se mit à la pousser, il s'aperçut qu'elle n'était pas immobile; mais le mouvement était faible, et, malgré les plus grands efforts, n'augmentait pas. Julien, sentant que la résistance était au centre, se mit à ne plus pousser qu'une des extrémités. Alors la pierre tourna sur elle-même. Une espèce de gond la retenait par le milieu à celle de dessus et à celle de dessous.

La cachette était peu profonde. Julien put voir aussitôt tout ce qu'elle contenait : un livre, et un crayon à côté. Il prit le livre... C'était une vieille Bible de Saumur, héritage, sans doute, d'un prisonnier huguenot.

Le crayon n'avait pas été inutile. Les marges, les pages blanches, souvent même les interlignes, tout

était couvert d'écriture. L'auteur avait jeté pêle-mêle les réflexions pieuses, les aperçus théologiques, les remarques de controverse, de philologie et d'histoire.

Mais Julien s'aperçut, en feuilletant, que les premières pages contenaient une espèce de journal.

C'était d'abord un mémorial de famille, selon l'ancien usage protestant. Ces premières lignes étaient écrites à l'encre.

*Cejourd'huy XVIe de juin MDCLXXX, en l'église de Charenton, a esté béni mon mariage par spectable Iean Claude, ministre en ladite église, lequel m'a donné le présent livre, m'admonestant de le garder en bonne et mauvaise fortune, en souvenir du dict jour, ce que feray par la grâce de Dieu.*

*Cejourd'huy XVIIIe d'aoust de la même année a esté mon installation de ministre en l'église de Meaux, laquelle j'ay promis devant le Seigneur de fidellement instruire et garder en toute bonne doctrine et saincteté de vie, pour autant que le Seigneur me donnera de le faire.*

*Cejourd'huy XXVIIe d'aoust MDCLXXXI m'est née une fille, que Dieu bénisse.*

*Cejourd'huy I de septembre MDCXXXIII m'est né un fils, que Dieu bénisse. — Les temps se font durs. On dict que le roy est toujours plus courroucé contre nous, ce que Dieu veuille détourner.*

*Cejourd'huy Ve de juillet MDCLXXXIV est morte ma mère bien-aimée, que Dieu veuille avoir reçue en sa paix avec mon père. Je prends chez moi mon*

*jeune frère, lequel n'a plus que moi au monde.*

*Hier, XV^e d'octobre MDCLXXXV, a esté rendu un édict par lequel le roy révoque celuy de Nantes. Les ministres doivent sortir du royaume. Le Seigneur nous inspirera si nous devons obéir.*

*Cejourd'hvy VII^e de may MDCLXXXVI une seconde fille m'est née, que Dieu bénisse. — L'Église est sous la croix. Il y a la peine de mort pour les ministres qui seront trouvés en France. Je ne suis pas parti, ni ne partiray. Dieu me veut en son champ. Il m'y retient jusque par la voix de mon frère, un enfant, lequel dict n'avoir point de peur, et se vouloir vouer à ce même sainct ministère.*

Là finissait l'écriture à la plume. Le reste était moins laconique, mais en lignes excessivement serrées. L'auteur semblait s'être résigné, dès le début, à ne jamais avoir d'autre papier.

Cejourd'huy 13^e de juillet 1688, estant en la Bastille depuis quatorze mois, j'ay receu, par la bonté de Dieu, le présent livre, lequel mes amis m'ont faict remettre par un porte-clefs qu'ils ont gagné. Mais cet homme ne m'a rien voulu dire. J'ay esté toute la journée à feuilleter le livre, pour voir s'il n'y avoit rien d'escrit, et me voilà tout triste parceque je n'ay rien trouvé. Comme s'il n'y avoit pas, et tout du long, la bonne Parole de Dieu!

Lu, pour commencer, le XIV^e chapitre de sainct

Jean, où il y a : « *Je ne vous laisseray point orphelins.* »

15 may 1689. — Il y a aujourd'huy deux ans que je fus arresté. Je crus qu'on m'alloit faire mon procès, comme on avoit déjà faict à quelques autres, lesquels ont eu la joye de mourir pour le Seigneur. Mais il paroît qu'on ne veut pas de ces exécutions dans la capitale, ou tout proche, et c'est pourquoy on me mit en ce chasteau, en me disant que je sortirois quand je voudrois, moyennant que j'abjure. Donc je mourray icy.

Si je pouvois tant seulement avoir quelques nouvelles de ma femme, et de mes enfans, et de mon frère ! Mais je n'en ai sçu absolument rien, ni mesmement s'ils sont en vie.

20 aoust. — Trouvé en ma chambre une cachette, qu'avoit commencé de faire, apparemment, un de mes devanciers d'icy ; mesme qu'il s'estoit procuré un morceau de fer qui faict pivot. Depuis deux mois en çà j'ay travaillé à agrandir le creux, et j'y loge ma Bible, ce qui m'oste d'un grand soucy, tremblant toujours qu'on ne vinst à la trouver. Ces ennemis de Dieu ne sçavent pas que je ne suis plus seul.

Trouvé, un de ces jours, la marque que ma femme avoit faicte à une page, le dernier soir que nous lûmes ensemble. J'ay beaucoup pleuré ; mais le bon Dieu m'a soutenu.

15 novembre. — Il est venu un prêtre, lequel je crois être un évêque, qui m'a fortement et subtile-

ment pressé sur les choses de la foi. Il parloit avec une grande authorité et éloquence de paroles, comme si c'eust esté en un sermon devant grande affluence de gens de son église. Dieu m'a domné de lui répondre en toute modestie et ensemble en toute assurance, si bien qu'il ne pourroit que par un insigne mensonge dire que j'aye esté à court. Il me vouloit toujours pousser sur le terrain de l'authorité de l'Église, ce qui est une ruse de Satan pour amener les pauvres âmes à recevoir en bloc tout ce qu'il plaît à l'Église d'enseigner; mais je l'arrestois toujours aux choses en quoi elle a violé ou détourné la parole de Dieu, et je lui disois qu'il commençât par me prouver que non, faute de quoi sa grande démonstration de l'authorité de l'Église seroit toujours caducque, tant habilement l'arrangeât-il.

25 novembre. — J'ay sçu que ce prêtre étoit le fameux M. Bossuet. Dieu soit loué que je ne l'aye pas sçu le jour qu'il vint, car j'aurois eu frayeur de me trouver avec un si grand prélat, et je n'aurois peut-être pas discouru comme j'ay faict.

13 avril 1691. — Il paroît que l'Église de Dieu est plus que jamais sous la croix. Ceux qui restent fidelles sont en grande angoisse et persécution. On les pille, on les tue, on les envoye aux galères. Nos pauvres provinces du midy sont à feu et à sang. Les païens n'en faisoient pas davantage.

20 may. — M. Bossuet est revenu; mais Dieu a permis que je lui parlasse encore plus résolument que la première fois, il y a tantost deux ans. Comme

il me vouloit entreprendre derechef sur l'authorité de l'Église, je lui ay dit qu'il n'y avoit guères lieu à disputer de paroles, ce me sembloit, quand on estoit résolu, comme ils le sont, à avoir raison par le glaive, et que je sçavois ce qu'on fesoit à nos pauvres troupeaux, et que nombre de mes confrères avoient déjà péri à la potence ou sur la roue, et que c'estoit chose bien cruelle, et bien honteuse, et bien criante par devers notre Dieu à tous, que des chrestiens, ou soi-disans, fissent des maux pareils à des chrestiens. J'ay adjouté qu'il en auroit tout particulièrement, lui, à respondre devant Dieu, ayant plus contribué qu'aulcun et à mettre le roy en colère contre nous, et à lui faire accroire que c'estoit œuvre pie de nous exterminer. Il est parti grandement décontenancé et en courroux; mais qu'est-ce qu'il me peut? Je me confie en cette parole qu'il me vouloit donner comme prouvant que son Église est la bonne, et qui n'a esté dicte que de celle des vrais adorateurs en esprit et en vérité : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. »

12 novembre. — Ils m'en ont dépesché un autre, tellement doux, celuy-là, et insinuant, que je lui ay demandé tout d'abord s'il n'estoit pas M. de Fénelon, ce qui a paru lui faire plaisir, car c'estoit lui. Il s'est remis à me parler plus doucement encore, tellement que je commençois à m'effrayer de ne plus avoir tant envie de répondre, et que je l'ay remis moi-même sur le fond des questions. Alors il s'est retrouvé tout aussi papiste qu'un autre. Tout ce qu'il m'avoit dict

jusque-là, c'étoient vaines phrases, je ne voudrois pas dire menteuses, mais d'une charité qui venoit de son fond à lui, et point de son Église. Un catholique, tant charitable soit-il, ne nous peut rien céder en conscience; s'il nous épargne les rigueurs, il désobéit à l'Église, aux conciles, aux papes, lesquels ont toujours commandé de ne laisser ni paix ni trêve aux rebelles comme nous, et toujours approuvé toutes les rigueurs des roys. J'ay vu que M. de Fénelon regimboit fort, en son cœur, contre cette dure politique. Il s'est montré touché de la constance que Dieu me donne d'avoir en cette captivité, et, comme il sortoit de ma chambre, j'ay vu le moment qu'il m'alloit embrasser. Mais il s'est retenu, et je ne crois pas qu'il revienne.

13 octobre 1702. — Onze ans que je n'ay rien escrit, rien lu. On m'avoit logé en une autre chambre, et le livre estoit resté icy, heureusement en la cachette.

Je l'avois bien pensé qu'après les paroles douces viendroient les choses rudes. Quand ils virent que je ne me voulois pas soumettre à leurs raisons, ils m'enfermèrent d'abord en un cachot tellement horrible et malsain que je ne crois pas qu'homme au monde y puisse vivre deux mois. J'y fus six semaines, ou environ; puis on me remonta dans une chambre, mais tellement obscure et petite que c'estoit quasiment la même chose, sauf qu'on y pouvoit vivre. C'est là que je suis resté onze ans, sans mesme sortir une fois. On me sortoit auparavant pour aller à leur

messe ; mais, comme je dis que je n'y voulois plus aller, on prononça que je ne sortirois non plus pour la promenade dans la cour.

Personne, de ces onze ans, ne m'est venu visiter, et j'ay esté souvent en grande angoisse, jusques à prier Dieu de me retirer de ce monde, ce qui est un grand péché. Mais voilà qu'il m'a rendu sa Parole, et je seray fortifié.

Je ne sçais toujours rien ni de ma femme, ni de mes pauvres enfans. Je les vois toujours tout petits, et j'ay peut-être une fille de vingt ans, voire de vingt et un. Est-ce qu'ils pensent à moi et prient pour moi, comme moi pour eux? Si je n'estois bien sûr de les retrouver une fois en paradis, j'aurois séché de regret. Toutes les fois que j'en parlois, on me répondoit : « Abjurez ; » car Satan savoit bien que, si j'avois pu estre tenté, c'auroit esté par là. Hélas ! mon Dieu ! ils ont peut-être esté élevés, mes pauvres enfans, dans cette religion ennemie de l'Évangile et persécutrice des saints. On les a peut-être enseignés à maudire leur père... Que Dieu m'oste cette pensée, car elle me faict trop de mal. Et mon frère, mon pauvre frère, qui se vouloit faire ministre, qu'est-ce qu'ils en auront faict !

10 mai 1704. — Il paroît que notre pauvre peuple a essayé de secouer le joug, et qu'on se bat dans les Cévennes. J'ay toujours presché, quant à moi, la soumission aux puissances; mais je ne veux pas condamner mes frères sous la croix, car il se peut que ce soit Dieu qui leur ait mis au cœur de se roi-

dir. On dict que le roy a aussi une grande guerre, en Espagne et ailleurs, avec les Anglois. La volonté de Dieu soit faicte ! Je ne voudrois pas souhaiter des maux à mon pays, et je ne me puis empêcher de souhaiter la délivrance de l'Église, opprimée par les méchans.

Tout cela dure depuis deux ans en çà, mais je n'en avois rien sçu.

12 avril 1709. — Il y a eu des froids épouvantables, dont j'ay pensé mourir, quoiqu'on m'ait donné un peu de feu. On dict que beaucoup de gens sont morts, et que les récoltes sont perdues. La main de Dieu s'appesantit sur ce malheureux royaume.

Cet hiver m'a beaucoup vieilli, et, de faict, j'aurai tantôt cinquante-quatre ans. En voilà vingt-deux que je suis en cette Bastille.

Décembre 1712. — On dict que le roy a vu mourir presque toute sa famille. Dieu venge le sang et les larmes de nostre peuple. — Mais je voudrois n'avoir pas escrit cette ligne. Dieu seul sçait le pourquoy de ses desseins.

Juillet 1714.—Dieu soit béni ! Je commence à mourir au monde. Quand on me viendroit dire qu'on me va tirer d'icy, j'en serois touché médiocrement. J'aime autant rester encore un peu, et ne revoir que dans le ciel ceux qui ont esté ma famille sur cette terre.

Septembre 1715. — Le roy est mort. Septante-deux ans de règne ! Il voudroit peut-estre bien, à présent, échanger son fardeau contre le mien...

On dict que le nouveau roy n'a que cinq ans, et

que le duc d'Orléans est régent. Cela pourroit bien amener des changements... Mais voilà bien notre pauvre cœur ! Je me disois mort au monde, et je me prends à reparler d'espérance.

Janvier 1716. — L'espérance estoit vaine; mais, Dieu mercy, je n'en ay plus besoin. La résignation m'est revenue, et plus entière qu'avant. Je me remets, corps et âme, aux mains de Dieu. On dict que nos pauvres églises sont un peu moins tourmentées que du temps du feu roy.

Mars 1717. — Un jeune homme m'est venu voir qui m'a dict estre à la Bastille pour quelque étourderie de jeunesse et d'autheur. Il a paru avoir grand'pitié de moy, mais non pas tant pour ce que j'ay souffert en cette captivité que pour ce que je me suis obstiné à y rester, toutes ces opinions, dit-il, estant choses vaines et égales pour les gens de vray sens. Mais il a pu vite voir que je n'entendois point de cette oreille, et qu'avant de confesser que l'erreur et la vérité sont choses indifférentes, je confesserois plutost que lumière et ténèbres sont une seule et mesme chose. Il m'a montré des vers d'un livre qu'il faict sur Henri IV et sur les protestans d'alors, lesquels ont en ce livre, à ce qu'il m'a dit, le beau rôle. Quoique ce ne soit que justice, je l'ay remercié de sa bonne volonté envers nous et nos pères ; je lui ay dit que je prierois bien Dieu pour le succès de son entreprise, et pour qu'il ne demeurast pas luy-mesme en cette damnable incrédulité. Il m'a dit son nom; je l'ay oublié.

Comme on escrit et comme on parle autrement que de mon temps ! L'idée ne m'estoit jamais venue que cela eust changé. J'ay gardé le vieux françois de ma Bible, n'ayant vu ni lu autre chose depuis que je suis icy. J'ay vû que je lui fesois un peu l'effet, à ce jeune homme, d'un homme d'un autre siècle et quasi d'un autre monde. Qu'est-ce que cela me fait? Dieu ne change pas pour moy, ni moy pour Dieu.

Mars 1720. — J'ay esté plusieurs fois malade, et je m'affoiblis beaucoup. Est-ce que l'heure de mon délogement approche? J'ay à peine la force d'ouvrir et de fermer la cachette; et que deviendrois-je sans mon livre ?

On dict que nos églises reprennent courage et vie. Je sçavois bien que Dieu ne nous abandonneroit pas à tout jamais.

Juillet 1724. — Je ne sçais pas comment je vis encore. Voilà quatre ans que je vais en m'affoiblissant, et la lampe brusle toujours ; on diroit que la prison m'a appris à vivre de peu d'air et à économiser la vie. Mais je ne crois pourtant pas que ce soit long.

Décembre 1724. — Les persécutions recommencent. Un édict terrible a paru, que le gouverneur a eu la cruauté de m'apporter. Je n'auray pas la consolation de mourir en sachant mes frères en paix. La volonté de Dieu soit faicte !

May 1725. — Ceci est la dernière fois, probablement, que j'escriray ; aussi bien n'y a-t-il quasi plus de place. Ma main tremble, et je n'y vois presque plus.

Je ne voudrois pas, maintenant, n'avoir pas esté icy. Dieu m'a tenu, trente-huit ans durant, à l'abri des dangers et des tentations du monde; il m'a donné presque les deux tiers de ma vie pour me préparer à aller à la rencontre de son Christ. Je sens que je devrois pardonner mieux que je ne fais à ceux qui ont esté, par haine pour l'Évangile, les instrumens de sa miséricorde envers moy. Mais je désire ardemment leur pardonner, et j'espère que Dieu ne m'appellera pas à lui sans m'avoir osté du cœur ce dernier reste de fiel et d'amertume.

Que Dieu soit avec mes enfans, avec mon frère, s'ils vivent; avec ma pauvre femme, si elle ne m'attend déjà auprès de Lui. C'est maintenant que je peux dire ou que je vais la revoir, ou que je ne l'attendray pas longtemps, car elle estoit presque de mon âge.

Que Dieu me pardonne, enfin, par le sang de Jésus, tous mes péchés, car je sçais bien que je l'ay souvent offensé. Il m'a fallu longtemps pour apprendre à me soumettre, et il faudroit peu de chose pour que le vieil homme revinst. Que Dieu me garde jusqu'au bout en sa grande bonté, et que mon Sauveur me reçoive! Amen.

Juin 1725. — J'ay voulu revoir ma Bible. Mais je ne peux plus lire, et je ne vois pas ce que j'escris. Aurai-je la force de la cacher? Je ne sçais. A qui la retrouvera, salut et bénédiction en Dieu nostre père, et en Jésus-Christ nostre sauveur! Voici... Je la baise... Je la baise encore... Adieu... Adieu... Je ne

liray plus la Parole... Je l'entendray de la bouche mesme de Dieu...

Ces derniers mots étaient à peine lisibles. Des larmes avaient coulé sur l'écriture tremblante et mal formée; dernier regret à ce bonheur ravi par la cruauté des hommes, saintes larmes du juste aux premières lueurs du ciel.

Celles de Julien avaient aussi humecté le vieux livre. Il regrettait que l'histoire fût finie, et il avait soupiré après la fin. Il aurait voulu la recommencer, et il n'osait, comme s'il eût craint de condamner à trente-huit autres années d'agonie celui qu'il venait de voir mourir dans de si saintes joies.

Puis, au fond de son âme, il y avait comme un sentiment de jalousie. Lui, flottant à tout vent sur les flots d'un siècle en tourmente, qu'il se trouvait chétif devant ces trente-huit années de constance et de foi! Ce n'était pas qu'il se sentît incapable d'affronter, au besoin, la persécution et le martyre; mais, pensait-il, et c'était là le grand vide, n'est pas martyr qui veut. Martyr! De quoi le serait-il? Il avait essayé de tout, et tout s'était fondu dans sa main. Où prendre une cause à défendre, un maître à suivre, un Dieu qui devînt sa vie?

Ce qui achevait de l'humilier, c'était l'humilité même de cet homme que le hasard venait de ressusciter pour lui. Quel contraste avec les bruyants éclats de la vertu et de la sagesse du jour! Pas un mot, dans toute cette histoire, où perçât la pensée

d'un éloge, d'un souvenir même, à attendre des hommes. L'auteur n'avait écrit, n'avait souffert, n'était mort que pour sa foi et son Dieu. Même son nom, il ne l'avait pas mis. N'était-ce pas assez que Dieu le sût? Peut-être avait-il eu à se raidir plus d'une fois contre la déchirante tentation de faiblir et d'être libre; mais de toutes ces luttes et de toutes ces victoires, pas un seul mot non plus. Vainqueur, il donnait à Dieu toute la gloire; vaincu, il se serait cru le dernier des traîtres. C'était le serviteur fidèle qui, en se dévouant jusqu'à la mort, ne croit rien faire de plus extraordinaire que s'il vaquait à de paisibles fonctions; c'était le voyageur qui marche, à travers les épines comme à travers les fleurs, droit au but qui sait être celui de son voyage.

Et qui le lui avait dit, ce but, au prisonnier de la Bastille? Qui lui avait appris à n'en pas douter dans son cœur, à le voir comme de ses yeux, à le tenir comme une proie sous ce puissant et imperturbable regard? — Un livre, celui qui avait reçu ses confidences, celui qu'il baisait encore quand ses yeux refusaient de lire et ne pouvaient plus que pleurer, celui, enfin, que Julien venait de retrouver sous cette espèce d'épitaphe si mystérieuse et si vraie.

Mais Julien n'avait vu la Bible, jusque là, qu'à travers les superstitions catholiques, les rires de Voltaire ou les hommages mensongers de Rousseau. Ce livre que le martyr inconnu avait appelé *mon âme*, l'homme de 1778 n'eut pas même l'idée de l'ouvrir

au delà des quelques feuillets qui lui en avaient raconté la divine puissance. Il admirait cette émouvante histoire; mais il était encore incapable de comprendre qu'elle pût devenir la sienne.

# XXIX

Ainsi allait le siècle. On heurtait à toutes les portes, sauf à celle que Dieu offrait d'ouvrir, et par laquelle on savait que nul encore ne s'était repenti d'avoir passé.

En même temps, comme pour se consoler de ne pouvoir trouver le dernier mot des questions les plus nécessaires, on commençait, nous l'avons dit, à se jeter dans les plus inutiles, à affronter les plus inabordables. Ce qu'avait dit le cardinal de Bernis : « Ne pouvant réussir à me faire une petite fortune, je me suis mis à m'en faire une grande, » les rêveurs de ce temps s'imaginaient pouvoir le dire un jour de leurs merveilleuses découvertes.

De là le plaisir qu'on trouvait à s'enfoncer dans les plus obscurs problèmes de l'univers métaphysique ; de là aussi la faveur accordée à tout ce qui flattait ce nouveau goût, dût-on reconnaître tout bas qu'on était dupe de soi-même ou des autres.

La franc-maçonnerie s'était récemment recrutée de la plupart des encyclopédistes. Usés comme penseurs, car le marteau s'use à détruire, ils avaient saisi cet autre marteau occupé depuis tant de siècles à bâtir dans l'ombre on ne savait quoi, et remis en honneur par l'inquiète curiosité de ce temps. On avait vu Voltaire, moins de deux mois avant sa mort, recevoir l'affiliation. Il avait baisé, disait-on, avant de s'en revêtir, le tablier maçonnique d'Helvétius, prêté pour cette cérémonie par la veuve du philosophe. Un grand concert et un magnifique repas avaient clos la célébration des *mystères*, que le vieux rieur avait subie avec un sérieux parfait, et M. de la Dixmerie, un des frères, avait chanté gravement :

> Au seul nom de l'illustre frère,
> Tout maçon triomphe aujourd'hui.
> S'il reçoit de nous la lumière,
> L'univers la reçoit de lui.

C'était donc *la lumière* qu'on était censé recevoir en recevant l'affiliation maçonnique. Devons-nous penser qu'il y eût là autre chose qu'un mot, qu'une formule? La franc-maçonnerie possédait-elle réellement le secret de quelqu'un des mystères de la vie ou de la mort? Avait-elle, au moins, la persuasion de le posséder? — Il est difficile de le croire. Le silence imposé aux francs-maçons sur les détails de leurs cérémonies, sur quelques-uns des buts de leur association, n'aurait pas indéfiniment empêché la révéla-

tion de leurs idées. Nous trouverions dans leurs discours, dans leurs livres, dans leur conduite, au moins quelques indices d'une science plus profonde que celle des penseurs vulgaires ; et quand nous les voyons vivre et mourir comme tout le monde, nous ne pouvons que nous dire qu'ils n'en savent pas plus que nous sur ce que nous ne savons pas.

Mais beaucoup pouvaient être sincères, sinon en se disant arrivés à la lumière, du moins en se figurant que la franc-maçonnerie pouvait les y conduire. Une certaine analogie entre les moyens employés et le but à atteindre favorisait cette illusion. En appelant mystères de simples cérémonies qui n'avaient de mystérieux que la forme et dont le fond était fort clair, on s'imaginait entrevoir aussi le fond des vrais mystères et s'ouvrir les abords de l'inconnu. On se croyait, du moins, sur les limites du monde surnaturel, et un simple voile, pensait-on, lequel pouvait au premier moment se déchirer, en séparait encore les mortels.

Cette recrudescence avait sa cause dans les succès destructeurs des incrédules, et les incrédules étaient les premiers à y céder. *La nature a horreur du vide.* Si c'est là une sottise en physique, c'est une vérité en morale, et une grande. Peut-être l'est-elle moins de nos jours qu'elle ne l'était il y a un siècle, car l'incrédulité a eu le temps de devenir un état comme un autre, dans lequel on vit sans y songer, dans lequel on meurt, si on y meurt, sans y songer davantage; mais alors, au sortir d'une période de foi,

peu étaient assez avancés pour ne pas avoir besoin de remplacer la foi par quelque chose. Voyez, dans le premier tiers du siècle, lorsqu'on avait commencé à s'apercevoir que la foi s'en allait, comme on avait eu hâte de la raccrocher à saint Pâris, aux miracles de son tombeau, aux convulsions de ses adeptes! Car il est à noter que ceux qui crurent à ces folies étaient généralement des hommes déjà soumis à l'influence du dix-huitième siècle, jansénistes hardis, savants peu croyants, plusieurs même déjà positivement incrédules. La franc-maçonnerie venait offrir, sous une autre forme, une pâture aux mêmes besoins.

Aussi ne pensons-nous pas qu'on ait raison de lui attribuer, dans cette période-là, une pensée politique et un but arrêté. Des historiens l'ont assimilée aux sociétés secrètes qui ont joué de nos jours un si grand rôle; quelques-uns sont allés jusqu'à expliquer par elle la révolution tout entière. Erreur. Les loges maçonniques conspiraient, si l'on veut, contre l'ancien ordre de choses; mais c'était par leur existence même, par les noms et les opinions de quelques-uns de leurs membres, par leurs tendances manifestement démocratiques. De calculs et de complots, point. Avait-on besoin d'en faire? La conjuration était partout, et il n'est pas de conjuration plus puissante que celle qui n'en n'est pas une, tout le monde en étant. Il n'y avait qu'à suivre et qu'à aider un mouvement déjà devenu irrésistible. Mais nul doute que tous, meneurs et menés,

ne se sentissent plus forts en s'unissant par cette fraternité mystérieuse; nul doute aussi qu'elle ne contribuât à entraîner dans la ligue commune des hommes que leurs intérêts ou leurs principes en auraient plutôt éloignés. Parmi les membres présents à la réception de Voltaire, le 7 avril 1778, nous en voyons plusieurs qui n'étaient point ses partisans. Mais comment résister à la tentation d'appeler *frère* celui que le roi de Prusse, cet autre meneur du siècle, appelait son ami? Chacun était libre, d'ailleurs, de ne tenir à l'association que par ses idées favorites. Les philanthropes n'y voyaient que de la philanthropie, les gens à instincts religieux qu'une sorte de religion, les niveleurs que de l'égalité. Aux économistes bavards, elle offrait des auditeurs bénévoles; aux amateurs d'antiquités, un vaste champ de recherches historiques. Quel intérêt ne pouvait-on pas trouver rien qu'à fouiller dans ses annales, à la suivre au travers des siècles, des peuples, des religions! Ce même jour, en présence de Voltaire, on avait entendu un mémoire de Gebelin sur les mystères d'Éleusis, « objet très-analogue aux mystères de l'Art Royal [1], » dit le procès-verbal de la séance; et l'*Art Royal*, sans faire un pas vers la solution des grands problèmes dont il prétendait s'occuper, grandissait de tout le savoir, de tout le talent des uns, de toute l'autorité mystique et supertitieuse des autres.

[1] La franc-maçonnerie.

Ce dernier élément, le mysticisme, s'était donc développé parallèlement aux idées matérialistes; parallèlement, disons-nous, car il ne faudrait pas le considérer, soit au dix-huitième siècle, soit même en général, comme un principe nécessairement en lutte avec le matérialisme. C'était moins une opposition qu'une sorte d'alliance, peu logique et peu explicable, assurément, mais réelle, incontestable. Ne l'avait-on pas déjà vue, en sens inverse, chez ces convulsionnaires dont nous parlions cidessus? Un spiritualisme exagéré les avait jetés dans des écarts très-peu spiritualistes; les plus grossiers miracles, les plus grossières influences de la matière sur l'esprit et de l'esprit sur la matière, voilà ce qu'ils cherchaient, ce qu'ils croyaient de préférence. Ils avaient matérialisé le spiritualisme; d'autres essayaient maintenant de spiritualiser le matérialisme. En attendant, par cette nouvelle et bizarre application de la loi des extrêmes, l'Encyclopédie se retrourait côte à côte avec ces vieux jansénistes qu'elle avait tant bafoués.

Vers 1750 avait paru Martinez Pasqualis, qu'on a souvent confondu avec Saint-Martin, son disciple; le nom de *Martinistes*, donné à leurs adeptes, vient de Martinez et non de l'autre. D'où sortait-il, Martinez? Nul ne l'a su. A son accent, on le supposait Portugais; aux formes de son enseignement, on crut reconnaître un juif. Juif ou non, car jamais il ne s'expliqua sur ce point, sa doctrine reproduisait à peu près l'ancienne *cabale* des rabbins, cette mé-

taphysique ténébreuse qui souffla si longtemps dans les fourneaux de l'alchimie. Il enseignait les rapports de l'homme avec Dieu, avec les esprits, avec l'univers, et prétendait les ramener à un principe unique. C'était donc, au fond, du panthéisme. Quelques rites particuliers, empreints aussi d'un cachet rabbinique, distinguaient ses disciples. Marseille, Toulouse, Bordeaux, Paris, le virent réformer à sa manière plusieurs de leurs loges maçonniques. Il s'embarqua enfin pour Saint-Domingue, où il allait recueillir un héritage, disait-il; mais on soupçonna d'autres motifs. Quelques mois après, on apprit qu'il venait de mourir au Port-au-Prince.

C'était à Bordeaux qu'il avait connu Saint-Martin, fort jeune alors, officier dans le régiment de Foix, mais déjà plein d'ardeur pour les études de ce genre. Saint-Martin avait commencé, comme tous les jeunes gens de ce temps, par l'incrédulité voltairienne, qui manquait rarement de mener droit au matérialisme pur et simple. Un livre protestant, l'*Art de se connaître soi-même*[1], l'avait retiré de cette voie, mais sans l'amener, à ce qu'il paraît, à comprendre qu'il est beaucoup de choses que l'homme doit renoncer à savoir ici-bas. Il n'était donc devenu spiritualiste que pour élargir outre mesure le champ de ses recherches; il s'efforça de le devenir toujours plus, et surtout plus que son maître. Mais cette position fausse n'aboutit qu'à multiplier les obscu-

[1] D'Abbadie.

rités de la doctrine. Nous avons vu ce que les gens graves pensaient de son grand traité *Des Erreurs et de la Vérité*, publié en 1775.

Tel était donc, en 1778, l'état de la franc-maçonnerie en France. Toutes les opinions, toutes les classes, y avaient des représentants, et les doctrines enseignées étaient trop abstraites, trop obscures, pour exercer une influence active. Mais une association aussi vaste ne pouvait pas ne pas être, par son existence même, une puissance. Le but avait beau être obscur, ou même n'exister pas; les moyens existaient. C'était un État dans l'État, un autre monde au sein du monde, et le mystère est toujours redoutable lors même qu'il n'y a rien dessous. N'eût-il pas été redoutable, il était, comme toujours, attrayant. Plus l'obscurité se faisait, plus on se croyait près de la lumière promise.

## XXX

Il était donc question de rendre au *frère* Voltaire, récemment admis avec tant d'éclat, les honneurs funèbres que lui refusait l'église. La fraternité maçonnique a toujours couvert de son manteau ceux que poursuivait, vivants ou morts, l'intolérance des cultes dominants. Il est fâcheux qu'elle ait été conduite à abriter souvent pêle-mêle les plus nobles et les plus impures victimes.

Transportons-nous au *Noviciat* des jésuites. C'est dans ce vaste bâtiment, abandonné depuis la dissolution de l'ordre, que siégent plusieurs loges, en particulier celle des Neuf-Sœurs, veuve de son Apollon, comme disent les poëtes de l'endroit. Il y a longtemps, du reste, qu'elle cherche à justifier son nom. Le culte des Muses est sa spécialité, et c'est à cela qu'elle a dû de compter parmi ses membres celui dont elle va célébrer l'apothéose.

Passons sous cette voûte, à travers les plis de ces

tentures. Nous arrivons dans une vaste salle, tendue de noir aussi, et qu'éclairent des lampes sépulcrales. Ici, au-dessus de la voûte, c'est l'orchestre, dirigé par le frère Piccinni, car Piccinni a l'honneur d'être un des frères. Voilà aussi, parmi les exécutants, le frère Capperon, bien connu à l'orchestre de l'Opéra, le frère Chic, premier violon de l'électeur de Mayence, les frères Salantin, Caravoglio, Olivet, Balza, Lurschmidt et autres, tous les grands talents de Paris, d'Allemagne et d'Italie.

A l'extrémité de la salle, sur cette haute estrade où siégeront les grands officiers de la loge, voilà le cénotaphe, qu'entourent vingt-sept frères, l'épée nue à la main. Pourquoi vingt-sept? Ce nombre a sans doute un sens mystique. Sur le tombeau sont peintes d'un côté la Poésie, de l'autre l'Histoire. La Poésie pleure la mort de Voltaire; l'Histoire en a aussi l'air, mais c'est bien de la bonté à elle, car jamais homme ne l'a tant malmenée. En avant du tombeau sont trois colonnes tronquées. Sur celle du milieu, voilà les œuvres de Voltaire, avec des couronnes de laurier; sur les deux autres, des vases d'argent où brûlent des parfums. Enfin, dans la partie antérieure de la salle, huit transparents descendent de la voûte, soutenus par des nœuds de gaze. Vous y lirez des sentences de Voltaire, soit en vers, soit en prose, et il y en a de fort belles; mais il y en a aussi de bien mauvaises, au moins dans le sens que les opinions connues de l'auteur nous autorisent à y voir.

Cependant la tribune de l'orchestre n'est pas rem-

plie de musiciens seulement. Nous y apercevrions, en cherchant bien, quelques curieux qui se cachent. En voilà un, dans ce coin, qui ne nous est pas inconnu ; c'est M. de Rivarol, accompagné d'un de ses amis. Ils se font part de leurs observations, et, sous d'aussi bonnes langues, la pauvre fête a déjà bien du mal.

— Ils ne viendront donc pas!... disait l'ami. Ces vingt-sept m'impatientent, là-bas, debout comme des cierges.

— On procède sans doute aux réceptions, et ce n'est jamais court.

— D'Alembert s'est-il décidé?

— Il avait donné sa parole, ou à peu près, et on comptait sur lui. Mais il a consulté l'Académie, et l'Académie a eu peur que cette affaire n'achevât d'irriter le clergé. D'Alembert ne s'est donc pas présenté; mais la loge a acquis, entre autres notabilités, le peintre du roi, Greuze.

— Les voici, je crois... Mais non... Qu'est-ce que c'est donc que cette figure qui apparaît là-bas, de temps en temps, derrière une draperie? On dirait un régisseur de théâtre.

— C'est le régisseur de céans, l'abbé Cordier, Cordier *de Saint-Firmin*, disent les frères, ce qui ne l'empêche pas d'être un pauvre diable; tellement qu'on l'appelle aussi *Colletet*, du nom de celui qui allait, selon Boileau, « *cherchant son pain de cuisine en cuisine...* »

— Ce qui était faux.

— Oui, comme beaucoup d'autres assertions de Boileau ; mais pour ce pauvre Cordier, c'est assez vrai. Enfin, c'est lui qui a organisé la fête, et on le devinerait rien qu'à son air. Eh! le voilà encore...

— Mais on le suit, cette fois...

— Toute la troupe. Le président, d'abord, autrement dit le *vénérable*...

— C'est?...

— Eh! M. de Lalande, l'astronome...

— Le mangeur d'araignées...

— Oui... Accompagné du mangeur d'œufs à la coque, Franklin, et du comte de Strogonof, ses deux *assistants*, comme ils disent. Voilà les grands officiers, puis les *frères*... Ah! ce sont les nouveaux reçus, car voilà Greuze...

— L'habit de velours rouge?

— Oui ; il aime beaucoup qu'on puisse le voir de loin. Et sa coiffure, voyez!...

— Drôle d'homme! Mais qu'est-ce que c'est donc que ce jeune homme qui a l'air si ému?

— Où?

— A côté de Greuze. Eh! mais... C'est le chevalier Julien... On le disait à la Bastille...

— Il n'y est resté que huit jours. On a reconnu son innocence...

— Ce ne serait pas une raison.

— Les *frères* ont le bras long, et ils avaient l'œil sur lui. C'est une tête, dit-on, qui leur convient.

— Les voilà en place. Pour qui ces bancs vides?

— Attendez. Voilà le chevalier de Villars, grand-

maître des cérémonies, qui va chercher les frères *visiteurs*. Ce sont les députés des autres loges. Tenez... voilà le prince Emmanuel de Salm-Salm, le comte de Turpin-Crissé, le comte de Milly, de l'Académie des Sciences...

— Et Roucher, je crois, le poëte...

— Oui, et grand lecteur de ses vers. Nous aurons, très-probablement, le plaisir de l'entendre.

— Chut!... Voilà qui vaut mieux que les vers du sieur Roucher. Qu'est-ce que l'orchestre joue là?...

— La marche des prêtres, d'*Alceste*.

— De Gluck?

— Oui.

— Et c'est Piccinni qui mène?... Bravo, Piccinni!... Voilà de la fraternité, et de la bonne. Mais qu'est-ce qu'il a à dire, frère Cordier?

Frère Cordier, en effet, s'avançait cérémonieusement vers l'estrade, et, quand l'orchestre eut fini, il annonça comme quoi madame Denis, la nièce de Voltaire, accompagnée de madame la marquise de Villette, demandait à entrer. Le *vénérable* prit les voix, qui furent, comme de raison, unanimes, et les deux visiteuses, en grand deuil, entrèrent aussitôt. Qu'il était fier, monsieur le marquis de Villette, d'ouvrir la marche avec madame Denis! Mais il était devenu, depuis quelques mois, un personnage. On le disait tout bas fils de Voltaire, et ce n'était pas sa faute si on ne le disait pas tout haut. En attendant, il avait fait rire tout Paris par son ardeur à exploiter le grand homme, logé dans sa maison.

Petit Villette, c'est en vain
Que vous prétendez à la gloire ;
Vous ne serez jamais qu'un nain
Qui montre un géant à la foire...

Le *géant* était mort, mais l'*exhibition* continuait.

Alors commencèrent les discours.

Discours, d'abord, du frère Lalande aux visiteuses. « Mesdames, leur dit-il, si c'est une chose nouvelle pour vous de paraître dans une assemblée de maçons, nos frères ne sont pas moins étonnés de vous voir orner leur sanctuaire. Il n'était rien arrivé de semblable depuis que cette respectable enceinte est devenue l'asile des mystères et des travaux maçonniques; mais tout devait être extraordinaire aujourd'hui..., etc., etc. »

Discours, ensuite, du frère Changeux, *orateur* de la loge; discours du frère Caron, orateur d'une loge affiliée; discours, enfin, du frère La Dixmerie, officiellement chargé de l'éloge du défunt.

Ce discours, d'une effrayante longueur, a été publié; c'est un curieux spécimen du pathos de l'époque. L'auteur est toujours glace ou feu; il analyse sèchement les ouvrages de Voltaire, ou il s'emporte en ébouriffantes tirades contre les *ennemis de la raison*. Des êtres indignes du nom d'hommes, des barbares, des monstres, ont seuls pu ne pas être à genoux devant Voltaire. Il ne faisait là, du reste, M. de La Dixmerie, que répéter ce que Voltaire avait dit quarante ans durant, et tous les siens avec lui.

Ajoutez que toutes ces belles choses étaient entre-

mêlées de morceaux de musique, et de musique d'opéra. Après l'exorde, morceau de *Castor et Pollux*; après une première partie, morceau de *Roland*. Et l'orateur de reprendre, à chaque fois, avec une verve nouvelle, de sorte qu'il avait fini par se démener également aux pages simples et aux pages terribles.

Mais ce qui n'était pas moins curieux, c'était d'entendre Rivarol parodiant tout bas les intonations et les paroles. L'ami, pouffant de rire, ne savait que devenir.

— Rivarol, taisez-vous!...

Il redoublait.

— On commence à vous remarquer.

— Bah!...

— Je m'en vais...

— Allons donc! Vous ne voudriez pas perdre la fin... Tenez... Voilà la péroraison qui commence... Eh! mais... Qu'est-ce qu'il a donc?... On ne l'entend presque plus...

— Il a qu'il vous a aperçu...

— Ah! ah!...

— ... et qu'il a peur...

Le pauvre homme, en effet, avait aperçu Rivarol, et il en perdait la tête. Quiconque a écrit ou parlé sait ce qu'un seul regard d'un juge peut vous donner de tremblement sur votre meilleur ouvrage, de défiance sur vos meilleures raisons. Frère La Dixmerie était de ces gens peu sûrs, au fond, de leur mérite ou de leur éloquence; il n'y croyait que quand

personne n'avait l'air d'en douter. Et ce regard plus que douteur qu'il venait d'entrevoir, c'était celui que Voltaire lui-même n'eût peut-être pas affronté sans crainte.

Aussi le ton était-il toujours plus en désaccord avec la magnificence des paroles, laquelle allait naturellement *crescendo*. Un œil sur son cahier, la frayeur lui faisait sans cesse lever l'autre vers l'orchestre, et il y retrouvait son cauchemar, d'autant plus effrayant que Rivarol ne riait plus, ne remuait plus, mais écoutait avec une attention qui eût semblé respectueuse, si elle n'eût été évidemment le *nec plus ultrà* de l'ironie. Pauvre orateur! C'était l'oiseau sous le regard du reptile; et obligé encore de chanter!

Mais enfin, avec un effort suprême, il retrouve sa voix pour lancer la dernière phrase. « Fougueux ennemis de ce grand homme, s'écrie-t-il, si sa mort ne vous réduit pas au silence, je ne vois plus que la foudre qui puisse, en vous écrasant, vous y forcer!... »

Or, cette phrase, c'était un signal aux machinistes. Le tonnerre se fait entendre, le tombeau s'engloutit, l'orchestre éclate en fanfares triomphales, et, dans un lointain éclairé par plusieurs centaines de bougies, on aperçoit un immense tableau. Apollon, accompagné de Corneille, de Racine et de Molière, s'avance au devant de Voltaire, qui a encore un pied dans le tombeau. La Vérité, la Bienfaisance, l'aident à en sortir; l'Envie cherche à le retenir par

son linceul, mais Minerve survient et la terrasse. Au-dessus est la Renommée, publiant le triomphe de Voltaire, et, sur la banderole attachée à sa trompette, on lit ces vers de l'opéra de *Samson*[1] :

> Sonnez, trompette, organe de la gloire;
> Sonnez, annoncez sa victoire.

Un cri d'admiration avait accueilli ce spectacle, qui eût éte fort beau, assurément, à l'Opéra. L'orateur commençait à se rassurer un peu; sa péroraison *foudroyante* était décidément du goût des frères. Que lui importait Rivarol? Il se sentait en veine de le regarder en face. En attendant, pourtant, il tournait le dos à l'orchestre.

Tout à coup, il se sent poser une couronne sur la tête. C'était une de celles qui couvraient les œuvres de Voltaire; le président avait pensé qu'une telle éloquence méritait pour le moins un tel hommage. Et l'assemblée d'applaudir; et le pauvre orateur de se retourner, malgré lui, vers la redoutable tribune. Le cauchemar n'avait pas remué. Sa tête était appuyée sur ses mains, et ses mains se dressaient... en forme d'oreilles d'âne.

Le calme rétabli, frère Roucher prit la parole. « Il lut, dit le procès-verbal, de très-beaux vers à la louange de Voltaire, qui feront partie de son poëme des *Douze Mois.* » Mais on ne savait louer Voltaire qu'en se ruant sur ses ennemis. Le morceau de Rou-

[1] De Voltaire. 1732. La musique était de Rameau.

cher, assez beau de vers, en effet, n'est encore que la ritournelle obligée sur les prêtres.

> « ... O de mon siècle éternelle infamie!
> L'hydre du fanatisme, à regret endormie,
> Quand Voltaire n'est plus, s'éveille, et lâchement
> A ses restes sacrés refuse un monument... »

L'indignation était-elle au moins réelle? Des incrédules pouvaient-ils être sérieusement peinés que le clergé refusât de prier pour le chef des incrédules? Hélas! frère Roucher, vous n'aurez pas de *monument* non plus, et ce ne sera pas l'Église qui vous l'aura refusé. Voltaire est mort dans son lit; vous ne mourrez pas dans le vôtre. Voyez-vous là-bas ce petit homme que vos vers ont ému, et qui s'essuie les yeux de sa manchette? C'est le député des frères d'Arras, un homme doux et humain s'il en fut. Voulez-vous que je vous dise son nom? Il s'appelle M. de Robespierre.

# XXXI

« On passa, poursuit le procès-verbal, dans la salle du banquet, au nombre de deux cents. On fit l'ouverture de la loge de table, et l'on tira les santés ordinaires, en y joignant celle des treize États-Unis d'Amérique, représentés à ce banquet par le frère Franklin.

« Au fond de la salle était un arc de triomphe, sur lequel parut tout à coup le buste de Voltaire, par M. Houdon, donné à la loge par madame Denis. La satisfaction de tous les frères fut égale à leur surprise.

« Le frère prince Camille de Rohan ayant demandé d'être affilié à la loge, on s'empressa de nommer des commissaires suivant l'usage.

« Le frère Roucher lut encore plusieurs morceaux de son poëme des *Mois*... » Etc., etc.

Mais Julien, — car il est temps que nous revenions à lui, — s'occupait assez peu et du spectacle et des discours.

Il avait soupiré après l'initiation, et la cérémonie lui avait paru d'autant plus vaine qu'il y était venu avec un esprit plus sérieux. Ce n'était pas qu'il eût positivement espéré d'y apprendre beaucoup de choses; mais il avait espéré, cependant, et il n'espérait plus. La fantasmagorie maçonnique ne l'avait ni effrayé, ni encore moins satisfait. On lui avait expliqué quelques symboles, mais des symboles de choses claires en soi, et qui ne lui apprenaient rien. « Le tablier, lui avait-on dit selon l'usage, représente la vie laborieuse et l'activité utile; les gants blancs expriment la candeur; l'équerre est le symbole de la rectitude des actions; la truelle sert à cacher les défauts de nos frères [1]. » Tout cela est fort beau; mais à quoi bon? Julien savait de reste que l'homme doit travailler, que la candeur est chose louable, comme le support et la droiture; il n'avait que faire des symboles. Puis, cette fameuse truelle à cacher les fautes du prochain, les frères venaient de montrer qu'ils ne savaient guère s'en servir, car la séance entière n'avait été consacrée qu'à réchauffer des haines et à fulminer des menaces.

Julien venait donc de passer, comme tout le monde, dans la salle du banquet, lorsque, en déployant sa serviette, il y trouva un billet.

Ce billet ne contenait que ces mots : « Ce soir. Minuit. Salle du tombeau. Seul. » L'encre était rouge, l'écriture irrégulière et bizarre. Des figures cabalistiques grimaçaient au-dessus et au-dessous.

[1] Procès-verbal de la réception de Voltaire.

Ce rendez-vous mystérieux n'était, pensa Julien, qu'une suite aux épreuves qu'on lui avait fait subir. On voulait voir, sans doute, si on réussirait mieux à l'effrayer.

Mais rien de moins effrayant, en attendant, que ce vaste banquet. La gravité maçonnique avait fait place à la gaieté française; l'esprit et le bon vin coulaient à flots.

Julien écoutait ces mille mots qui jaillissent au choc des verres, au cliquetis des fourchettes, scintillant au-dessus du bourdonnement général comme les étincelles au-dessus du brasier. Il s'animait à cette brillante fusillade. Le salon de madame de Luxembourg lui avait vu prouver plus d'une fois qu'il n'eût tenu qu'à lui d'être un des héros de ces batailles. Mais le plus souvent il se taisait.

Travaillant donc de son mieux, ce soir-là, à s'étourdir, le hasard lui avait donné pour voisin l'homme le mieux fait pour l'y aider. C'était le marquis de Bièvre, fameux par ses plaisanteries, un de ces rieurs sans fin qu'on hait dans les occasions ordinaires, qu'on méprise toujours un peu, mais qu'on accepte, à table, comme une folie à subir ou un petit excès à faire. Aussi devraient-ils avoir l'esprit, ces gens-là, de ne jamais écrire. Malheureusement, M. de Bièvre écrivait. Son *Almanach en calembours* avait paru en 1771, puis sa *Lettre à madame la comtesse Tation, par le sieur Bois-Flotté, étudiant en droit fil*, puis une tragédie en vers burlesques, puis les *Amours de l'ange Lure et de la fée Lure*, que le

public attribuait au comte de Provence; le tout d'une insupportable bêtise. Un calembour écrit n'est jamais bon. C'est du vin de Champagne évaporé.

Mais il était réellement étonnant, M. le marquis de Bièvre, lorsque, sous l'inspiration du vrai champagne, il lâchait la bride à sa langue. On admirait, d'ailleurs, qu'avec une pareille verve il pût n'être pas méchant et ne blesser presque jamais. Jamais non plus on ne le voyait se fâcher. Il sollicita vivement, en 1785, une place à l'Académie; et quand on vint lui dire que Maury était nommé :

*Omnia vincit amor, et nos cedamus amori...*

dit-il. Il était déjà tout consolé.

— Mais apprenez-moi donc, lui disait un de ses voisins de table, un niais, apprenez-moi donc comment vous faites !...

— Monsieur, les épinards, s'il vous plaît...

— Plaît-il ?...

— Les épinards, s'il vous plaît...

— Je... je ne comprends pas...

Il ne pouvait se figurer, le pauvre homme, que M. de Bièvre eût dit un mot qui ne fût pas un calembour.

Quand il se fut bien résigné à ne pas comprendre celui-là : — Monsieur, reprit-il, on vous dit aussi d'une habileté surprenante...

Et voilà le marquis qui prend sa serviette à la poignée, qui se la fourre dans la bouche en étouffant

de rire, qui se prend les côtes. — Ah! monsieur... ah! ah! ah!... Jamais... jamais je n'en ai fait d'aussi bon...

— Mais, monsieur...

— Ah! ah! ah!... voilà qu'il fait l'innocent...

— Mais je disais tout simplement qu'on vous dit aussi d'une habileté...

— Ah! ah! ah!... voilà qu'il recommence... Vous voulez me faire mourir de rire?... Je donnerais tous les miens pour celui-là... Ah! ah! ah!...

Et c'était à rire tout de bon, tant le pauvre homme avait l'air grave en cherchant dans sa phrase cet admirable calembour, qui n'y était pas plus que dans les épinards de tout à l'heure.

— Vous disiez donc, reprit M. de Bièvre, qu'on me dit habile aussi?...

— Au bilboquet...

Le mot était à peine prononcé, qu'un petit bilboquet de poche se trouva, comme par enchantement, dans la main de M. de Bièvre. Ceux qui voudraient savoir quelles merveilles il en fit, nous ne pouvons que les renvoyer aux mémoires du temps. Il paraît que c'était véritablement miraculeux, et que jamais bateleur n'en approcha.

— Mais en voilà assez, dit-il. Mes épinards se refroidissent.

— Ah! monsieur, que j'aimerais avoir votre adresse!...

— Mon adresse?.. Rue Saint-Thomas-du-Louvre...

Mais Julien avait cessé d'écouter ces niaiseries. Il

causait avec son confrère en épreuves, Greuze, assis à sa gauche ; et le peintre, qui connaissait tout Paris, l'aidait à passer en revue ceux des convives qu'il voyait pour la première fois.

— Ce gros homme là-bas, lui disait-il, c'est le marquis de Mirabeau, le père de... vous savez... le père de son fils, enfin... De quoi parle-t-il ? Je n'en sais rien ; mais je gagerais bien qu'il parle de ses ouvrages, car il mourra, je crois, sans avoir parlé d'autre chose.

Cette grande figure de soldat, c'est le fameux baron de Trenck, celui que le roi de Prusse a tenu dix ans dans un cachot pour je ne sais quelles peccadilles. Aussi vous dirai-je tout bas que nous nous passerions de sa présence. Il a plus de droits que personne à être accueilli en victime du despotisme des rois, et nous ne pouvons ni le lui dire, ni seulement avoir l'air de le savoir, sans jeter la pierre à notre ami, le roi philosophe entre tous, au moins à ce que disent nos Prussiens de Paris. Le roi de Prusse est d'ailleurs un de nos *frères*, et la truelle, vous savez...

— Oui... oui... Quand l'impératrice Catherine eut tué son mari, Voltaire disait aussi, pour l'encenser à l'aise, qu'il ne faut pas trop s'arrêter aux petits défauts de son prochain. Est-il vrai que le roi de Prusse occupe dans la maçonnerie un grade suprême, unique, créé pour lui ?

— On le dit, reprit Greuze. Ce serait le trente-troisième dans la hiérarchie maçonnique, et per-

sonne, jusqu'ici, n'avait dépassé le trente-deuxième. C'était le *nec plus ultrà* de la *lumière.*

— Ou des ténèbres...

— Peut-être. Mais je n'en sais, du reste, pas plus que vous, car l'organisation est mystérieuse comme les dogmes. Plus tard...

— Et que nous veut-on ce soir?

— Ce soir?

— Vous n'avez pas reçu, comme moi, une invitation pour minuit?

— Non.

— C'est singulier. Voilà ce que j'ai reçu, moi.

Greuze prit le papier... et ne vit rien. L'écriture avait disparu.

— Décidément, c'est de la physique amusante, dit Julien... — Mais il ne laissait pas de se sentir un peu troublé.

— Eh bien, reprit le peintre, vous me conterez la chose, à moins qu'on ne vous impose le secret. Voulez-vous que nous achevions notre revue? Voilà Rabaut le fils, que vous connaissez, je crois, et M. Court de Gebelin, deux graves protestants un peu ahuris, comme Franklin, parmi ce tas de mécréants que nous sommes. Ils ont entendu beaucoup de choses qui étaient peu de leur goût, j'en suis sûr, Franklin surtout, assis à côté du vénérable...

— Qui est athée, n'est-ce pas?

— Comme Diderot, si ce n'est plus. Avez-vous vu la chanson?

La nature s'étant faite

Seule comme la voilà,
Suivez la doctrine abstraite
Du consolant Spinosa,
Sans quoi de vous, Landerirette,
Monsieur de Lalande rira.

Quand de la foudre indiscrète
Le vacarme roulera,
N'allez pas, en femmelette,
Vous signer par-ci, par-là,
Sans quoi de vous, Landerirette,
Monsieur de Lalande rira...

J'ai oublié le reste... Ah! oui... Il y a encore un couplet sur son ragoût favori...

Quand sur votre blanche assiette
La noire Arachné courra,
Pour la croquer, sans fourchette,
Avec deux doigts prenez-la,
Sans quoi de vous, Landerirette,
Monsieur de Lalande rira...

Sa manie, comme astronome, est de trouver le ciel mal arrangé. Notez qu'il avait d'abord été dévot, qu'il voulait se faire jésuite, et qu'il composait, à douze ans, de petits romans mystiques assez bien tournés, dit-on. Ce fut le père Béraud, un de ses maîtres, qui le jeta dans les sciences pour l'avoir vu observer une éclipse; il en a gémi, le bon père, jusqu'à sa mort. Du reste, M. de Lalande est un de ceux qui croient en tout, sauf en Dieu, et je ne serais pas étonné qu'il eût plus ou moins foi en la lumière

maçonnique. Le croyant est parti et le mystique est resté. Tenez, le voilà en train de discourir, et Franklin qui se fâche. Il aura lâché quelque hérésie que l'Américain, malgré son flegme, n'aura pu digérer...

Mais Greuze se trompait. Lalande et Franklin, en ce moment, étaient d'accord; ils écoutaient avec une indignation égale — et de là leur agitation et leur gestes — un homme assis près d'eux, le fameux comte Olavidès. Avec lui, on était à l'aise. Il n'avait pas eu affaire, comme Trenck, au roi de Prusse, mais à l'Inquisition.

Ç'avait été un curieux spectacle que celui du tissu d'anachronismes dont s'était composé le procès d'Olavidès. Au moment où l'Espagne cède à l'esprit du siècle et supprime les jésuites, voilà un grand seigneur que l'Inquisition met en jugement pour avoir lu Voltaire. Elle réunit un tribunal de près de quatre-vingts juges, dont vingt-trois laïques, plus philosophes peut-être que l'accusé, mais qui n'oseront pas ouvrir la bouche, sauf pour le condamner. L'instruction du procès dure six mois; la lecture de l'acte d'accusation remplit quatorze séances; *deux cent quarante* griefs y sont développés. Convaincu d'hérésie, de profanation et de blasphème, Olavidès est condamné, non au feu, — on n'osait décidément plus, — mais à huit ans de prison dans un couvent. Un confesseur, choisi par le saint-office, le verra tous les jours. On le déclare déchu de la noblesse, incapable à jamais de toute fonction publique. Dé-

fense à lui de porter, à l'expiration de sa peine, aucun habit de soie ou de velours, aucune broderie, aucun bijou, de voyager à cheval, d'approcher à moins de trente milles d'aucune maison royale. Tous ses biens, enfin, sont confisqués. On le force d'entendre à genoux cette sentence, et de signer une rétractation formelle, absolue, de toutes les erreurs qu'on l'a accusé de professer.

Voilà ce que le comte Olavidès, échappé de sa prison, racontait à cette assemblée frémissante. Il oubliait seulement d'ajouter combien il avait édifié ses juges par sa promptitude à se soumettre et son ardeur à faire pénitence. On le savait ; mais les philosophes de France avaient de bonnes raisons pour ne pas lui en vouloir trop d'avoir courbé la tête. Voltaire avait bien communié, et nul ne se sentait d'humeur à être hardi jusqu'au martyre.

Mais on comprend ce que des récits semblables offraient d'aliment à toutes les passions du jour, aux mauvaises, aux bonnes, aux plus basses comme aux plus hautes. La condamnation d'Olavidès, abstraction faite des formes, avait certainement eu sa grandeur. C'était comme une protestation suprême des vieux temps contre les nouveaux, de la foi contre l'impiété, et l'impiété s'indignait que la foi fût encore aussi hardie. Mais c'était en même temps un outrage à la liberté humaine, un incontestable attentat contre des droits sacrés, une odieuse comédie aux dépens de la conscience, qu'on forçait par la crainte à se

déclarer convaincue, et à accepter des bûchers pour des raisons. Tous donc avaient de quoi s'indigner également, et voilà pourquoi un Lalande et un Franklin serraient ensemble la main au comte Olavidès.

# XXXII

Mais il se fit tout à coup un grand silence auprès d'une des portes de la salle, et ce silence gagna rapidement jusqu'au haut bout de l'immense table. Un homme venait d'entrer, un vieillard à l'aspect étrange, vêtu de velours noir; et sur ce velours scintillaient, pour boutons, des diamants.

Le comte de Saint-Germain, car c'était lui, se montrait de plus en plus rarement, et, à chacune de ses apparitions, c'étaient de nouveaux mystères. On ne l'avait d'abord connu que comme un fin causeur, d'une mémoire inépuisable, d'une érudition phénoménale. Il avait plu à Louis XV, qu'il désennuyait par ses saillies, ses idées toujours un peu bizarres, sa misanthropie enjouée. Mais, peu à peu, la bizarrerie avait pris des allures mystérieuses, effrayantes. Retiré dans le château de Chambord, où Louis XV lui avait donné un logement, on en était venu à ne parler qu'avec un certain frisson des richesses pro-

digieuses, des curiosités étranges, des tableaux fantastiques dont il avait rempli, disait-on, ces vieilles salles. Son origine, sa famille, mystère; son âge, autre mystère. Il avait vécu, à l'entendre, dans tous les temps et avec tous les hommes. Vous pouviez vous moquer des quelques sots qui affirmaient reconnaître en lui le juif errant; mais, après l'avoir vu et entendu, votre stupéfaction valait la leur.

Ce fut donc un grand saisissement tandis qu'il s'avançait à travers cette longue salle. Il marchait lentement, mais sans regarder, sans chercher, comme un homme sachant parfaitement où il va. Ceux des convives derrière lesquels il passait, on les voyait se soulever à demi pour lui faire place au plus vite en cas qu'il voulût se mettre à table. Aussi, quand il jugea à propos de s'arrêter, la place se trouva libre; on s'était si vite et si bien serré, qu'il y eut à sa droite et à sa gauche un vide au moins égal à l'espace qu'il occupait. Mais les voisins laissèrent le vide; ils le trouvaient encore trop petit. M. de Lalande était pâle; M. de Bièvre était devenu muet. Il se trouvait presque vis-à-vis du vieux comte.

Mais Julien se trouva aussi vis-à-vis, et non pas presque, mais tout à fait. Il essayait de croire à un hasard, car le saisissement général l'avait gagné, et il désirait peu d'avoir affaire à cet homme; mais un regard dont il avait cru s'apercevoir ne lui permettait guère de penser que ce hasard en fût un.

Le comte avait sorti de sa poche un couteau de forme bizarre, au manche d'or, et coupait lentement

en petits morceaux carrés le pain qu'un domestique venait de lui offrir. Le verre, il avait fait signe qu'on l'ôtât, et on s'était rappelé qu'en effet on ne l'avait jamais vu boire.

Plusieurs plats étaient à sa portée. Il ne prit qu'un peu d'épinards, et chacune de ses bouchées était régulièrement de trois des petits morceaux de pain. Le gros diamant de sa main droite semblait jeter, à chaque mouvement, des feux plus vifs.

On n'entendait que le bruit de sa fourchette, et le chuchotement de quelques convives éloignés. Autour de lui, le silence était profond, l'immobilité complète.

Mais un fauteuil précipitamment remué crie tout à coup sur le plancher. C'est M. de Lalande qui s'est rejeté en arrière, bouleversé, les yeux hagards. Il avait mis sa main dans la poche de son habit, celle où gît la fameuse boîte aux araignées, et il a senti quelque chose lui monter le long du bras. Peu effrayé, car il a cru d'abord que ce n'était qu'un des hôtes de la boîte, il a regardé pourtant, et qu'a-t-il vu? Une de ces effroyables araignées des tropiques, grosse dix fois comme les plus grosses des siennes, les pattes longues de deux pouces, le corps comme une noix, les yeux saillants, noire, velue, le plus hideux peut-être de tous les animaux du globe.

Il l'avait secoué, non sans peine, sur la table, et l'horrible animal courait d'un convive à l'autre, aux cris d'effroi de tous. Enfin, à un léger sifflement du mystérieux mangeur, on la vit s'élancer vers lui,

comme si elle eût tout à coup trouvé sa route. M. de Saint-Germain entr'ouvrit, sans se déranger, son jabot de dentelles, et le monstre docile alla se loger sur son cœur.

Mais le tumulte n'avait duré qu'un instant; le silence et l'effroi étaient au comble. On commençait à s'apercevoir d'un autre prodige. M. de Saint-Germain mangeait depuis cinq minutes, et ni les herbes sur l'assiette, ni le pain sur la nappe, n'avaient diminué.

Il y avait cependant là plus d'un homme qui s'indignait de se sentir effrayé. Qu'était-ce, après tout, se disaient-ils, qu'une audacieuse jonglerie? Le vieux escamoteur aurait-il décidément le dessus?

Ce fut sans doute un de ces intrépides, lesquels se tenaient cois, en attendant, comme tout le reste, qui fit parvenir au président un billet où il lui disait de mettre une fin quelconque à cette scène.

Le président avait à se réhabiliter de sa frayeur. Il se leva, le verre en main, et, d'une voix qu'il tâchait de rendre forte : — A votre santé, dit-il, monsieur le comte!

Mais ce dernier mot s'éteignit dans un coup de tonnerre épouvantable. Le verre alla rouler sur la nappe, que le vin teignit au loin.

C'est que c'était un tonnerre, celui-là, un véritable, non un tonnerre d'Opéra, comme ceux de tantôt. Un orage terrible venait d'éclater sur Paris. Le vent ébranlait les fenêtres, ruisselantes de pluie. La clarté des bougies s'évanouissait, à chaque se-

conde, sous le feu d'un nouvel éclair, et le tintement des verres sur la table ébranlée semblait le chant lointain d'une sonnerie d'alarme.

Saint-Germain était resté impassible, les yeux sur son assiette, mangeant de plus en plus lentement; on eût dit qu'il allait finir par ne plus remuer du tout. Mais quand le fracas du dehors se fut un peu calmé, il leva insensiblement la tête, et, d'une voix qui s'entendait, quoique faible, de toutes les parties de la salle : — On a bu, je crois, à ma santé. A quoi bon? Qu'on garde cela pour les malades, ou au moins pour ceux qui peuvent l'être. Moi, les siècles passés me répondent des siècles à venir...

Puis, comme parlant au tonnerre, qui ne cessait de rouler dans le lointain : — Oui... oui... J'entends... C'est bon... calme-toi... Savez-vous, monsieur de Lalande, que c'était un défi au ciel ce que vous venez de faire là? Vous avez douté de mon étoile; et ce tonnerre qui n'a fait que renverser votre verre, il vous aurait peut-être mis en poudre si je ne l'avais détourné...

Et il continuait, tout en parlant, à manger son pain inépuisable. Une patte velue paraissait et disparaissait par l'ouverture du jabot.

— Savez-vous, reprit-il, que plus d'un y a laissé sa vie?... Un jour, — c'était en 1503, — il y avait orgie au Vatican. Là, entouré de ses cardinaux déjà ivres, trônait l'amant de Lucrèce Borgia. Tout à coup, se tournant vers moi...

A cet étrange *moi*, le marquis de Bièvre osa sou-

rire; mais Saint-Germain le transperça d'un regard si prodigieusement rapide et vif, que le sourire lui resta comme cloué sur le visage.

— ... Se tournant vers moi, continua-t-il : « A votre santé!... » me dit le pape. Il but... La mort se trouva au fond de sa coupe. On l'emporta expirant, et le lendemain il était... où il est encore... Les historiens vous diront qu'il s'empoisonna, par méprise, avec un breuvage destiné au cardinal Adrien. Erreur! Alexandre VI n'était pas homme à se tromper dans ces choses-là. Mais il avait douté de moi; il m'avait supposé mortel... Il devait mourir... Puis, il était athée... comme vous, monsieur de Lalande...

Lalande tressaillit. Essayait-il de dire *non*, ou n'était-ce encore que la peur? Il ne put desserrer les lèvres; toujours est-il qu'avec ce vent qui sifflait, ces éclairs qui brillaient, ce tonnerre qui grondait, il y avait là plus d'un homme qui eût mieux aimé ne pas être sous le même toit que lui.

Et il continuait, Saint-Germain, tout en parlant, son mystérieux repas; et la patte velue paraissait et disparaissait dans les plis de la dentelle.

— Boire à ma santé!... reprit-il. D'autres ont bu à ma mort, et ils ne m'ont pas mieux tué que ceux-là ne m'ont fait vivre. D'autres encore ont cru se débarrasser de moi comme on se débarrasse d'un Jean Hus, d'un Savonarole ou d'un César. Mais le fer, le feu, les supplices, que m'importe à moi? Serais-je en vie si ces choses-là existaient pour moi? Le feu!... Écoutez... C'était en 1308, le 12 mai. Sur un vaste bûcher

étaient debout cinquante-quatre chevaliers. On lit la sentence... Le feu brille... Quelques moments après, cinquante-trois n'étaient qu'un tas de cendre... et le cinquante-quatrième, regardez...

Il avait brusquement remonté jusqu'à l'épaule sa large manche de velours. Le bras était couvert de profondes cicatrices, manifestement œuvre du feu.

Et le tonnerre continuait de rouler, quoique s'éloignant toujours; et l'éloignement ajoutait encore à l'effroi de cette scène, car la foudre semblait avoir obéi tout de bon à l'homme qui lui avait commandé de s'en aller, et c'était comme une preuve qu'il la rappellerait quand il voudrait. En même temps, un prodige nouveau apparaissait. Une bougie, puis deux, puis davantage, s'étaient successivement éteintes, quoiqu'elles ne fussent pas à la moitié.

Et lui, promenant lentement ce bras hideux, qu'on eût dit celui d'un damné échappé des flammes de l'enfer : — Avez-vous bien vu?... disait-il. Oui... ce templier, c'était moi... Comment je fus sauvé, je ne le sais pas moi-même... Mais le feu m'avait marqué de son sceau. Il fallait que je pusse dire : «Voyez!...» Et je le dis... et je le dirai encore quand vous tous, jeunes et vieux... Vous regardez mes cheveux blancs? Ils l'étaient avant votre naissance... Oui, je me promènerai sur vos tombes, jeunes et vieux!... Vous frémissez? Allez! Entre les vivants et les morts, si l'abîme est profond, il n'est pas large. Je le franchis bien, moi, quand il me plaît...

Et les bougies continuaient de s'éteindre. Le comte

s'était levé, ou, pour mieux dire, sans qu'on l'eût vu se lever, il s'était peu à peu trouvé debout, plus droit, plus grand qu'on ne l'avait jamais vu. L'ombre s'épaississait, et ses yeux semblaient s'allumer. Le diamant de sa main brillait toujours, mais d'un feu terne et rouge. On eût dit un cristal de sang.

— Je les revois, reprit-il, quand il me plaît, ces hommes que j'ai vus, que j'ai connus. Je vais vers eux ; ils viennent vers moi. Les morts ne reviennent pas, dit-on toujours. Insensés! Dites seulement que vous ne savez pas les reconnaître. Les morts! êtes-vous sûrs qu'il n'y en ait point ici?...

Et son regard se promenait çà et là, comme s'il eût en effet cherché des morts parmi cette foule de vivants, comme s'il eût dit à chacun : « Ne serait-ce pas toi ? »

Les extrémités de la salle étaient déjà dans l'ombre. On ne voyait plus que les visages, pâles d'effroi, pâlis encore par cette lumière expirante. L'horrible bête était sortie, et s'étalait, immobile, sur la poitrine de Saint-Germain.

— Les morts!... répéta-t-il ; au lieu de les demander à la tombe, demandez-les à tout ce qui vit. Vous vous êtes infiniment trop moqués, messieurs les sages, de ceux qui cherchaient dans la bête l'homme que le crime a fait déchoir. Un corps hideux, que savez-vous si ce n'est pas simplement la prison d'une âme plus hideuse encore?... Ceci, — et il montrait l'araignée, — ce fut peut-être un roi... peut-être un pape... peut-être un saint qui n'aura été

qu'un hypocrite... peut-être une femme adorée qui n'aura été que belle, et dont l'âme avait la laideur qu'a maintenant son corps... peut-être... Mais réponds-nous, toi, échappé de l'enfer... Voyons si cette flamme terrestre sera pour toi, comme l'autre, un feu qui ne consume pas...

Il avait saisi l'araignée, et, la perçant de son couteau, il la plongea dans la flamme d'une bougie, la seule qui ne se fût pas éteinte, et la seule lueur, par conséquent, qui restât dans la salle.

L'animal se tordait horriblement, mais le feu ne paraissait pas le consumer. Ses pattes, qui s'agitaient dans la flamme, étaient intactes; même les poils ne brûlaient pas.

— Brûle donc ou va-t'en, âme maudite!... murmurait Saint-Germain. Va-t'en... va-t'en... Mais tu le voudrais et tu ne le peux pas... Va-t'en... Et que Dieu t'envoie où il voudra... Bien... La séparation se fait... Pars !...

L'animal, toujours sans se consumer, devenait d'un rouge ardent. Ses pattes lançaient des étincelles. Une vapeur blanchâtre, sulfureuse, s'échappait par bouffées de cet infernal foyer.

La bougie s'éteint. Les étincelles redoublent. Elles éclairent comme d'un reflet de sang les traits impassibles du vieux comte.

Il répéta une dernière fois : Pars !...

On entendit alors un cri aigu qui sembla courir le long de la voûte, comme cherchant une issue. Toute lueur avait subitement disparu. L'odeur

de soufre était devenue suffocante, intolérable.

Personne n'osait remuer. Et quand un domestique, enfin, se hasarda à aller chercher de la lumière, la place du comte était vide. Son pain avait disparu avec lui. La bougie avait gardé quelques grains de cendre noire.

Le portier, qu'on interrogea, ne l'avait vu ni entrer ni sortir.

# XXXIII

Julien n'avait pas oublié le rendez-vous.

Le cœur lui en battait. Eût-il été complétement convaincu — et il ne l'était pas — de n'avoir assisté qu'à d'habiles jongleries, on ne se mêle pas impunément parmi des hommes prêts à avoir peur. Il était arrivé, d'ailleurs, à ne pouvoir douter que Saint-Germain ne le connût. A ce premier regard qui lui en avait donné l'idée, d'autres regards, plus significatifs, avaient bientôt succédé. Les yeux de cet homme étrange étaient de ceux où on ne peut pas ne pas lire, et ces yeux avaient dit à Julien : « A bientôt ! »

Julien devait donc s'attendre à le retrouver sur son chemin. Le désirait-il ? Le craignait-il ? Il n'aurait su lui-même que répondre. Si les terreurs qu'il venait de traverser lui laissaient un ébranlement toujours fatal au courage, elles l'avaient aussi familiarisé d'avance avec les mystères inconnus qu'il devait

affronter. La frayeur évidemment non jouée du président et des convives lui garantissait, d'autre part, qu'il ne s'agissait plus de simples épreuves maçonniques. Sa raison, enfin, avait beau s'inscrire d'avance en faux contre ce qu'il allait voir; un je ne sais quoi intérieur, plus fort que la raison, lui faisait désirer qu'elle eût tort dans sa résistance, et qu'un monde surnaturel s'ouvrît réellement à ses avides regards.

Il n'eut donc pas même la pensée de manquer à ce rendez-vous; peut-être n'était-il pas loin de croire qu'en y manquant il ne gagnerait rien, et que le mystérieux vieillard saurait bien le retrouver où qu'il fût. Tandis que l'assemblée s'écoulait, — car tout le monde avait hâte de se sentir dehors, — il se glissa dans l'autre salle, celle que le billet aux lettres rouges appelait la salle du tombeau.

Mais il avait encore bien longtemps à attendre. Dix heures venaient de sonner, et l'heure fixée était minuit.

Il entendit les domestiques desservir à la hâte, car il leur tardait fort, à eux aussi, de s'en aller. Aucun ne vint dans la salle funèbre; avant onze heures tout fut désert, et le plus complet silence régna dans l'immense maison. Julien, dans une nuit profonde, n'entendait que les battements de son cœur.

Dans une semblable situation, l'imagination ébranlée, la raison presque vaincue, il est difficile que les ténèbres ne se peuplent pas de prodiges,

n'eût-on reçu, d'ailleurs, aucun avis mystérieux.

Et pourquoi, se disait déjà Julien en repassant dans son esprit la scène de tout à l'heure, pourquoi n'y aurait-il pas en effet quelques rapports entre ce monde et l'autre, entre les deux côtés d'un voile qui n'en est peut-être un que pour les yeux de la foule ignorante? Est-ce, au fond, plus invraisemblable que tant d'autres prodiges qu'on refuserait aussi d'admettre, s'il y avait quelque moyen d'en contester la réalité? N'est-ce pas au hasard et en aveugles que nous posons cette distinction entre ce qui est et ce qui n'est pas, entre ce qui peut être et ce qui ne peut pas être? L'aveugle-né aurait tout aussi raison de ne pas croire possible que je sache ce qui se passe à quarante pas de moi, et le sourd que je communique sans signes une idée à qui que ce soit. D'ailleurs, se disait encore Julien, la preuve que le possible est plus étendu qu'on ne le croit, ce sont nos efforts mêmes pour dépasser l'étroite sphère où il nous paraît enfermé. Un désir, un besoin comme celui que j'éprouve, peut-il ne correspondre à rien, ne me conduire qu'à longer éternellement un mur de fer, un mur qui ne laisse rien passer, qui ne me renvoie que mes paroles, qu'un vain son enflé tout au plus par un écho insignifiant et menteur? Il y a, je le sens, il doit y avoir des portes, des chemins d'un monde à l'autre; il y a des choses en dehors de notre cercle ordinaire, de nos sensations étroites, et qui n'en sont pas moins réelles. Les uns ont été trop hardis, et la route s'est fermée; les autres, trop timides, et ils se

sont arrêtés aux premiers pas. Je m'arrêterai, s'il le faut; mais j'entrerai... J'entrerai...

Ainsi disait Julien. Mais à l'agitation succédait tout à coup le calme, et le calme, pour lui, c'était le découragement. S'il allait n'embrasser que des chimères! S'il était condamné à n'avoir jamais devant les yeux que le mirage des déserts! Cependant, quelque issue que l'expérience dût avoir, il y avait pour lui du charme à se sentir si près de la faire. C'était le bonheur du joueur qui va hasarder son dernier écu.

Minuit sonna. Il respirait à peine. Un tintement précipité se faisait dans ses oreilles ; mais autour de lui, rien, rien...

L'instinct de la frayeur lui avait fait machinalement chercher un angle où il pût s'enfoncer. Collé au mur, il aimait, sans se l'avouer, à sentir qu'il n'y avait rien derrière lui que ce mur.

Minuit avait fini de sonner. Rien, rien encore. Il essayait de voir, d'entendre. Rien. Que ne savait-il, au moins, auquel de ses sens s'attaquerait le commencement du mystère! Mais non. Tout devait rester imprévu.

Un léger souffle, enfin, lui sembla passer sur sa joue. Au même instant, une légère lueur se dessinait vers le centre de la salle, et une odeur douce, mais fade, se répandait dans l'air.

La lueur était blanche; elle semblait plutôt se concentrer que s'étendre. Peu à peu, elle prit une forme oblongue, étroite; puis, se condensant tou-

jours plus, elle laissa voir une tête, des bras, des pieds, un cadavre, enfin, dans son suaire, et couché, sur une espèce de lit, à l'endroit où avait été le cénotaphe.

Quand les traits eurent achevé de flotter, Julien les reconnut. Ce cadavre, c'était celui de Voltaire.

Un long temps se passa ainsi. Plus de souffle dans l'air, plus de lueur, sinon ce cadavre même, toujours visible sans que rien l'éclairât.

Julien, las d'attendre, résolut de s'approcher.

Au premier pas, il s'aperçut que le mort levait lentement la tête. Il recula. La tête reprit lentement sa place.

Nouvelle attente. Rien ne remuait plus.

Il s'avança une seconde foi. La tête se releva. Il fit quelques pas de plus. La tête se tourna vers lui, et le corps commença à se lever.

Alors il se sentit comme cloué à sa place. Ce n'était plus le cadavre de Voltaire, mais Voltaire. Ses yeux brillaient, plus vifs qu'on ne les avait jamais vus durant sa vie. Son visage tenait du vivant et du squelette, et n'en était que plus reconnaissable, car ses traits avaient eu en quelque degré ce caractère plusieurs années avant sa mort.

Quoique Julien n'avançât plus, le corps avait continué de suivre le mouvement de la tête. Voltaire s'asseyait sur le bord de son lit funèbre; ses pieds décharnés touchaient le sol. La vivacité du regard, toujours fixé sur Julien, rendait plus effrayante la mystérieuse lourdeur de tous les membres.

Il se leva. Les lèvres remuaient. Un murmure faible, entrecoupé, comme celui de mots sans suite, arrivait à Julien.

Mais l'orage, au dehors, avait repris sa violence. Le tonnerre se rapprochait. La lueur des éclairs éclipsait celle du cadavre; les yeux seuls, dans ces rapides moments, restaient visibles.

Voltaire était debout, immobile dans son suaire. Il avait l'air d'attendre. Ses lèvres remuaient toujours. Julien commençait, dans les intervalles de l'orage, à saisir quelques mots. — Déjà... Néant... Dieu... Mort... Éternité... Mystère... Abîme... Lumière... Mort... Mort...

Enfin, comme achevant tout à coup de se réveiller : — Que me veut-on?... dit-il. Que me veut-on?... Que me veux-tu?...

Ce que voulait avant tout Julien, c'était de ne plus pouvoir douter de ce qu'il avait sous les yeux. Au lieu de répondre, il s'approcha, résolu de saisir cette main sèche qui pendait le long du suaire.

Mais un éclair l'éblouit. Un tonnerre, plus fort encore que celui qui avait interrompu le président, éclata, et, en même temps, une main de fer se posait sur son épaule. Il se tourna. Un autre éclair lui fit reconnaître Saint-Germain.

— Voilà ton ouvrage, dit celui-ci. Tu as douté... Tu as voulu toucher... Regarde...

Mais il n'y avait plus à regarder que les ténèbres. Tout avait disparu.

— Tu as douté, reprit-il; tout est fini pour cette

fois. As-tu au moins compris à qui tu devais d'être ici?...

— Je l'avais soupçonné, dit Julien.

— Serais-tu prêt à recommencer ailleurs?

— Oui.

— Sans douter?

— Sans douter? Non.

— Écoute. J'avais des projets sur toi. Je sais ta soif de connaître, tes angoisses...

— Qui vous les a dites?

— Personne. J'ai lu dans ton âme.

— Vous ne m'aviez jamais vu.

— De mes yeux, non. Et que m'importe? Qu'est-ce que la vue des yeux?... Mais tes pensées, ton histoire...

— Mon histoire!... Vous la sauriez?...

— Je la sais.

— Eh bien, vous avez un moyen de me convaincre. Une chose, une seule chose, et je me rends. Comte de Saint-Germain, qui est mon père?...

— Ne me le demande pas.

— Vous l'ignorez?

— Ne me le demande pas, te dis-je.

— Comte de Saint-Germain, qui est mon père?... Si vous ne répondez pas, tout est fini entre vous et moi.

— Fini?... Enfant! Tu t'imagines qu'il dépend de toi de m'échapper?... Écoute. D'aujourd'hui en trois semaines, à Chambord, je t'attendrai. Réfléchis jusque-là. Si tu persistes à demander, tu sauras.

Adieu... Mais il faut bien que je t'aide à sortir d'ici. Viens...

Le comte lui prit la main, et, marchant dans l'obscurité avec autant d'aisance qu'en plein jour, il le mena, de salle en salle, dans un long corridor. Là, tout à coup, Julien se trouva seul. Mais une lueur était au bout. Il se dirigea de ce côté. C'était une porte entr'ouverte, et la rue après. Il sortit. La porte se ferma.

## XXXIV

Nous avons vu les meneurs de l'Académie délibérer, chez d'Alembert, sur la conduite à tenir à l'occasion de la mort de Voltaire. On se rappelle aussi que les quarante, dans toutes ces affaires, n'étaient guère que vingt ou vingt-deux, vu l'abstention de tout ce qui tenait, de près ou de loin, au clergé. Mais la vingtaine voltairienne n'en représentait pas moins, légalement, l'Académie.

Une députation avait donc été envoyée à M. de Maurepas. On lui demandait d'intervenir pour que le clergé accordât le service funèbre ordinairement célébré à la mort de chaque académicien. M. de Maurepas avait répondu qu'il n'y pouvait rien. Mais quand les curés de Paris, alarmés du bruit qui courait que l'Académie allait mettre au concours l'éloge de Voltaire, étaient venus remontrer au vieux ministre l'énormité du cas : « Priez pour M. de Voltaire, leur avait-il répondu, et laissez-le louer aux gens de lettres. »

Mais une autre question avait surgi.

M. de Voltaire, *le grand Pan*, comme disaient ses admirateurs, n'avait cependant laissé, comme un simple mortel, qu'une place vacante dans la quarantaine immortelle. L'Académie ne pouvait donc pas donner la monnaie de Voltaire, comme Louis XIV celle de Turenne; un seul devait avoir son fauteuil, et, avec ce fauteuil, la charge de l'éloge officiel.

Là était l'embarras. En nommant un voltairien foncé, on pouvait amener le roi à se fâcher tout de bon et à arrêter net l'exploitation du patriarche, si bruyamment et si fructueusement entamée; en nommant un adversaire ou un tiède, on risquait de ne lui entendre prononcer qu'un maigre éloge, dont les fidèles s'indigneraient, dont les profanes riraient.

On se serait donc volontiers tiré d'affaire en nommant le prince de Condé. L'Académie n'étant pas considérée comme libre de refuser un candidat de ce rang, elle n'aurait pas à répondre des résultats de l'élection. Si le prince prenait parti pour Voltaire, autant de gagné; s'il battait froid, rien de perdu.

Mais le prince, soit par pudeur, soit aussi, selon toute apparence, par peur d'une position des plus fausses, avait retiré sa candidature.

Restaient Lemierre et Ducis. Lemierre, grand admirateur de Voltaire, avait le tort de s'admirer infiniment trop lui-même; il s'était rendu ridicule, dès avant la mort du patriarche, en se donnant pour l'héritier de sa royauté dramatique, et, Voltaire mort, il avait eu par trop l'air de se croire déjà dans

son fauteuil. C'était à Ajax, avait-il dit, de recueillir les armes d'Achille; et ce mot, peut-être inventé par ses ennemis, avait porté le dernier coup à sa candidature.

Ducis avait moins d'amis, mais aussi moins d'ennemis. Il était dans les bonnes grâces d'un prince que la coterie redoutait, car Monsieur était allé, disait-on, jusqu'à parler de dissoudre l'Académie si jamais il était roi; et il pouvait le devenir, puisque le roi n'avait pas encore d'enfants. Ajoutez que Ducis, auteur déjà de *Hamlet*, de *Roméo,* qui avaient eu l'approbation de Voltaire, venait de se montrer, dans son *OEdipe chez Admète*, aussi heureux imitateur des anciens que de Shakespeare.

Ces raisons l'emportèrent. Il fut élu.

Et ce n'était pas peu de chose, croyez-le, en ce temps-là, que d'entrer à l'Académie. Non qu'il n'y entrât que des aigles; mais nous ne parlons ici que de l'importance qu'avaient ces élections, du bruit qui se faisait autour du nom de l'élu, quel qu'il fût. Si c'est encore un événement aujourd'hui, après tant de révolutions et au milieu de tant de choses que l'œil a peine à suivre, qu'on juge de ce que c'était quand la France n'avait rien d'autre à faire qu'à peser la valeur des candidats, et à gloser, ce qui ne manquait jamais, sur le résultat de l'élection; car c'était chose reçue, immuable, que l'Académie jugeait mal, que le candidat préféré était le pire. Le bon public avait un sac d'épigrammes qu'il ne manquait pas de vider, à chaque fois, sur l'Académie et

sur l'élu. Les quarante avaient eu, comme toujours, *de l'esprit comme quatre*, et, pour faire quarante, *ne fallait-il pas un zéro?...* Fin compliment qui avait été fabriqué, à ce qu'on dit, lors de l'élection de La Bruyère. Bref, c'était éternellement la vieille histoire que Fontenelle avait si bien résumée dans ces deux vers :

Sommes-nous trente-neuf, on est à nos genoux;
Quand-nous sommes quarante, on se moque de nous.

Mais le grand jour de la réception était venu, et jamais séance académique n'avait attiré pareil concours. Le nom de Voltaire avait cependant chassé tous ceux à qui leur position ou leurs principes ne permettaient pas d'assister à son éloge; mais ce nom avait doublé, pour les autres, l'attrait de la solennité, et toute l'armée voltairienne était réunie au Louvre. D'ailleurs, on ne venait pas seulement pour Voltaire ou pour Ducis; on voulait voir comment l'abbé de Radonvilliers, le directeur, que l'usage appelait aussi à célébrer le défunt, s'acquitterait de cette besogne étrange. Car il n'était pas prêtre, M. de Radonvilliers, à la façon des Morellet, des Voisenon, de tant d'autres. Il avait bien fait une comédie, *les Talents inutiles*; mais c'était à des travaux sérieux, et surtout à son titre de sous-précepteur des enfants de France, qu'il avait dû d'être de l'Académie. Là, plus hardi que maint évêque, il était devenu le chef de ceux qui ne cédaient pas au

torrent. Avec ses formes polies, ses mœurs douces, qui ne permettaient pas de le démonétiser dans le public en le qualifiant de fanatique, il était d'un grand embarras pour les meneurs. On lui avait offert de le remplacer ce jour-là, mais il avait refusé.

La foule était donc grande, et des centaines de personnes, qui n'avaient pu pénétrer dans la salle, se pressaient aux abords. Plus d'un avait tâché de se consoler en répétant cet autre vieux bon mot : « Il est plus difficile d'entrer ici que d'y être reçu. »

Mais quelqu'un qui était aussi dehors et qui ne s'en consolait pas, même avec des bons mots un peu plus neufs, c'était notre ami le marquis de Bièvre. Les solennités de ce genre étaient pour lui de trop bonnes fortunes pour qu'il ne regrettât pas de manquer la plus belle. Que de fois, blotti dans un coin, il avait eu la satisfaction de devenir, à sa manière, le héros de la séance, et de suivre de rang en rang, sur les physionomies, le calembour contagieux déposé à voix basse dans l'oreille de son voisin ! N'avait-il pas aussi à se laver, cette fois, du silence par trop piteux qu'il avait gardé, au banquet, sous le regard de Saint-Germain ? Car on l'avait remarqué, ce silence ; et tel, qui avait tremblé tout le long de la scène, reprochait volontiers à ce rieur perpétuel de n'avoir pas continué de rire.

Cette scène avait fait grand bruit, et même plus que n'auraient voulu les grands dignitaires de la loge. Il leur était facile, à quinze jours de distance, de lever les épaules et d'appeler Saint-Germain un

charlatan ; mais tout Paris savait quel triste rôle ils avaient joué devant lui, et cela ne laissait pas d'être un peu humiliant pour des philosophes.

On parlait donc beaucoup, dans cette foule, de ce qui s'était passé, et l'avidité des questionneurs trahissait souvent autre chose que la simple curiosité ou que l'envie de se moquer. Beaucoup, évidemment, désiraient être convaincus que le surnaturel avait eu au moins une part dans cette affaire.

Mais tandis que cent dialogues à voix basse tournent et retournent en tout sens ce thème mystérieux, d'autres, à voix plus haute, tournent et retournent les nouvelles, car elles ont abondé ces derniers jours. Petites, grandes, vraies, fausses, il y en a pour tous les goûts.

C'est la flotte qui vient de sortir de Brest, qui cherche les Anglais, qui est peut-être, en ce moment même, aux prises avec eux. Le duc de Chartres commande une des divisions, et on est arrivé près d'Ouessant.

C'est l'impératrice Catherine qui achète décidément la bibliothèque de Voltaire, qui en donne cent mille livres, qui a écrit de sa main une lettre à madame Denis, *nièce d'un grand homme qui m'aimait un peu*, dit l'adresse.

C'est M. de Montfort qui a construit, à l'hôtel des Invalides, une voiture de carton, huit fois plus légère, dit-on, qu'une voiture ordinaire.

C'est le comte d'Artois qui s'est fait faire, par ledit M. de Montfort, non pas une voiture, mais un

grand pavillon de chasse, qu'on démonte, qu'on emporte, et qu'on remonte où on veut.

C'est le nouvel éboulement qui a épouvanté, l'autre jour, la capitale. Six personnes ont été englouties à la fois, près du chemin de Ménilmontant. On cherche encore leurs cadavres, et on n'a pas même retrouvé l'arbre qui a disparu avec elles dans ce gouffre des carrières.

C'est le nouvel opéra que Gluck promet pour la saison prochaine, et qui s'appellera, dit-on, *Iphigénie en Tauride.*

C'est le marquis de Brunoy, qui a dépensé deux cent mille livres à la procession de la Fête-Dieu, dans son village de Brunoy.

C'est l'auteur de l'*Honnête Criminel*, Fenouillot de Falbaire, qui s'est mis à se faire appeler le baron de Cangé, du nom d'une terre dont le financier Beaujon, l'homme au lit de roses, a fait cadeau à sa femme.

C'est M. Grimod de la Reynière, le prince des gourmands, qui a donné un souper dans une salle décorée de têtes de morts.

C'est M. de Laharpe qui se promenait avec sa femme, et à qui un marchand a présenté des cannes *à la Barmécide*. Lui, tout joyeux d'une popularité quelconque : « Qu'ont-elles de particulier, mon ami ? — Appuyez, monsieur. » Il appuye, et c'est un coup de sifflet.

C'est l'épigramme de Lebrun, toujours à propos des *Barmécides :*

Non, Laharpe au serpent n'a jamais ressemblé ;
Le serpent siffle, et Laharpe est sifflé.

C'est le curé de Saint-Étienne-du-Mont qui a prouvé, dans un éloquent panégyrique, comme quoi tous les progrès de la médecine sont dus à l'intercession de deux saints, Côme et Damien.

C'est le bourreau de Paris qui vient de faire banqueroute, attendu que le roi lui doit près de deux cent mille livres, dont il ne peut avoir un sou.

C'est le collége du Plessis qui vient d'en faire autant, attendu qu'on n'y met que des fils de grands seigneurs, et que les grands seigneurs, comme le roi, ne payent pas.

C'est la Cour des aides qui a fait de nouvelles remontrances concernant l'impôt dit des *vingtièmes*, et qui termine en demandant les États-Généraux, pas davantage.

C'est une compagnie qui vient de se former pour établir des combats de taureaux.

C'est un nommé Goupil, inspecteur de la librairie, qui vient d'être arrêté comme auteur d'un pamphlet contre la reine.

C'est la reine qui, ne pouvant plus autant courir les fêtes à cause de sa grossesse, s'est prise d'une passion frénétique pour le jeu.

C'est le banquier des jeux de la reine, qui se plaint que les dames de la cour le trichent et le volent.

C'est un abbé Mical qui a construit une tête mé-

canique prononçant, dit-on, ces mots : « Le roi fait le bonheur de ses sujets. »

C'est le duc de Chartres qui a eu, avant de s'embarquer, une entrevue avec le diable dans la plaine Saint-George.

C'est le chevalier Julien qui a dû avoir le même honneur, à ce que raconte M. Greuze, la nuit de sa réception aux francs-maçons.

C'est l'abbé Guénée, le rude juif, qui vient d'être nommé à l'Académie des Inscriptions, ce dont maugréent beaucoup de gens comme d'un affront aux mânes de M. de Voltaire, si fort malmené par lui [1].

C'est le *Mercure* qui est réorganisé, et qui va prendre, dit-on, un grand essor, ce qu'on a déjà dit vingt fois. M. de Fontanelle y fera la politique, M. Daubenton l'histoire naturelle, M. Suard la philosophie et les arts, M. de Laharpe la littérature, M. Imbert les contes, M. Dorat les idylles et les romances, MM. d'Alembert, Condorcet, Marmontel, la métaphysique et la morale.

C'est l'insolent couplet qu'on a fait sur l'Académie, à l'occasion des carrés de gazon que M. d'Angivilliers a fait établir dans la cour du Louvre :

> Des favoris de la muse française
> D'Angivilliers à le sort assuré :
> Devant leur porte il a fait croître un pré,
> Pour que chacun y pût paître à son aise...

C'est... Mais nous ne voulons pas faire une ga-

[1] Dans ses *Lettres de quelques juifs portugais.*

zette, à moins que nous n'en ayons déjà fait une. Ce que nous ferions volontiers, si nous en avions le talent, ce serait de peindre à nos lecteurs cette foule elle-même, et ses chuchotements, et ses rires, et ses colères, et ses futilités, et sa puissance, car il y avait là les forces vives de tout le mouvement politique et social. A Versailles, nous n'avons vu que des contre-coups et des reflets ; ici, c'est le foyer, c'est le Versailles nouveau, c'est le soleil qui ne se couchera pas sans avoir éclairé les ruines de tout ce qui est debout. La Cour des aides demande les États-Généraux. Ne sont-ils pas déjà là? Et qu'auront-ils à faire quand ils viendront tout de bon, qu'à sanctionner ce qu'aura déjà décrété, dans son omnipotence, la petite nation qui trône ici autour de l'autel de Voltaire? Mais, même ici, le pouvoir a déjà changé de mains. Les chefs ne sont pas dans les fauteuils; ils sont là, dans la foule, disciples prêts à dépasser leurs maîtres, littérateurs de second et de troisième ordre qui vont se trouver au premier rang dès que la théorie fera place à la pratique, et la phrase aux actions. Cet inconnu que vous avez coudoyé, prenez garde!... peut-être un jour n'aura-t-il qu'un mot à dire pour vous envoyer à l'échafaud, — à moins qu'il ne commence par y monter lui-même, dévoré des premiers par cette révolution qu'il aura faite.

Mais voyez, en attendant, comme on cause, comme on rit, comme on est loin de croire qu'il y ait le moindre danger à jouer avec le feu, ou à percer chacun son petit trou dans les flancs du vieux na-

vire! Eussiez-vous quelque crainte, voilà M. le marquis de Condorcet qui s'est institué le rassureur des scrupuleux et des timides. A lui la tâche de piendre en rose l'avenir que ses amis ouvrent à l'humanité. Sa candeur l'empêche de croire au mal; des hommes libres seront infailliblement vertueux, infailliblement frères. Il l'affirme; il le sent aux palpitations de son cœur d'homme. N'allez pas, par exemple, le contredire, car il vous dévorerait, pour commencer.

On applaudit. Qui est-ce qui vient d'entrer? Ducis? Pas encore. Cet homme d'assez chétive mine et d'assez peu noble tournure, tellement que Vestris lui recommandait un jour de ne pas dire que lui, Vestris, lui avait donné des leçons de danse et de maintien, — eh bien, cet homme-là, c'est le président de la Cour des aides, le rédacteur des fameuses remontrances; c'est celui que les encyclopédistes, qu'il protége, ont proclamé l'héritier des vertus d'Helvétius; c'est le héros, le saint du jour; c'est M. de Malesherbes! C'est un des grands aveugles qui mènent le monde aux abîmes, et qui ne les fermeront pas, comme Curtius, en s'y jetant.

On applaudit encore. Personne n'est entré... Ah! oui, dans cette tribune, là haut. C'est l'inévitable nièce, la grosse madame Denis.

Mais voilà les fauteuils qui commencent à se garnir. Plusieurs resteront vides, car les prélats ne viendront pas; autant de places, selon l'usage, pour quelques jolies dames protégées par les académiciens présents. Voilà déjà celui de M. de Foncemagne, qui

ne peut bouger de chez lui, le pauvre vieux, occupé par madame de Lauzun. M. de Laharpe en guette un autre, probablement pour madame de Genlis. L'abbé Arnaud a l'air de mauvaise humeur. Se serait-il rappelé, en sa qualité d'antiquaire, que les Spartiates ne donnaient pas les bonnes places aux dames, mais aux vieillards? Mais nous ne sommes pas à Sparte, et l'Académie a si peu la réputation d'être galante, qu'elle peut bien l'être une fois sans conséquence. Voici un vieux, pourtant, qu'on honorera d'un des fauteuils; mais aussi c'est l'ami et le confident du patriarche, c'est monsieur le comte d'Argental. Comme on lui serre la main ! Ils sont tout fiers, je gage, de se montrer publiquement familiers avec celui qui l'était avec Voltaire. Quel mouvement! Va-t-on encore applaudir? On aimerait mieux siffler, si on l'osait, car c'est M. de Richelieu, et M. de Richelieu n'est guère en faveur, pour le moment, auprès du bon public. On l'accuse d'avoir mal parlé de la Cour des aides, de son président, des remontrances; d'avoir dit qu'il faudrait mettre *ces gens-là* à la Bastille. Mais on lui saura gré d'être venu à la séance, et de rester fidèle au souvenir de son *ami*, qu'il n'aimait guère. Voilà déjà le maréchal de Beauvau, son voisin, qui m'a tout l'air de l'en remercier ; mais le maréchal de Duras — que de maréchaux à l'Académie ! — ne paraît en train ni de faire ni de recevoir des compliments. On dirait qu'il s'en veut un peu d'être venu dans cette cohue; c'est un magnifique seigneur qui n'a jamais bien pardonné à M. de Voltaire de faire

tant de bruit et de n'être qu'un roturier. Arrivez donc, monsieur l'abbé de Boismont; arrivez, monsieur l'abbé Millot. On rira bien un peu de voir des abbés à pareille messe; mais n'est-ce pas M. de Radonvilliers, après tout, qui la dira? On vous connaît, d'ailleurs; on sait surtout que l'abbé Millot n'a été élu à l'Académie que sur ce mot de d'Alembert : « Je vous jure, messieurs, qu'il n'a de prêtre que l'habit.» Arrivez aussi, abbé Delille. Voltaire vous a tant loué, que vous pouvez bien assister à son éloge. Au reste, vous êtes un bonhomme, vous. Je ne sais pas si vous croyez grandement à l'Évangile; mais vous croyez aux Muses, aux Naïades, à Virgile, et c'est toujours quelque chose. Vous avez de la poésie dans le cœur, et tant d'autres n'y ont rien! M. de Buffon, que voilà, se donne l'air d'y avoir beaucoup de choses. J'en doute fort; en tout cas, il n'est pas bonhomme, lui! On le dit assez vexé des honneurs rendus à Voltaire, et peut-être est-il en train de gloser, en ce moment même, sur les savantes bévues du grand homme. Il veut bien que Voltaire ait été un homme universel, mais sauf, dit-il, en géologie et en physique. Ajoutez, disait l'autre jour Lalande, sauf en astronomie. Et en mathématiques, murmurait d'Alembert. Et en histoire, ajoutaient Millot, Mably et d'autres. Et en... Mais taisez-vous, messieurs, car le public finirait par comprendre que l'idole est assez creuse. Vous pouvez le penser, mais il ne faut pas le dire. N'avez-vous pas aussi, monsieur de Buffon, votre statue, et au Jardin du Roi, encore, tandis

qu'on ne sait où mettre ce squelette en marbre que Pigalle nous a donné pour le vieillard de Ferney ? Et puis... Mais que vous êtes laid, abbé Delille ! Et quelle idée que celle d'aller mettre cette figure *toute en zig-zag*, comme disait une petite fille, à côté des grands traits de votre collègue Buffon ! Bien vous en prend d'avoir, dans votre laideur, la physionomie aussi mobile ; on a pu dire avec assez de justesse que cela ne vous laissait pas le temps de paraître laid. Vous n'êtes pas beau non plus, historien Gaillard, et les dames, hélas ! s'inquiètent peu de vous trouver moins laid que vous ne l'êtes ; laquelle oserait se souvenir que votre premier ouvrage fut une *Poétique à l'usage des dames ?* Il y a trente ans qu'elle a paru ! Bonjour, monsieur l'abbé Batteux. Vous n'êtes ni laid ni beau, mais vous êtes un brave homme et un homme de goût ; aussi, quand on pérorera, tâchez de ne pas trop faire la grimace. A votre fauteuil, Saurin, et point de grimace, vous ! On croirait que vous vous rappelez les épigrammes dont M. de Voltaire vous lardait. Pour vous, monsieur de Chastellux, vous n'eûtes de lui que des éloges ; votre *Félicité publique* lui paraissait infiniment au-dessus de l'*Esprit des Lois*, ce qui se comprend de reste, car il redoutait fort la réputation de Montesquieu et infiniment peu la vôtre. A vos fauteuils, Marmontel, Suard ; à votre fauteuil, monsieur le marquis de Paulmy. Où êtes-vous, monsieur de Condillac ? Mais j'oubliais que, depuis le jour de votre réception, vous n'avez pas remis les pieds ici ; mieux eût valu imiter

complétement M. de Mably, votre frère, qui a refusé net d'être de l'Académie, se sentant trop républicain, a-t-il dit, pour vivre dans une république, et le mot n'est pas d'un niais, assurément.. Voici encore un fauteuil vide depuis je ne sais combien d'années. Ne serait-ce pas celui de M. de Pompignan? Hélas, oui! Les Romains semaient du sel sur le sol des villes détruites; Voltaire y a tant semé d'épigrammes, sur ce pauvre fauteuil, que le possesseur a pris la fuite et s'est confiné en province. Voltaire est mort, mais les épigrammes restent, et Pompignan mourra sans avoir revu Paris. Vous en avez aussi essuyé, et de cruelles, monsieur le marquis de Saint-Lambert, car, franchement, vous n'y prêtez pas peu et tout le monde s'en est mêlé; mais vous aviez M. de Voltaire pour vous, ce qui était curieux, par parenthèse, puisque vous lui aviez enlevé son Émilie [1], à moins pourtant que vous ne lui eussiez fait, comme quelques-uns l'ont dit, un grand plaisir en l'en débarrassant. Mais vous n'y pensez plus, à cette pauvre Émilie. Comment se porte madame d'Houdetot? M. d'Alembert, qui vient d'entrer, vous demanderait sûrement de ses nouvelles, n'était qu'il se doit tout entier, pour le moment, à ceux et à celles qui viennent de battre des mains à son entrée. Que de saluts à recevoir et à rendre!. On dirait le maître de céans; et ne l'est-il pas, au fait? On rit cependant; qu'est-ce donc? Peut-être s'est-on rap-

[1] Madame du Châtelet.

pelé ce que disait l'autre jour un des suisses du Louvre, en voyant les amis du géomètre s'extasier sur ses moindres mots : « Touchours pourlesque, ce monsir Talempert! » Mais qu'a donc ce brave Thomas ? Il a l'air tout préoccupé, tout sombre ; il n'a regardé encore, depuis dix minutes qu'il est là, que les boucles de ses souliers. Ducis est cependant son ami, son meilleur ami... On les cite... Oreste craint peut-être pour le discours de Pylade... — Mais d'où sortez-vous donc?... répondait le marquis de Bièvre à quelqu'un qui faisait cette question, car il avait fini par se faufiler dans la salle. Vous ne savez donc pas que le discours de Ducis est de son ami Thomas? Oreste craint... pour le discours d'Oreste; ce qui veut dire que Thomas a fait du *galithomas*, comme disait le maître, et comme on ne manquera pas de le redire, eût-il été, cette fois, simple et clair. Nous en jugerons, d'ailleurs.

— Et M. Ducis osera?...

— Il osera. Est-il donc le premier qui se soit fait faire son discours? Demandez à M. de Richelieu... Ducis n'entend rien à la prose; il le dit lui-même, et à tout le monde.

— Ce n'est peut-être qu'une manière de dire qu'il s'entend grandement aux vers.

— Non; il n'a calculé de sa vie, M. Ducis, pas plus en affaires d'amour-propre qu'en affaires d'argent. Ce qu'il veut dire, il le dit; ce qu'il voudrait cacher, il ne sait pas ne pas le dire. Et des bons mots, avec cela...

— Que vous voudriez avoir dits...

— Peut-être; mais il en a fait un fameux, de calembour, tout dernièrement, et sans le vouloir encore! Il déjeunait je ne sais où, à l'auberge, avec Thomas. Il entend un garçon, qu'il n'avait vu de sa vie, crier dans le corridor : « Apportez à M. Ducis!... Servez M. Ducis!... » Heureux moment! Son nom a donc pénétré jusque dans le peuple! « Vous me connaissez, mon ami?... » L'autre ouvre de grands yeux. « Monsieur, je n'ai pas l'honneur... — Vous venez de dire mon nom. — Moi! — Mais oui... » Le garçon avait dit monsieur *du six*. C'était le numéro de la chambre.

M. de Bièvre, tout en causant, avançait. Avec un mot à droite, un mot à gauche, il se faisait faire passage où un autre n'eût pas fourré la main, et il finit par se trouver à deux pas des fauteuils, dont il n'était plus séparé que par un rang de dames. Là, il fallut bien s'arrêter. Il se trouvait derrière madame de Luxembourg, entre le chevalier de Boufflers et Julien.

Julien, venu avec la maréchale, avait été l'objet d'une assez vive attention. Sa mystérieuse aventure, son caractère étrange, ses huit jours de Bastille, tout concourait à le mettre en relief.

Il avait fort hésité à venir. C'était le lendemain qu'il devait aller à Chambord, et ces trois semaines d'attente avaient été pour lui d'une insupportable longueur. Il n'avait dit à personne, pas même à madame de Luxembourg, qu'il dût revoir Saint-Ger-

main; mais elle avait deviné, et sans peine, que ce n'était pas fini. Quant à le détourner de se lier avec le comte, elle l'aurait bien voulu, d'une part, pour le repos de ce cœur déjà si travaillé; mais elle n'était pas sûre, elle non plus, qu'il n'y eût pas là dedans les commencements de grandes choses. Elle n'avait pas foi en Saint-Germain, mais elle n'en était pas à ne vouloir rien espérer de lui.

Aussi supportait-elle avec assez d'impatience les railleries que la vieille marquise de Créquy, son amie, ne manquait jamais de faire sur le vieux thaumaturge. Madame de Créquy était un de ces bon-sens imperturbables que l'évidence même ne persuade pas toujours, pour peu qu'elle les contrarie. Plus d'une fois elle n'avait su que répondre à ce qu'on lui rapportait sur Saint-Germain; mais elle avait continué de croire à l'impossibilité de ses prodiges.

La maréchale venait de lui raconter, car elle se trouvait à côté d'elle, la scène de l'araignée. Elle en levait les épaules. Je ne l'ai vu qu'une fois, disait-elle, ce Saint-Germain, et j'ai su à quoi m'en tenir...

— Oui, vous me l'avez dit. Chez la marquise d'Urfé.

— Précisément. Elle croyait en Saint-Germain comme en Dieu, si ce n'est plus. J'arrive un jour avec madame la comtesse de Brionne, et nous la trouvons au coin du feu, — c'était en août, je crois, ou en juillet, — vis-à-vis d'un homme habillé comme au temps du roi Guillemot, et qui ne se lève même pas...

— Premier grief, dit la maréchale en riant. S'il avait été plus poli, vous le trouveriez moins fou.

— Fou?... Il n'est pas fou, je vous jure, et je ne l'ai jamais dit.

— Après.

— Je ne le connaissais pas, mais j'eus bien vite deviné. Nous causons; il ne dit mot. Madame d'Urfé me parle du comte de Créquy-Canaples. Sa tête, me dit-elle, est dérangée; et c'était vrai. Mais voilà Saint-Germain qui se retourne. Par ma foi, s'écrie-t-il, le comte a de qui tenir! J'ai connu le vieux cardinal de Créquy, et c'était un fameux extravagant. Il ne disait, au concile de Trente, que des sottises, et dès le commencement... Il n'était alors qu'évêque de Rennes... — De Nantes, monsieur, dis-je. — Non, madame, évêque de Rennes. Je sais ce que je dis. — Peut-être, monsieur; mais vous ne savez évidemment pas à qui vous parlez. — Madame!... cria-t-il. — Ne criez pas. Dites-moi comment je m'appelle. — Et le voilà criant, avec un ton d'hiérophante : — Vous avez plusieurs noms... Vous en avez un dont la racine est samaritaine, hébraïque... Un nom victorieux, mais ensanglanté, précipitable... — Comme il a découvert que vous vous appelez Victoire!... dit madame d'Urfé, en le regardant avec un air d'admiration et d'attendrissement. — J'aurais préféré, repris-je, que monsieur me dît tout simplement : Vous êtes la marquise de Créquy. Le cardinal de Créquy, poursuivis-je, n'a jamais été évêque

que d'Amiens et de Nantes. Le nom de vieux cardinal ne lui va pas autrement bien, car il n'avait guère plus de quarante ans lorsqu'il est mort; et quant aux sottises, enfin, qu'il pourrait avoir dites dans les premiers temps du concile, ne les lui reprochez pas trop, car il avait alors cinq ou six ans... — Vous m'insultez, madame !... — Eh non ! je fais de l'histoire. — Je parie dix mille louis... — Monsieur, je vis du blé de mes terres; je n'ai pas dix mille louis à hasarder. — Eh bien, cent louis... — Monsieur, quand on dit *je parie*, c'est qu'on est à court de preuves. — Et je ne lui répondis plus.

— Quand on ne veut pas parier, dit madame de Luxembourg, c'est quelquefois aussi...

— Eh bien?...

— Qu'on a peur de perdre.

— J'avais peur de me tromper, moi, sur l'histoire du cardinal de Créquy?

— Je ne dis pas cela... Et je ne dis pas non plus qu'il soit bien sûr que Saint-Germain l'ait vu, l'ait entendu... Mais enfin, au bout de deux siècles, il serait bien permis de se tromper...

— Ah !...

— ... de prendre Rennes pour Nantes...

— Sans doute.

— Et de... Mais vous me croyez de ses adeptes, je suis sûre!

— Est-ce que je me trompe?

— Si je l'étais, en tout cas, ce serait en bonne compagnie.

— Je ne dis pas non. Avez-vous bu aussi de son élixir de longue vie?

— Mais...

— Bon... Vous en avez bu... Et en bonne compagnie, m'allez-vous dire encore... Savez-vous ce qui arriva, un soir, chez la duchesse d'Uzès?... Contez-nous cela, monsieur de Bièvre.

— Très-volontiers, madame. Un soir donc, le prince de Craon arrive à l'hôtel d'Uzès, et il y trouve Saint-Germain, le dieu de la maison. Savez-vous, s'écria-t-il, ce qui vient d'arriver chez madame de Senneterre?... M. de Saint-Germain avait bien voulu lui remettre une fiole de sa liqueur. Elle devait en prendre une goutte à cinquante ans, deux à soixante, trois à quatre-vingts, et ainsi de suite; moyennant quoi, rajeunissement continu, complet. Pour mieux cacher la chose à son mari, — une goutte ne lui ferait pas de mal, au cher homme, car il a deux fois l'âge de sa femme... Mais elle préfère apparemment qu'il suive le cours de la nature... — pour être plus sûre, donc, qu'il n'en sût rien, elle avait remis la fiole à la vieille Jacoby, sa femme de chambre. Hier, poursuivit M. de Craon, elle va à l'hôtel de Soubise, au bal, et, en rentrant chez elle, que voit-elle? Une petite fille qui grimpe sur tous les meubles, qui vient à elle en sautillant. Mais qu'est-ce donc que cela? Où sont mes femmes? — Comment, madame, dit la fillette, vous ne me reconnaissez pas? Moi qui vous ai élevée?... Moi qui... — Vous avez bu, malheureuse!... — Une goutte, rien qu'une... — A la

bonne heure... Appelez Julie... — Mais la voilà, madame... — Ce petit enfant... là... qui se traîne sur mon tapis?... — Elle a tout bu, madame, tout!... — Je vous assure, ajoutait le prince avec un sérieux incomparable, qu'il faut bien de la prudence avec un pareil élixir. Quand on a des affaires, des procès, des filles à marier, on n'est pas toujours bastant pour retourner à la bavette...

— Et que disait M. de Saint-Germain?.. demanda madame de Créquy

— Il s'était esquivé.

— Calomnie!.. dit la maréchale. Personne encore n'a vu M. de Saint-Germain embarrassé, ni s'enfuyant. Qu'est-ce qu'elle prouve, votre histoire? Un rieur a voulu rire; voilà tout. Vous ne dites rien, Julien?...

— Madame...

Mais Ducis entrait, accompagné du directeur. On applaudit; les conversations cessèrent. La séance allait s'ouvrir.

# XXXV

Après quelques mots du directeur : « Messieurs, dit le nouvel académicien, il est des grands hommes à qui l'on succède, et que personne ne remplace. Leurs titres sont un héritage qui peut appartenir à tout le monde ; leurs talents, qui ont étonné l'univers, ne sont qu'à eux. C'est à la suite des siècles seule à remplir le vide immense qu'ils ont laissé. Ainsi pensa autrefois un peuple guerrier, qui, mené longtemps à la victoire par un général fameux, laissait toujours sa place vide au milieu des batailles, comme si son ombre l'occupait encore, et que personne n'eût été digne d'y commander après lui. Si, à la mort de M. de Voltaire, messieurs, vous eussiez imité cet exemple, avec quel respect la postérité n'eût-elle pas vu le siége où ce grand homme s'était assis dans vos assemblées, demeurant vide à jamais! Vos lois ne vous ont pas permis de lui rendre cet honneur... »

Un murmure flatteur courait les rangs de l'assemblée. Ducis avait dans la voix, dans le ton, dans la physionomie, ce qu'il fallait pour faire valoir ce style; mais, en le faisant valoir, il faisait ressortir d'autant le cachet bien connu de son ami. C'était Thomas à chaque phrase, Thomas à chaque mot; et les voisins du marquis de Bièvre pouvaient l'entendre murmurer : Bravo, Thomas!... bravo!...

Mais, Thomas ou Ducis, la coterie voltairienne était soulagée d'un grand poids. Quoique Ducis fût son élu, elle avait été, jusque-là, assez inquiète. Non qu'elle redoutât précisément une seconde édition du fameux discours de Pompignan, trop rudement puni pour qu'on pût songer à l'imiter; mais Ducis était un esprit indépendant, et les hommes qui règnent au nom de la liberté les redoutent plus, ces esprits-là, que ne les redoutent ceux mêmes qui règnent au nom du despotisme. Ils avaient donc pu craindre que, sous des formes respectueuses, leur élu ne se mît à dire des choses qu'ils se souciaient peu d'entendre. Mais après un début aussi pompeux, la suite ne pouvait guère être d'un ton bien différent.

Ce discours, en effet, n'allait former qu'un long hymne à la gloire de Voltaire. Thomas, comme Ducis, était très-loin de ressentir, au fond, l'admiration que supposeraient de telles pages; mais on démêle sans peine, en les lisant, le secret de cette pompe et de ces hommages sans mélange. C'est l'homme aux *éloges*, l'auteur de l'*Essai sur les élo-*

*ges*, qui a vu là, avant tout, l'occasion d'écrire un *éloge.* Il a senti, dans son instinct d'orateur, pour ne pas dire de rhéteur, que la vérité ferait tache dans ce brillant tableau, et il l'a bannie sans scrupule, sans remords, sans cesser de se croire un homme droit, sans cesser de l'être. Il s'est monté la tête à la fumée de l'encens déjà brûlé sur l'autel de Voltaire ; il se l'est montée toujours plus à la fumée du sien, et le voilà devenu le grand pontife de cette idolâtrie que ni son esprit ni son cœur n'approuveraient, nous le sentons, s'il n'était auteur avant d'être homme. Hélas! il n'est pas besoin d'avoir à faire un discours à l'Académie pour la subir plus ou moins, cette influence, et pour se prosterner avec la foule devant des autels qu'on briserait, ou qu'on fuirait, au moins, si on avait le courage d'être soi. Combien avons-nous de gens qui osent dire ce qu'ils pensent sur les hommes du dix-huitième siècle, sur ce même Voltaire que célébrait Thomas, sur Rousseau, sur Montesquieu, sur tant d'autres?

L'abbé de Radonvilliers allait oser; mais il aurait fallu, pour le faire avec succès, une autre réputation, une autre éloquence que la sienne. Eût-il été, d'ailleurs, aussi illustre et aussi éloquent qu'il l'était peu, le succès était impossible; il aurait dû savoir qu'on ne gagne jamais rien à faire le Polyeucte.

Aussi la fureur des *dévots* se manifesta-t-elle, dès le commencement de son discours, par des murmures qui couvraient presque sa voix. Ce commencement, il faut le dire, était d'une rare maladresse,

et d'un style peu propre à la faire pardonner. « Depuis longtemps, disait M. de Radonvilliers, il suffisait dans nos assemblées de nommer M. de Voltaire pour réveiller l'attention, la fixer sur lui, et la détourner de tout autre objet. Cet hommage rendu souvent à sa personne pendant qu'il a vécu, il est encore plus honnête de le rendre à sa mémoire. Je me propose donc de consacrer mon discours à l'éloge de ses talents... Si je porte la parole, ce n'est pas une fonction que j'aie choisie ou désirée. J'obéis à nos usages..., etc., etc. » Et quoique ceci fût dit comme précaution modeste, après une phrase ou deux sur la grandeur de la tâche, — les sentiments de l'orateur étaient trop bien connus pour qu'il n'eût pas plutôt l'air de dire : « Je me serais bien passé d'avoir à louer Voltaire. » Ainsi, avant d'être sévère, le pauvre abbé commençait par être niais.

Mais ce qui avait lieu, en ce moment, sous les lambris du Louvre, n'était-ce pas ce qu'on avait vu quarante ans? A une ou deux exceptions près, qui est-ce qui avait eu de l'esprit contre Voltaire? Qui avait croisé contre sa lame, si fine, si aiguë, si admirablement trempée, autre chose qu'un cimeterre de bois, de plomb, de mauvais fer tout au plus?

Ce ne fut donc qu'après avoir préparé l'auditoire à se bien moquer de lui, que M. de Radonvilliers se mit en garde et commença l'attaque. « Heureux, dit-il, si, tenant dans le siècle de Louis XV la place des beaux génies qui ont illustré le siècle de Louis XIV, M. de Voltaire eût conservé leurs principes et imité

leur exemple! Corneille, Racine, Despréaux, satisfaits de l'honneur légitime que procurent les talents, dédaignèrent cette triste célébrité qui s'acquiert malheureusement par l'audace et par la licence; ils abandonnaient aux écrivains sans génie ces ressources déplorables. Pourquoi M. de Voltaire a-t-il paru ne les pas croire indignes de lui?... » A ces mots, redoublement de murmures. Non que les plus zélés voltairiens n'eussent reconnu, dans l'occasion, que Voltaire avait en effet écrit plus d'un pamphlet indigne de lui, indigne d'un honnête homme; mais ce que les amis disaient tout bas, il ne fallait pas accorder aux ennemis le droit de le dire tout haut. Aussi, quand l'orateur ajouta : « Espérons qu'une main amie, en retranchant des écrits publiés sous son nom tout ce qui blesse la religion, les mœurs et les lois, effacera la tache qui ternirait sa gloire... » — ce fut un tel concert de ricanements, de huées, que les auditeurs plus paisibles durent renoncer à rien entendre. Jamais pareil scandale n'avait eu lieu au sein de l'Académie, et on put remarquer que la plupart des académiciens ne faisaient rien pour l'apaiser. On vit ce qu'on voyait depuis tantôt un demi-siècle, ce qu'on allait voir encore mieux dans les années suivantes et dans de tout autres occasions : l'anarchie toujours maîtresse et la peur toujours à ses ordres.

Le bruit dura donc jusqu'au bout, bien que l'orateur eût abordé avec une égale franchise les points où il ne pouvait que louer. Il y avait même çà et là

des morceaux d'un vrai mérite, tellement qu'on a de la peine, en les lisant, à les croire du même auteur que les niaiseries du début. M. de Radonvilliers avait-il aussi son Thomas? Nous ne savons; mais ces mêmes morceaux perdaient beaucoup à passer par sa bouche, et c'était encore une des raisons de la tenue indécente du public. Sa voix monotone, faible, eût à peine été entendue dans le plus grand silence; il ne faisait aucun effort pour dominer le bruit, dont il ne paraissait pas même s'apercevoir.

Une malice, enfin, avait encore contribué au triste succès de sa harangue. Comme Delille, comme Gaillard, l'abbé de Radonvilliers n'était pas beau. C'était une petite figure de vieillard — il avait soixante et dix ans — sans majesté, sans grâce, digne en tout point de cette petite voix. Or, il avait à peine lu deux pages, qu'il eût pu voir, s'il avait regardé, un petit papier qui circulait. C'était sa silhouette, caricaturée juste assez pour que la ressemblance fût frappante, et pour que les plus graves fussent obligés de rire sans trouver moyen de s'indigner. Madame de Luxembourg avait bien essayé d'en faire honte à l'artiste, qui n'était autre que le chevalier de Boufflers; mais elle avait fini par rire comme les autres, et la silhouette arrivait aux derniers recoins de la salle. Quand le pauvre abbé, parvenu à la fin de son manuscrit, leva les yeux et salua, ce fut si parfaitement l'homme de la silhouette, que l'hilarité éclata par des battements de mains, par des bravos interminables. Et lui, tout ahuri, plus res-

semblant que jamais, il avait l'air de demander, non pas, comme Caton, s'il avait dit quelque sottise, mais s'il avait donc été si éloquent.

Le silence enfin rétabli, Marmontel se leva. Il avait des vers à lire, ceux qu'on trouve dans ses œuvres sous le titre assez prosaïque de *Discours sur l'espérance de se survivre.*

Il y en a, dans le nombre, d'assez beaux; mais l'idée est bizarre. L'auteur veut voir dans l'amour de la gloire, dans les efforts que l'homme fait pour s'immortaliser, une preuve que les morts sont témoins des hommages qu'on leur rend. « Si la mort, dit-il,

... rompait tous les nœuds de la vie,
Quelle gloire, au delà, serait digne d'envie?
D'où naîtrait dans nos cœurs, pour un long souvenir,
Cette ardeur qui s'allume au nom de l'avenir?
Aux plus fiers des tyrans d'où viendrait cette crainte
De livrer à l'opprobre une poussière éteinte?
D'où viendrait aux héros ce mépris du trépas,
Pour mériter la gloire et n'y survivre pas?
Non, non! L'homme survit à sa honte, à sa gloire.
Turenne, à qui la mort arrachait la victoire,
Vit le deuil de son camp immobile et muet;
Condé du haut des cieux entendit Bossuet... »

— Et Voltaire, par conséquent, l'abbé de Radonvilliers... murmura le marquis de Bièvre, ce qui faillit rallumer plus d'un rire.

Mais on tenait maintenant à écouter avec une grande gravité. N'avait-on pas, à défaut de convic-

tions religieuses, un grand goût pour les solutions philosophiques, mythologiques, mystiques? « Pour qui, disait Marmontel un peu plus loin,

Pour qui donc ce besoin n'est-il pas invincible  
De penser que des morts tout n'est pas insensible?  
Est-ce une froide cendre, un marbre inanimé  
Que je presse, en pleurant sur un objet aimé?  
Et si rien n'est ému dans cette urne glacée,  
Pourquoi si tendrement la tiendrais-je embrassée?  
Je ne sens point un cœur sous le mien palpitant;  
On ne me répond point, mais peut-être on m'entend.  
Il me semble, aux accents de ma bouche plaintive,  
Qu'une ombre qui m'échappe est au moins attentive,  
Qu'invisible et présente elle voit mes douleurs,  
Recueille mes soupirs et jouit de mes pleurs... »

O Marmontel, voilà qui n'est point mal dit, et si cela vient de votre âme, tant mieux. Il est fâcheux que nous vous sachions si fort l'ami de gens qui disent tout le contraire, et qui croiraient régénérer le monde s'ils lui apprenaient une bonne fois à penser qu'après la mort tout est dit. L'homme que vous avez particulièrement en vue, nous savons bien qu'il a quelquefois parlé, en fort beaux vers, de l'âme et de l'immortalité; malheureusement, nous savons aussi qu'il en riait, et qu'au lieu d'y croire toujours plus à mesure qu'il approchait de la tombe, il y a cru, au contraire, toujours moins. Puis, entre nous, — puisque vous en appelez au sentiment, — ce n'est pas tant Voltaire que nous nous soucierions, ni vous non plus, de savoir rôdant autour de nous.

Il n'y a que l'amitié, que l'amour, qui aient le droit de donner leurs impressions pour des raisons. Vous étiez le disciple de Voltaire, mais vous ne l'aimiez pas, vous ne le vénériez pas, ni vous, ni aucun des acteurs de la grande comédie qui se joue autour de son tombeau. Laissez lui le néant, puisqu'il a trouvé amusant de s'en faire l'apôtre.

Mais d'autres saints de l'Encyclopédie avaient leur place autour de Voltaire dans ce petit panthéon de Marmontel. C'était Olavidès, le martyr du philosophisme en Espagne, et qui valait, du reste, beaucoup mieux que la plupart de ses amis de France; c'était Fénelon, habillé, cela va sans dire, à la manière du temps, et philosophisé à tour de bras; c'était Molière, également devenu, pour avoir fait *Tartufe*, un des héros du martyrologe incrédule. « Est-il vrai, lui disait l'auteur,

Est-il vrai que pour toi la gloire n'est plus rien,
Et qu'en vain mis au rang des hommes les plus sages
Tu ne sauras jamais, sur les sombres rivages,
Combien de tes affronts ta patrie a gémi,
Combien de tes succès l'imposture a frémi?
Ah! le lâche envieux et le fourbe hypocrite
Peuvent donc avec joie insulter le mérite!
Vivant, il est en proie à ses diffamateurs;
Mort, il n'a plus d'amis ni de consolateurs.
Aux traits de l'impudence et de la calomnie
Le ciel aura livré la vertu, le génie... »

En voilà de reste; tout cela est d'une parfaite fausseté. Molière eut des ennuis à propos de son

*Tartufe*; mais s'ériger, pour cela, en martyr, c'est une idée que certainement il n'eût pas, et qui n'était pas de son temps. Il ne prétendait point que la raison, que la vertu, fussent nécessairement en cause dans ses querelles; il laissait à Cotin de crier au sacrilége quand on inquiétait Cotin. Mais les Cotins s'étaient multipliés; les Cotins voulaient faire de Molière même un Cotin, et nul, sous ce rapport, n'avait été plus Cotin que Voltaire.

Mais d'Alembert allait renchérir encore sur les *cotineries* de Marmontel. Il fallait que Molière fût définitivement associé, ce jour-là, à la bande encyclopédique, et d'Alembert avait préparé les voies en offrant à l'Académie, avec le buste de Voltaire, celui de l'auteur du *Tartufe*. On avait beaucoup discuté sur l'inscription à y mettre. Quelques-uns proposaient : *Molière, de l'Académie française après sa mort*. Mais on avait renoncé à cette espèce d'énigme, et adopté enfin ce vers :

*Rien ne manque à sa gloire; il manquait à la nôtre...*

ce qui, en effet, n'est pas mauvais.

Ce fut donc à propos de ces deux bustes, placés en regard l'un de l'autre, que d'Alembert se mit à faire le parallèle des deux hommes; et plus ce discours est faux comme appréciation du caractère de Molière, plus il est précieux comme révélation des vrais motifs qui valaient à Molière ces honneurs. On sent que d'Alembert ne voit en lui que l'auteur du *Tartufe*, et, dans *Tartufe*, que le chef-d'œuvre à exploiter

dans ce sens incrédule qui ne fut jamais celui de l'auteur.

La séance avait été longue; les plus zélés soupiraient après la fin. Mais Saurin avait des vers à lire; il fallut bien entendre encore Saurin.

C'étaient des vers *aux mânes de M. de Voltaire*, et ce titre en dit assez l'esprit. Toujours le génie, et puis les sots, et puis le tombeau refusé, et puis...

— Nous tombons dans la litanie, disait le marquis de Bièvre.

— Pourquoi pas?... répondait le chevalier de Boufflers. Puisqu'on nous a prouvé que saint Voltaire nous voit, nous entend...

— Oh! saint Voltaire est moins patient que les autres. S'il était là au commencement de la séance, il y a longtemps qu'il n'y est plus. N'est-ce pas, mesdames?...

Mesdames de Luxembourg et de Créquy étaient assises, comme nous l'avons dit, entre nos deux causeurs et les fauteuils. La maréchale se retournait pour répondre, lorsqu'elle vit sa voisine tressaillir. Madame de Créquy avait sorti de sa poche son petit portefeuille ivoire et or, ses *tablettes*, comme on disait, et, tout en écoutant ou n'écoutant pas Saurin, elle les tournait entre ses doigts. Un petit parchemin venait de s'en échapper, et elle y avait lu ces mots :

*A qui doutera, malheur. A qui rira, malheur.*

Elle voulut les montrer à la maréchale, et la ma-

réchale ne vit rien. L'écriture avait disparu, comme celle du billet que Julien voulait montrer à Greuze.

En ce moment, on levait la séance. Madame de Créquy, toute tremblante, ne pouvait quitter son siége. Mais tout à coup, se rappelant qui elle avait eu derrière elle : — J'y suis, dit-elle; c'est une des farces de monsieur...

— Madame, dit sérieusement M. de Bièvre, je dis souvent des farces, mais ce n'est pas à vous que j'en ferais. Ainsi, sur l'honneur...

— C'est le chevalier, alors...

— Non, dit Boufflers, et sur l'honneur aussi.

Elle regarda Julien; mais son sérieux ordinaire excluait surabondamment l'idée qu'il eût pu tremper dans une farce. Il ne protesta même pas, sûr qu'il était de ne pouvoir être soupçonné.

On sortit; et comme il montait dans le carrosse de madame de Luxembourg, il entendit, de l'autre côté du carrosse, une voix à lui bien connue qui disait : *A demain*.

Il s'élança pour regarder... Personne.

# XXXVI

A quatre lieues de Blois, dans une vallée solitaire, s'élève le plus étonnant des châteaux de France, Chambord. Le mot d'aspect magique n'a jamais été mieux appliqué qu'à ce gigantesque fouillis de tours, de tourelles, de dentelures. On se demande si les hommes ont pu bâtir un tel édifice; à peine comprend-on qu'un homme en ait dessiné le plan.

Mais cet homme était le Primatice, et il bâtissait pour un prince qui ne compta jamais. Les millions succédèrent aux millions, les années aux années. François I^er^ ne voulait pas seulement un château, mais un labyrinthe; il voulait pouvoir également y étaler sa magnificence ou y cacher ses amours. L'Italien lui fit ce qu'il voulait, et, comme emblème de la destination de l'édifice, au centre s'éleva ce fameux escalier double dont les spirales s'enlacent du fond des caves au faîte aérien.

Là donc résidèrent souvent les rois de France.

Louis XIII y promena ses langueurs, Louis XIV ses fêtes, et ce fut là qu'il vit jouer le *Bourgeois gentilhomme.* Là résida, plus tard, le roi de Pologne détrôné, le beau-père de Louis XV; là mourut le maréchal de Saxe, et il était chez lui, car Louis XV lui avait donné le château. Mais Chambord fit retour au domaine de la couronne, et Louis XVI, en 1777, en avait donné la jouissance à la famille Polignac, ce que trouvaient exorbitant, non sans quelque raison, les ennemis de cette famille et de la reine.

Les Polignac y avaient cependant laissé le vieil hôte de Louis XV, Saint-Germain. Nous avons dit ce qu'on racontait du mystérieux appartement qu'il s'était arrangé dans le mystérieux palais. Mais peu y avaient pénétré, et des gens également graves racontaient tout différemment ce qu'ils y avaient vu et entendu.

Le lendemain de la réception de Ducis, Julien chevauchait sur la route de Chambord. Il avait voyagé une partie de la nuit. Un cavalier, rapide comme l'éclair, l'avait dépassé au point du jour en lui criant : « C'est bien. » Il n'avait pas eu le temps de voir l'homme. La voix, c'était encore la même.

A une lieue de Chambord, comme il se reposait dans un village, il vit entrer dans la salle de l'auberge un voyageur qui venait aussi pour se reposer. Cet homme, qui pouvait avoir trente-cinq ans, avait de l'énergie et de la douceur dans les traits, des manières nobles, aisées; il se montrait poli même avec l'hôte et les gens de l'hôte, chose rare, à cette époque,

chez les gens de bon ton. Il parlait bien, mais avec l'accent allemand.

La conversation s'engagea.

— Monsieur vient aussi de Chambord?... demanda le nouveau venu.

— J'y vais, monsieur.

— Messieurs de Polignac n'y sont pas.

— Ce n'est pas chez eux que je vais.

— Serait-ce, alors, chez...

Il hésitait, car Julien avait l'air de le trouver quelque peu indiscret.

— Oui, dit Julien.

— Il n'y est pas non plus.

— Il y est, monsieur, et il m'attend.

L'étranger parut très-surpris.

— Je comprends maintenant, dit-il, pourquoi il a été absent pour moi.

— Monsieur le connaît?

— Non, mais je voulais le connaître. Au reste, poursuivit-il, je n'ai aucun intérêt à vous cacher pourquoi. Mon nom, probablement, ne vous est pas inconnu. La découverte d'une science nouvelle...

Julien tressaillit.

— Vous seriez le docteur Mesmer!...

— Oui... et vous comprenez sans doute ce qui m'attirait à Chambord. Je ne suis ni l'ami ni l'ennemi de M. de Saint-Germain; je ne saurais dire si je crois ou si je ne crois pas au merveilleux dont il s'entoure. Cependant, les merveilles qui me sont apparues à moi-même dans l'étude du magnétisme

ne me permettent pas de crier à l'impossible avant d'avoir de bonnes raisons pour cela. Je crois que le temps vient où bien des choses que nos savants mettaient au rang des fables rentreront, malgré eux, dans le champ de la science. On a ri de l'influence des astres sur beaucoup de phénomènes terrestres, et il faudra bien la reconnaître. On a ri de la magie, et il faudra bien avouer que tout n'y était pas charlatanisme ou erreur. On rit du magnétisme...

— Je n'en ris pas, dit Julien.

— Tant mieux, reprit Mesmer ; mais je ne crains pas ceux qui en rient. Mes meilleurs disciples sont ceux qui ont commencé par n'y pas croire. L'incrédulité est le chemin de la foi.

— M. de Saint-Germain veut qu'on commence par croire.

— Et moi, qu'on examine.

— Il m'a promis une épreuve décisive.

— Aujourd'hui ?

— Aujourd'hui.

— Et si elle manque ?...

Julien ne répondait pas.

— Si elle manque, continua Mesmer, eh bien ! venez à moi. Vous ne m'êtes pas un étranger ; quelque chose me dit que nous ne sommes pas faits pour rester loin l'un de l'autre. Un monde nouveau vient de s'ouvrir ; entrez-y. J'y ai déjà fait quelques pas ; vous en ferez davantage. Écoutez : nous touchons à d'immenses changements. On vous dira que l'ancienne société s'en va ; que les institutions, les lois,

les mœurs, tout va se transformer. C'est vrai; mais ce ne sont pas là les changements que j'appelle, moi, immenses. Le temps approche où Dieu se révélera, dans la nature, par des choses d'un tout autre ordre que celles qui ont été observées jusqu'ici. La science, qui croit toucher au terme de ses recherches, verra son horizon s'élargir indéfiniment. Les merveilles s'ajouteront aux merveilles, les mystères aux mystères...

— Et le dernier mot?... dit Julien.

— Le dernier mot? Qu'en avons-nous besoin?... Dieu me l'offrirait, le dernier mot, que je lui dirais : « Pas encore ! » Le bonheur de posséder me tente moins que celui d'acquérir.

— D'acquérir quoi? Vous venez de le dire : des obscurités nouvelles.

— Et n'est-ce rien, ami, que de s'y plonger, dans ces ténèbres? Mon bonheur, à moi, c'est ma curiosité. Je vais... je vais... je cherche... j'enregistre... Le dernier mot se rencontrera quand Dieu voudra. Et de quel droit nous étonner, après tout, qu'il ne nous ait pas encore expliqué les principes de la nature, de la vie? Dans l'étude des phénomènes qu'il a livrés à notre observation, sommes-nous seulement à la moitié ou au quart du chemin? Vous demandez le dernier mot, et c'est à peine si nous avons épelé le premier. Attendez donc qu'il ne vous reste que le dernier à lire.

— Vous me faites du bien, dit Julien.

Mesmer était plus sage que lui. Mesmer était-il,

pour cela, bien sage? Nous répondrons plus tard, ou nous laisserons les faits répondre.

Ils se quittèrent. Une demi-heure après, Julien arrivait à Chambord.

Louis XV avait-il eu l'intention de donner au comte de Saint-Germain une demeure analogue à son rôle? Toujours est-il qu'en se bâtissant un château, fût-ce avec le secours de la magie, Saint-Germain ne l'eût pas bâti plus propre à favoriser, dès le dehors, l'effet des merveilles du dedans. La couleur même des pierres, presque noire, forme un contraste étrange avec la délicatesse des sculptures. On dirait un travail en marbre blanc, mais noirci sous la main et sous le souffle de quelque maçon mystérieux.

Contraste encore entre la partie habitée par la famille Polignac et la partie laissée au comte. Là, des orangers, des fleurs, des valets allant et venant; ici, une terrasse nue, abandonnée, des touffes de gazon comme dans un cimetière, des fenêtres closes, personne.

Julien soulevait le lourd marteau, merveilleusement ouvragé, lorsque la porte s'ouvrit. Le comte était derrière. Il avait son habit de velours noir. Les diamants brillèrent un instant au soleil, puis disparurent, car la porte se referma derrière Julien, et une obscurité profonde régnait dans le vestibule.

Mais une autre porte s'ouvrit, et laissa voir, au bout d'un corridor, un salon éclairé par des bougies. De mouvement, de bruit, aucun; on n'entendait que le balancier d'une pendule, et c'était moins le

bruit sec ordinaire qu'une sorte de grincement ou de gémissement qui se promenait dans le silence. Le comte passa le premier. Deux fauteuils, aux deux coins d'une vaste cheminée, attendaient son hôte et lui. Dans la cheminée, un grand feu, flamme rouge, fumée noire. Il fit signe à Julien de s'asseoir, et s'assit. Il n'avait pas encore ouvert la bouche.

Ces bougies en plein midi, ce feu au cœur de l'été, avaient rendu à Julien toutes ses défiances. Pourquoi cette mise en scène? pensait-il. Saint-Germain avait donc besoin de frapper les sens et de séduire?

Mais Saint-Germain, en ce moment même, fixait sur lui un regard si perçant, qu'il se sentit deviné. Force fut de baisser les yeux, et, les yeux baissés, il sentait encore cet homme fouillant dans sa pensée.

— Eh bien! dit enfin le comte, que n'aviez-vous demandé à Mesmer ce que vous venez me demander? Cette rencontre...

Julien ne put que balbutier : — Qui vous a dit...

Saint-Germain leva les épaules.— Qui me l'a dit?.. J'ai vu...

— Mais...

— Et j'ai entendu. Faut-il vous redire ses paroles?... Pauvre Mesmer! Il se lassera, lui aussi, de toujours découvrir sans rien comprendre. C'est le voyageur novice qui, dispos le matin, ne comprend pas qu'il doive être fatigué le soir et peut-être longtemps avant; c'est le rameur qui est fier, au départ, d'avoir l'Océan devant lui, et qui bientôt se lamentera de n'y point voir de rivage. Il vous invite à le

suivre... Où? Il vous dit qu'il n'en sait rien lui-même. Sera-ce lui qui vous donnera le secret de votre avenir?

— Il ne me le promet pas, dit Julien, et vous m'avez promis, vous, celui de mon passé.

— Vous l'aurez.

— Quand?

— Je vous ai dit hier : « A demain. »

— Ainsi...

— Vous y touchez.

— Eh bien! s'écria Julien, au nom de Dieu, ne me faites pas attendre!... Il y a dix ans, quinze ans que je la fais, que je la répète, cette question que je vous ai adressée... Mon père!... Qui est mon père!... Il y a dix ans, quinze ans, que quelque chose me dit qu'en l'apprenant j'aurais le secret de mes angoisses... Je sens là comme un poids qui m'aurait été mis sur le cœur à ma naissance, comme un fardeau héréditaire qui s'allégerait peut-être quand je saurais de qui je l'ai reçu... Dix ans... Quinze ans... Et je touche au moment de le savoir..... Est-ce vrai, dites!... Est-ce vrai?... Je me réjouis... et je tremble... Mon cœur se fond... Mais qu'est-ce donc?... Où suis-je?... Je ne peux plus respirer... Mes yeux se troublent...

Il ne se trompait pas. Ses yeux flottaient; ses idées semblaient s'enfuir. Une puissance inconnue avait agi en même temps que l'émotion. Que s'était-il passé? Une vapeur soporifique l'avait-elle enveloppé peu à peu? Un sommeil magnétique s'était-il

emparé de lui, sous l'influence du regard et peut-être des mouvements du vieux comte? Nous ne pouvons le dire; mais il se sentait vivre d'une vie mystérieuse, nouvelle, étrange, et non pas lui seulement, mais tout ce qu'il avait aperçu autour de lui dans cette salle. Il les avait vus, en entrant, non sans un peu d'effroi, ces sombres tableaux dont on parlait. Là expirait, sublime ou hideux de vérité, un immense Christ de Murillo; là se tordaient, écorchés, tenaillés, les horribles martyrs de Ribera; là brûlaient, sur une immense toile, les cinquante-quatre templiers, et on reconnaissait parmi les flammes l'homme prédestiné qu'elles ne devaient pas consumer. Tous, maintenant, Christ, martyrs, templiers, ils semblaient renaître à leurs tortures. Les mains se roidissaient dans les chaînes, dans les cordes; les yeux s'agrandissaient, rougis de la fièvre du supplice; les chairs palpitaient, le sang coulait; l'horreur débordait des vastes toiles.

Julien était retombé dans son fauteuil; des liens invisibles pesaient sur tous ses membres. Mais ses yeux, il ne pouvait les fermer. Devant lui, les tableaux; à côté de lui, Saint-Germain, immobile, plus effrayant, à lui seul, que tout le reste, car c'était de ses yeux que semblait jaillir cette vie qui ressuscitait tous ces morts.

Mais tout finit par se confondre; tout disparut dans une complète obscurité. Julien voulut se lever. Une main s'appuya sur son épaule; il se sentit ramené à l'état inconnu dont il avait cru sortir. Il vou-

lut parler; impossible. Mais il entendit une voix qui murmurait à son oreille et comme dans son cerveau : « Regarde... Tu vas savoir... »

Un des côtés de la salle commençait à s'éclairer de nouveau. C'était, comme au tombeau de Voltaire, une sorte de vapeur blanche qui se condensait insensiblement.

Julien vit d'abord se dessiner dans le haut un ciel bleu, puis les cimes de quelques arbres, puis un toit. Sous le toit se forma peu à peu une maison, et, sous les cimes, une avenue. A côté de cette avenue, un jardin, et, dans ce jardin, d'autres arbres.

Enfin, sous un de ces derniers arbres, le plus rapproché de lui, Julien aperçut un homme assis. Autour de cet homme, sur l'herbe, étaient des fleurs, des plantes. Il avait à la main une fleur, une marguerite...

Cet homme leva insensiblement la tête. Ses yeux distraits devinrent fixes, perçants. Il parut apercevoir Julien, et Julien saisit dans son regard un inexprimable mélange de contrainte et d'abandon, d'amour et de honte. La fleur sembla tomber de sa main, et Julien, au même instant, se sentit la tige dans la sienne.

Et le regard devenait plus tendre...

Et deux larmes coulaient le long des joues...

Et les lèvres, depuis longtemps agitées, finirent par murmurer : — Mon fils... mon fils...

Julien voulut s'élancer. Tout disparut.

# XXXVII

— Eh bien, madame, disait le prince de Beauvau à madame de Luxembourg, — c'était chez elle, dans la soirée, le jour où nous venons de voir Julien chez Saint-Germain, — qu'avez-vous dit de notre séance?

— Et vous, monsieur, dit madame de Lauzun, qu'en avez-vous pensé?

— Ma foi, madame, je crois que nous avons un peu dépassé le but, et que quand nos curés nous assommeront de panégyriques de saints, nous n'aurons plus tant à y redire...

— Bien dit, monsieur. Je n'ai rien à ajouter.

— Qui est-ce qui a revu madame de Créquy?

— Moi, madame, dit le chevalier de Boufflers.

— Et le parchemin?

— Aussi; mais tout racorni, noir, brûlé...

— Il était tombé dans le feu?

— Du tout. Naturellement.

— Surnaturellement, voulez-vous dire.

— Je ne veux rien dire, madame.

— Vous attendez?

— J'attends.

— Julien n'a pas attendu. Il est parti dans la nuit, et on l'a vu, m'a-t-on dit, sur la route de Blois. Vous verrez qu'il sera allé à Chambord.

— Tant mieux. Il finira peut-être par découvrir ce qu'il faut penser de ces... de ces...

— Vous n'osez pas dire « de ces mystères ?»

— Enfin, reprit M. de Boufflers, nous nageons en plein mystérieux. Voilà le cardinal de Rohan, à Strasbourg, qui s'enferme la nuit, dit-on, avec un autre Saint-Germain...

— Le comte de Cagliostro.

— Ils sont tous comtes. Vous verrez que le diable sera comte, quand il viendra...

— S'il n'est déjà venu.

— Comme vous voudrez. Toujours est-il que M. de Cagliostro promet des trésors au cardinal...

— Et que le cardinal, en attendant, achève de se ruiner en frais d'opérations magiques.

— Cagliostro lui promet aussi autre chose... ajouta M. de Beauvau à demi-voix.

— Autre chose?

— Oh ! je n'en sais rien, reprit-il vivement. Mais enfin, on le dit...

— Dites-le donc.

— Eh bien, on dit qu'il lui promet de le faire aimer de la reine...

— C'est une infamie !... s'écria madame de Luxembourg.

— Je le crois ; mais avec la légèreté de la reine, la promesse n'est malheureusement pas aussi absurde que celle des trésors. Nous verrons…

— Nous ne verrons rien…

La pauvre maréchale s'arrêta, un peu confuse. Elle oubliait toujours que sa haute vertu de maintenant pouvait faire songer à ses faiblesses de jadis, et que l'ancienne madame de Boufflers ne devait pas crier à l'impossible quand on soupçonnait une jeune femme.

Julien la tira d'affaire. Il entra tout à coup en s'écriant : « Madame… » Puis il s'arrêta. On comprit, à son air, qu'il avait cru la trouver seule. Il salua, recula. Mais aussitôt, comme reprenant courage et comme accomplissant une espèce de devoir : — Madame, reprit-il d'un ton plus calme, ce que vous n'avez pas voulu me dire, je le sais…

— Ah ! malheureux !… dit-elle.

— Oui… je sais ce que vous vouliez me cacher…

— Avais-je tort ?

— Je ne vous accuse pas.

— Mais y pensez-vous, Julien ?… Ici… Devant ces messieurs… Cet éclat…

— Et qu'ai-je à cacher, moi ?… Messieurs, ce que je viens d'apprendre, il faut que vous le sachiez… Si c'est une gloire, peu m'importe… Si c'est un opprobre, je m'y soumets… Rousseau, messieurs…

— Julien, au nom de Dieu, taisez-vous !…

— Rousseau, messieurs… est mon père…

# XXXVIII

Quelques moments après, seul avec madame de Luxembourg : — J'irai, disait Julien, j'irai, madame!... J'irai, ne fût-ce que pour tenter l'expérience... Je veux voir s'il a des entrailles ailleurs qu'au bout de sa plume..

— Pauvre enfant!...

— Vous en doutez, je le vois... Et moi aussi... N'importe! J'irai demain... J'irais aujourd'hui même si c'était encore possible...

Elle exigea qu'il prît un peu de repos, car il était venu de Chambord sans s'arrêter nulle part. Mais de sa sortie du château, il n'en pouvait rien dire. Ses souvenirs s'arrêtaient au moment de la grande révélation; il s'était retrouvé au fond d'un bois, sous un arbre, la fleur encore à la main. Son cheval était à quelques pas; un poteau indiquait la route à prendre, et aucun incident n'avait retardé sa marche.

Il se jeta donc sur son lit; mais le sommeil n'approchait même pas de ses paupières.

Fils de Rousseau!... Il en était heureux comme le malade l'est de savoir enfin d'où vient son mal, dût-il savoir, en même temps, que ce mal est incurable.

Fils de Rousseau!... Quand il n'aurait pas eu madame de Luxembourg pour lui dire que c'était vrai, il n'en aurait pas douté davantage, tant il en sentait la preuve en lui.

Fils de Rousseau!... Il en était presque à ne pas comprendre qu'il eût pu ne pas le deviner, à Ermenonville, en voyant son père.

Il voulut revoir la fleur, la véritable, celle que Rousseau avait jetée, ce jour-là, dans le jardin. Lui aussi, au retour, il l'avait d'abord jetée, comme on jette un vain souvenir d'un homme qu'on ne veut plus connaître. Mais une espèce de remords la lui avait fait ramasser. Il l'avait mise au fond d'une cassette, afin de ne plus la revoir, se disait-il; et il l'avait regardée tous les jours.

Il ouvrit donc la cassette. La fleur n'y était pas... Il reprit celle de Chambord, et l'examina mieux. C'était celle d'Ermenonville.

Mais que lui importait un nouveau mystère après tant d'autres? Aucun prodige, en ce moment, ne l'aurait détourné de cette pensée écrasante : Il était fils de Rousseau!

La réflexion, d'ailleurs, l'amenait à s'effrayer davantage de cette visite du lendemain. Que répondre à cet accueil sans entrailles dont il était à peu près sûr? Que faire, d'autre part, si l'homme d'Ermenon-

ville se trouvait avoir un cœur de père? L'aimer? Mais il ne l'estimait plus. Le repousser? Mais pourquoi, alors, l'aller chercher? Pour lui donner raison dans cette sauvage excuse dont il avait couvert sa dureté, quand il disait que ses enfants devaient être des monstres?

Le cœur de Julien s'ouvrait cependant aussi, par intervalles, à de plus douces perspectives. Rousseau n'avait jamais été père; Rousseau avait calomnié ses enfants sans les connaître. Qui pouvait dire si une réalité tout autre n'amènerait pas quelque changement en lui? Les soins d'un fils verseraient du baume sur ses plaies, sur les imaginaires comme sur les véritables. Son cœur, forcé de battre sous une impulsion bienfaisante, réagirait sur cette intelligence depuis si longtemps égarée par l'essor désordonné des passions. Le père ressusciterait l'homme; l'homme chasserait le sophiste. Rousseau serait moins éloquent peut-être, car l'éloquence et le sophisme, hélas! n'avaient depuis trop longtemps fait qu'un chez lui; mais il serait sérieux, il serait vrai, et la vérité toute seule n'est-elle pas une éloquence? Un fils aurait rouvert à son père les portes de la vie et du bonheur; un inconnu aurait rouvert au génie l'éternel chemin de la vérité.

Julien avait fini par s'abandonner à l'espérance. Il était calme, et le sommeil allait peut-être lui répéter ces rêves, lorsqu'il se leva tout à coup, saisi, tremblant. Un vent fatal avait de nouveau soufflé sur son bonheur; une idée à le rendre fou venait de

lui traverser l'esprit. Fils de Rousseau, il l'était donc aussi de cette lamentable femme qu'il n'avait pu voir qu'avec dégoût! Elle, Thérèse Levasseur, l'ignoble servante, sa... — il n'osait prononcer le mot, même dans sa pensée; il allait le salir, lui semblait-il... — sa mère!... Comment avait-il pu ne pas y songer plus tôt, dès la veille, dès le premier moment? Mais enfin, pour arriver tard, la chose n'en était pas moins certaine. Sa mère!... Et il se l'était si souvent peinte, sa mère, entourée d'une auréole de grâce, de vertu et d'amour! Il s'était presque avec plaisir résigné à ne la jamais connaître, tant il trouvait de charme à se la garder idéale, à lui bâtir un temple dans son imagination, dans son cœur! Adieu l'idéal; adieu le temple. Il était condamné, le malheureux, à mépriser sa mère.

Et ce mépris, il le sentait déjà se reporter sur son père lui-même, sur ce père qu'il avait tâché tout à l'heure de se représenter digne encore de son estime et de son affection. Qui l'avait avilie, cette malheureuse femme? Qui lui avait infligé, après la honte d'être mère quand elle ne devait pas l'être, celle de se soustraire aux saints devoirs dont l'accomplissement aurait effacé sa faute?... Julien ne pouvait excuser un peu sa mère, que son père n'en fût plus condamnable.

Il persista, néanmoins, dans son projet. Si ce n'était plus, à ses yeux, une bravade à poursuivre, c'était un devoir à remplir, devoir amer, mais par cela même sacré.

Il partit donc, au matin, pour Ermenonville. Tout ce qu'il avait souffert la nuit, il le souffrit encore en route. Tantôt il brûlait d'arriver; tantôt il s'effrayait de voir le chemin fuir si vite.

Enfin, voilà le château d'Ermenonville... Voilà, près du château, la maison où il trouvera son père...

Il approche. Quelques personnes causaient devant la porte. Il demande si M. Rousseau est chez lui...

Rousseau était mort depuis une heure.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, rue Mazarine, 30.

